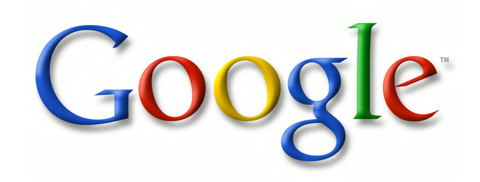
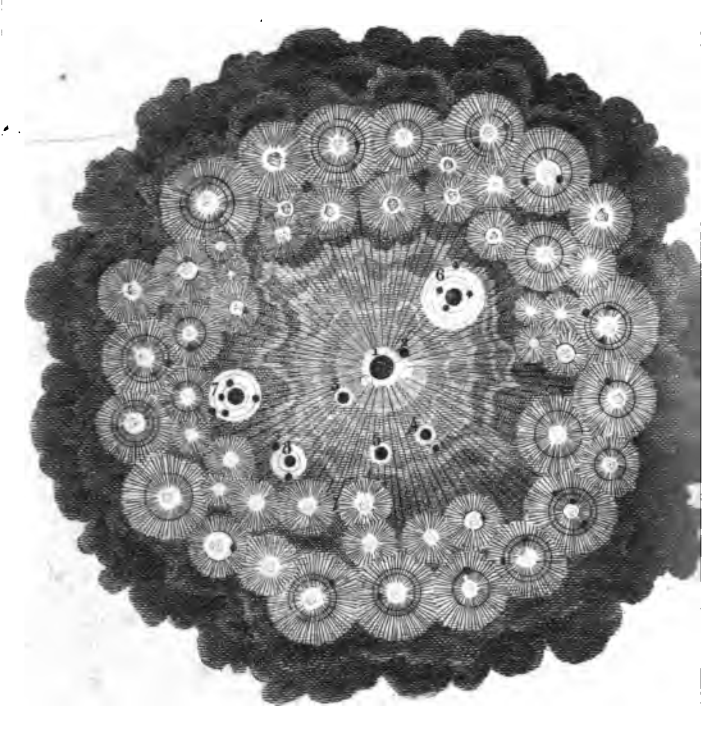










1 *Le Soleil*. 2 *Mercure*. 3 *Vénus*. 4 *La Terre*. 5 *Mars*. 6 *Jupiter*. 7 *Saturne*. 8 *Hersc*

ENTRETIENS
SUR LA PLURALITÉ
DES MONDES,
SUIVIS
DES DIALOGUES DES MORTS;

PAR DE FONTENELLE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,
ORNÉE D'UNE PLANCHE,
ET AUGMENTÉE D'UNE TABLE DES MATIÈRES.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE D'AUG. DELALAIN,
LIBRAIRE, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 5.

1822.

Toutes mes Editions sont revêtues de ma griffe.

Auguste Delalain

PRÉFACE.

Je suis à peu près dans le même cas où se trouva Cicéron, lorsqu'il entreprit de mettre en sa langue des matières de philosophie, qui jusque-là n'avaient été traitées qu'en grec. Il nous apprend qu'on disait que ses ouvrages seraient fort inutiles, parce que ceux qui aiment la philosophie, s'étant bien donné la peine de la chercher dans les livres grecs, négligeraient après cela de la voir dans des livres latins qui ne seraient pas originaux ; et que ceux qui n'avaient pas de goût pour la philosophie, ne se souciaient de la voir ni en latin ni en grec.

A cela il répond qu'il arriverait tout le contraire : que ceux qui n'étaient pas philosophes, seraient tentés de le devenir par la facilité de lire les livres latins ; et que ceux qui l'étaient déjà par la lecture des livres grecs, seraient bien aises de voir comment ces choses-là avaient été maniées en latin.

Cicéron avait raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, et la grande réputation qu'il avait déjà acquise, lui garantissaient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrage qu'il donnait au public ; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour

les gens du monde, ni trop badine pour les savans. Mais on me dit à peu près comme à Cicéron, qu'un pareil ouvrage n'est propre ni aux savans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront point envie d'y rien apprendre ; je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne : les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce livre, et qui ont quelque connaissance de la physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur présentant, d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici l'utilité ; et les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la philosophie la matière la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres mondes semblables, et qui soient habités aussi ; mais, après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces entretiens une femme que l'on

instruit, et qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me servirait à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément, et à encourager les dames par l'exemple d'une femme, qui, ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, et de ranger dans sa tête, sans confusion, les tourbillons et les mondes. Pourquoi des femmes céderaient-elles à cette marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir?

A la vérité, elle s'applique un peu; mais qu'est-ce ici que s'appliquer? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même, ou expliquée obscurément; c'est seulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux dames, pour tout ce système de philosophie, que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Clèves, si on veut en suivre bien l'intrigue, et en connaître toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce livre-ci sont moins familières à la plupart des femmes, que celles de la Princesse de Clèves, mais elles n'en sont pas plus obscures, et je suis sûr qu'à une seconde lecture, tout au plus, il ne leur en sera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un système en l'air, et qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnemens de physique, et j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet, que les idées de physique y sont riantes d'elles-mêmes, et que dans le même temps qu'elles contentent la raison, elles donnent à l'imagi-

nation un spectacle qui lui plaît autant que s'il était fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étaient pas tout-à-fait de cette espèce, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Géorgiques, où il sauve le fond de sa matière, qui est tout-à-fait sèche, par des digressions fréquentes et souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de sa matière fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvait mêler. Apparemment il a cru qu'il était ennuyeux de parler toujours d'une même chose, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi, qui avais plus besoin que lui du secours des digressions, je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assez de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la conversation, je ne les ai placées que dans les endroits où j'ai cru qu'on serait bien aise de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assez accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin je les ai prises dans mon sujet même, ou assez proche de mon sujet.

Je n'ai rien voulu imaginer sur les habitans des mondes, qui fût entièrement impossible et chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvait penser raisonnablement, et les visions mêmes que j'ai ajoutées à cela ont quelque fondement réel. Le vrai et le faux sont mêlés ici, mais ils sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre; c'est là le point le plus important de cet ouvrage, et c'est cela justemeut dont je ne pu rendre raison.

Il ne me reste plus dans cette Préface, qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter; non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'elles ont le privilége de ne se payer pas, si elles ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la religion, à mettre des habitans ailleurs que sur la terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la religion, et celle-là même, je l'aurais respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet ouvrage, si elle était contraire à mon sentiment; mais ce qui va peut-être vous paraître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce système, où je remplis d'habitans une infinité de mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la lune est habitée, vous vous y représentez aussitôt des hommes faits comme nous; et puis, si vous êtes un peu théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusque dans la lune, ni envoyer des colonies dans ce pays-là. Les hommes qui sont dans la lune ne sont donc pas fils d'Adam. Or il serait embarrassant, dans la théologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, et les termes qu'il faudrait employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entière sur les hommes de la lune; mais ce sont ceux qui la

font à qui il plaît de mettre des hommes dans la lune. Moi je n'y en mets point ; j'y mets des habitans qui ne sont point du tout des hommes. Que sont-ils donc ? Je ne les ai point vus, ce n'est pas pour les avoir vus que j'en parle ; et ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'hommes dans la lune, vous verrez qu'il est impossible qu'il y en ait, selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la nature doit avoir mise dans ses ouvrages. Cette idée règne dans tout le livre, et elle ne peut être contestée d'aucun philosophe. Ainsi je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces entretiens sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer ? Non, c'en est un, au contraire, très-légitime, de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.

ENTRETIENS

SUR LA PLURALITÉ

DES MONDES.

A MONSIEUR L***.

Vous voulez, Monsieur que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé mon temps à la campagne, chez madame la marquise de G***. Savez-vous bien que ce compte exact sera un livre, et, ce qu'il y a de pis, un livre de philosophie? Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, et vous aurez des planètes, des mondes, des tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes philosophe, et vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien aise que j'aie attiré madame la Marquise dans le parti de la philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable; car je compte que la beauté et la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même voulait se présenter aux hommes avec succès, elle ne ferait point mal de paraître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise?

Surtout si elle pouvait avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courrait après la Sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des entretiens que j'ai eus avec cette dame; il faudrait presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle a dit, de la manière dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connaissez. Pour moi, je la tiens savante, à cause de l'extrême facilité qu'elle aurait à le devenir. Qu'est-ce qui lui manque? D'avoir ouvert les yeux sur des livres; cela n'est rien, et bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserais, si j'osais, le nom de savans. Au reste, Monsieur, vous m'aurez une obligation. Je sais bien qu'avant que d'entrer dans le détail des conversations que j'ai eues avec la Marquise, je serais en droit de vous décrire le château où elle était allée passer l'automne. On a souvent décrit des châteaux pour de moindres occasions; mais je vous ferai grâce sur cela. Il suffit que vous sachiez que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de compagnie, et que j'en fus fort aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable; ils se passèrent à épuiser les nouvelles de Paris, d'où je venais; mais ensuite vinrent ces entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces entretiens que les soirs,

PREMIER SOIR.

Que la Terre est une Planète qui tourne sur elle-même, et autour du Soleil.

Nous allâmes donc, un soir après souper, nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux, qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile, elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, et peut-être sans la Marquise eussé-je rêvé assez long-temps; mais la présence d'une si aimable dame ne me permit pas de m'abandonner à la lune et aux étoiles. Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et que les héroïnes de roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont

presque toujours blondes. Ce n'est rien que la beauté, répliqua-t-elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure, à la vue de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais, en récompense, une blonde comme vous me ferait encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela serait vrai, répliqua-t-elle, je ne m'en contenterais pas. Je voudrais que le jour, puisque les blondes doivent être dans ses intérêts, fît aussi le même effet. Pourquoi les amans, qui sont bons juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les chansons et dans toutes les élégies que je connais? Il faut bien que la nuit ait leurs remercîmens, lui dis-je. Mais reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences, d'où cela vient-il? C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste et de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil; les objets que le ciel présente sont plus doux; la vue s'y arrête plus aisément; enfin, on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme: ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue; mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément, et disposées au hasard en mille figures différentes,

favorise la rêverie et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle ; j'aime les étoiles, et je me plaindrais volontiers du soleil qui nous les efface. Ah ! m'écriai-je, je puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes. Qu'appelez-vous tous ces mondes, me dit-elle, en me regardant, et en se tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie, et aussitôt mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie reprit-elle? Hélas! répliquai-je, je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai ; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. Hé bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi ; je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. Ah ! Madame, répondis-je bien vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière ; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire ; apprenez-moi vos étoiles. Non, répliquai-je, il ne me sera point reproché que, dans un bois, à dix heures du soir,

j'aie parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle me garderait le secret ; et quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, et que je voulus parler, je vis que je ne savais par où commencer mon discours ; car avec une personne comme elle, qui ne savait rien en matière de physique, il fallait prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la terre pouvait être une planète, et les planètes autant de terres, et toutes les étoiles autant de soleils qui éclairaient des mondes. J'en revenais toujours à lui dire qu'il aurait mieux valu s'entrenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auraient fait à notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la philosophie, voici par où je commençai.

Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ; car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas ; et si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même ; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté. Encore si ce qu'on voit on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi, les

vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'opéra. Du lieu où vous êtes à l'opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout-à-fait comme il est; on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contre-poids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que, dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui causait les mouvemens de l'univers. Car représentez-vous tous les sages à l'opéra, ces Pythagores, ces Platons, ces Aristotes, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait: *C'est une cer-*

taine vertu secrète qui enlève Phaéton. L'autre, *Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaéton a une certaine amitié pour le haut théâtre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas.* L'autre, *Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide*, et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient pas perdu de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus qui ont dit: *Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou d'un ressort; et qui verrait la nature telle qu'elle est, ne verrait que le derrière du théâtre de l'opéra. A ce compte, dit la Marquise, la philosophie est devenue bien mécanique? Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers; et ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritait? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins, depuis qu'ils l'avaient connu. Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sais qu'il res-

semble à une montre : il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines, mais en vérité il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien ; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, et à vous montrer le monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte, où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux sont suspendus, à différentes hauteurs, le Soleil et la Lune, et les cinq autres astres qu'on appelle planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne (1). Ces planètes n'étant point atta-

(1) En 1781, M. Herschel en a découvert en Angleterre une sixième, qui a retenu son nom. Cette planète ne paraît que comme une étoile de la sixième grandeur, même dans les lunettes ; aussi Mayer l'avait mise dans son catalogue parmi les étoiles. Le 25 septembre 1756, à 10 h. 41 m. (temps moyen de Paris) elle avait 11ˢ 16° 37′ 45″

chées au même ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversement et figurent diversement ensemble ; au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore long-temps ; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières observations, qui ont été le fondement de l'astronomie ; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi, l'astronomie est fille de l'oisiveté, la géométrie est fille de l'intérêt ; et, s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'amour.

---

de longitude, et 48' 30" de latitude australe. Cette observation comparée avec celles qu'on a faites en 1781 et 1782, a fait trouver la révolution tropique de cette planète de 83 années communes et 52 jours 4 heures. L'auteur a donné à cette nouvelle planète le nom de *Georgium sidus*, à l'honneur du roi d'Angleterre, à qui l'astronomie, et M. Herschel en particulier, ont les plus grandes obligations ; mais à Berlin on s'obstine à l'appeler *Uranus*. Astronomie de *Lalande*, 1792, in-4°. tom. 1, p. 450.

Lorsque la lune n'éclaire pas la terre, on peut apercevoir Herschel à la simple vue. Cette planète a six satellites. *Guthrie*.

Je suis bien aise, dit la Marquise, d'avoir appris cette généalogie des sciences, et je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'astronomie. La géométrie, selon ce que vous me dites, demanderait une âme plus intéressée que je ne l'ai, et la poésie en demanderait une plus tendre; mais j'ai autant de loisir que l'astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, et nous y menons quasi une vie pastorale; tout cela convient à l'astronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale que de parler des planètes et des étoiles fixes. Voyez si c'est à cela que les gens de l'Astrée passent leur temps. Oh! répondit elle, cette sorte de bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'univers doivent être arrangées, et c'est là ce que les savans appellent faire un système. Mais avant que je vous explique le premier des systèmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port de Pirée, lui appartenaient. Notre folie à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages: et quand on demande

à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffira pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la terre qu'on plaça la lune, et au-dessus de la lune on plaça mercure, ensuite vénus, le soleil, mars, jupiter, saturne. Au-dessus de tout cela était le ciel des étoiles fixes. La terre se trouvait justement au milieu des cercles que décrivent ces planètes; et ils étaient d'autant plus grands, qu'ils étaient plus éloignés de la terre, et par conséquent les planètes plus éloignées employaient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sais pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers; il me paraît assez net et assez intelligible, et pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce système. Si je vous le donnais tel qu'il a été conçu par Ptolomée, son auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetterait dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des planètes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, et qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la terre, quel-

quefois plus proches ; les anciens avaient imaginé je ne sais combien de cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces cercles était si grand, que, dans un temps où l'on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que si Dieu l'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine ; mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de péché, parce qu'il était trop confus. Les bons avis que ce roi voulait donner, regardaient sans doute la suppression de tous ces cercles dont on avait embarrassé les mouvemens célestes. Apparemment ils regardaient aussi une autre suppression de deux ou trois cieux superflus qu'on avait mis au delà des étoiles fixes. Ces philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les corps célestes, faisaient au-delà du dernier ciel que nous voyons, un ciel de cristal, qui imprimait ce mouvement aux cieux inférieurs. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement ? c'était aussitôt un autre ciel de cristal. Enfin les cieux de cristal ne leur coûtaient rien. Et pourquoi ne les faisait-on que de cristal, dit la Marquise ? n'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière ? Non, répondis-je, il fallait que la lumière passât au travers ; et d'ailleurs, il fallait qu'ils fussent solides. Il le fallait absolument ; car Aristote avait trouvé que la solidité était une chose attachée à la noblesse de

leur nature, et puisqu'il l'avait dit, on n'avait garde d'en douter. Mais on a vu des comètes qui, étant plus élevées qu'on ne croyait autrefois, briseraient tout le cristal des cieux par où elles passent, et casseraient tout l'univers; et il a fallu se résoudre à faire les cieux d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin il est hors de doute, par les observations de ces derniers siècles, que vénus et mercure tournent autour du soleil, et non autour de la terre, et l'ancien système est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, et qui dispenserait le roi de Castille de donner des avis; car il est d'une simplicité charmante, et qui seule le ferait préférer. Il semblerait, interrompit la Marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par-là qu'on peut attraper le plan sur lequel la nature a fait son ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, et l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne

dans le dessein qu'à eu la nature, et la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudrait; cela est tout-à-fait ridicule. Je serai bien aise, dit-elle, que le système dont vous m'allez parler, imite de fort près la nature; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand, nommé Copernic, qui fait main-basse sur tous ces cercles différens, et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, et ne la renferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil. La terre y tourne elle-même, et pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre

un enthousiasme, qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile; après lui, qu'est-ce qui suit? C'est mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que mercure décrit. Au-dessus de mercure et vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que mercure et vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent mars, jupiter et saturne, selon l'ordre où je vous les nomme, et vous voyez bien que saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. Et la lune, vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit, en tournant autour d'elle; et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre.

Je vous entends, répondit-elle, et j'aime la lune de nous être restée lorsque toutes les autres planètes nous abandonnent. Avouez que si votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'aurait fait volontiers; car je vois dans tout son procédé qu'il était bien mal intentionné pour la terre. Je lui sais bon gré, lui répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étaient mis à la plus belle place de l'univers,

et j'ai du plaisir à voir présentement la terre
dans la foule des planètes. Bon ! répondit-elle,
croyez-vous que la vanité des hommes s'étende
jusqu'à l'astronomie ? Croyez - vous m'avoir
humiliée, pour m'avoir appris que la terre
tourne autour du soleil ? Je vous jure que je ne
m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame,
repris-je, je sais bien qu'on sera moins jaloux
lu rang qu'on tient dans l'univers, que de ce-
ui qu'on croit devoir tenir dans une chambre,
:t que la préséance de deux planètes ne sera
jamais une si grande affaire que celle de deux
ambassadeurs. Cependant la même inclination
qui fait qu'on veut avoir la place la plus hono-
rable dans une cérémonie, fait qu'un philo-
sophe, dans un système, se met au centre du
monde, s'il peut. Il est bien aise que tout soit
ait pour lui : il suppose peut-être, sans s'en
apercevoir, ce principe qui le flatte, et son
cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire
le pure spéculation. Franchement, répliqua-
-elle, c'est là une calomnie que vous avez in-
ventée contre le genre humain. On n'aurait
donc jamais dû recevoir le système de Coper-
nic, puisqu'il est si humiliant. Aussi, repris-
e, Copernic lui-même se défiait-il fort du suc-
cès de son opinion. Il fut très-long-temps à ne
a vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut, à la
prière de gens très-considérables ; mais aussi,
e jour qu'on lui apporta le premier exemplaire
imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit ?
il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les
contradictions qu'il prévoyait, et se tira habi-
lement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquise, il

faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil, car enfin on ne change point de place, et on se retrouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que comme la terre toute entière marche. . . . . . . Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière, vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence; je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas; le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au-delà de tous les cercles des planètes, sont les étoiles fixes; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au-delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais dès que la terre change de place, il faut que je le voie

répondre à d'autres étoiles. C'est là le rivage qui change tous les jours ; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable ? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant, que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un philosophe qui fut jeté par un naufrage dans une île qu'il ne connaissait point, s'écria à ceux qui le suivaient, en voyant de certaines figures, des lignes et des cercles tracés sur le bord de la mer : *Courage, compagnons, l'île est habitée, voici des pas d'hommes*. Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire ces pas là, et qu'il ne faut pas qu'on en voie ici.

Il vaut mieux, en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'amans, c'est-à-dire, votre nom et vos chiffres, gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les adorateurs, reprit-elle, et parlons du soleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes ; mais ce tour ne s'achève qu'en un an, et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il ? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvemens ? Elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en

sorte que la partie de cette boule qui est en haut, descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut ? La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures; ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la terre perd le soleil, et le recouvre; et à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève, et quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la terre prend tout sur soi, et ce soleil ne fait rien. Et quand la lune et les autres planètes, et les étoiles fixes, paraissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les planètes font seulement leurs cercles autour du soleil en des temps inégaux, selon leurs distances inégales, et celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du zodiaque, ou de ce cercle d'étoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, et les autres planètes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous; cela nous met dans différens points de vue à leur égard, et nous fait paraître dans leur cours, des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les planètes, ne

vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, et qu'au fond elles sont toutes très-réglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrais bien que leur régularité coûtât moins à la terre; on ne l'a guère ménagée, et pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le soleil, et tous les astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense; que les étoiles fixes, qui seraient dans le plus grand cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cent millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive si la terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la Marquise, le soleil et les astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la terre ne paraît guère portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'espérance, que ce fût quelque chose de bien portatif qu'un grand navire monté de cent cinquante pièces de canon, chargé de plus de trois mille hommes, et d'une très-grande quantité de marchandises? Cependant il ne faut qu'un petit souffle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, et que

se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du navire; ou, s'il est au milieu d'une rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi, la terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière céleste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, et qui remplit tout ce grand espace où nagent les planètes. Et où faudrait-il que la terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matière céleste, et ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvait ne pas suivre le courant d'une rivière.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la terre, avec tout son poids, se soutient-elle sur votre matière céleste, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui, avec tout son poids, est bien plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colère, tant que vous aurez le gros vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légère que vous me faites la terre? Hé bien, lui répondis-je, faisons porter la terre par quatre éléphans, comme font les Indiens. Voici bien un autre système, s'écria-t-elle? Du moins j'aime ces gens-là, d'avoir pourvu à leur sûreté, et fait de bons fondemens; au lieu que nous autres coperniciens, nous sommes assez inconsidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleste. Je gage

que si les Indiens savaient que la terre fût le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleraient les éléphans.

Cela le mériterait bien, repris-je, en riant de sa pensée ; il ne faut point s'épargner les éléphans pour dormir en assurance, et si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre système autant qu'il vous plaira ; ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Sérieusement, reprit-elle, je ne crois pas dès à-présent qu'ils me soient fort nécessaires, et je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, répliquai-je, vous tournerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement, pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rasées ; tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croissans, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes ; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables ; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériterait bien que l'on donnât vingt-quatre heures de

son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce même lieu à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres peuples qui prennent notre place, et au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendrait pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglais qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre philosophie; ensuite viendra une grande mer, et il se pourra trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paraîtront les Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des femmes de la terre de Jesso, qui n'emploîront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, et se peindre de bleu les lèvres et les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares qui iront fort dévotement en pélerinage vers ce grand-prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs maris; de petits Tartares qui iront voler des femmes pour les Turcs et pour les Persans; enfin, nous qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant, dit la Marquise, d'ima-

giner ce que vous venez de me dire ; mais si je voyais tout cela d'en haut, je voudrais avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la terre, selon que les objets me plairaient plus ou moins ; et je vous assure que je ferais passer bien vite ceux qui s'embarrassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis ; mais il y en a d'autres pour qui j'aurais de la curiosité. J'en aurais pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, et nous respirons toujours celui d'un autre pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus ; il nous suit, et tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à soie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soie fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger et fort lâche. C'est ainsi que la terre qui est assez solide, est couverte, depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espèce de duvet, qui est l'air, et toute la coque du ver à soie tourne en même temps. Au delà de l'air est la matière céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, et même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentez la terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres,

et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je, et pendant ce temps-là, la nature, qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, et se joue de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, et de se tourmenter tant : mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne ; car enfin, à vous rien céler, toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on s'aperçoive du mouvement de la terre me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse ?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir ; cela est vrai jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique ; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous ; aussi-bien en voilà assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos systèmes, et moi avec mon ignorance.

En retournant au château, je lui dis, pour épuiser la matière des systèmes, qu'il y en avait un troisième, inventé par Ticho-Brahé, qui, voulant absolument que la terre fût immobile, la plaçait au centre du monde, et faisait tourner autour d'elle le soleil, autour du-

quel tournaient toutes les autres planètes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avait pas moyen de faire tourner les planètes autour de la terre. Mais la Marquise, qui a le discernement vif et prompt, jugea qu'il y avait trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du soleil, puisqu'on n'en pouvait pas exempter tant d'autres grands corps; que le soleil n'était plus si propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planètes tournaient autour de lui; que ce système ne pouvait être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on avait bien envie de la soutenir, et nullement à la persuader; et enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, et sa hardiesse fait plaisir.

SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

Le lendemain au matin, dès que l'on put entrer dans l'appartement de la Marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles et lui demander si elle avait pu dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle était déjà tout accoutumée à cette allure de la terre, et qu'elle avait passé la nuit aussi tranquillement qu'aurait pu faire Copernic lui-même. Quelque temps après il vint chez elle du monde, qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la

campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la campagne leur donnait aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, et ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi, la Marquise et moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le parc, et la conversation ne manqua pas de tourner aussitôt sur nos systèmes. Elle les avait si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, et elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Hé bien donc, lui dis-je, puisque le soleil qui est présentement immobile, a cessé d'être planète, et que la terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas si surprise d'entendre dire que la lune est une terre comme celle-ci, et qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï parler de la lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie et d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prends parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, et qu'on a des ménagemens avec ses ennemis mêmes. Pour moi, quoique je croie la lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas, et je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avait le dessus; mais en attendant qu'ils aient sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des habitans de la lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis, et qu'un bourgeois de Paris qui ne sera jamais sorti de sa ville, soit sur les tours de Notre-Dame, et voie Saint-Denis de loin; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis, je ne les vois point; on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera qu'à la vérité, quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis, ressemble fort à Paris; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, et qu'il pourrait bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon bourgeois; il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis c'est la lune, et chacun de nous est ce bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa ville.

Ah! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si sots que votre bourgeois; puisqu'il voit que Saint-Denis est tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raison pour ne le pas croire habité; mais la lune n'est point du tout faite comme la terre. Prenez garde, Madame, repris-je; car s'il faut que la lune ressemble en tout à la terre, vous voilà dans l'obligation de croire la lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas

moyen de s'en dispenser, et je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. Les deux mouvemens de la terre dont je ne me fusse jamais doutée, me rendent timide sur tout le reste ; mais pourtant serait-il bien possible que la terre fût lumineuse comme la lune ? car il faut cela pour leur ressemblance. Hélas ! Madame, répliquai-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensez. Il n'y a que le soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même, et en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumière à la lune, elle nous la renvoie, et il faut que la terre renvoie aussi à la lune la lumière du soleil ; il n'y a pas plus loin de la terre à la lune, que de la lune à la terre.

Mais dit la Marquise, la terre est-elle aussi propre que la lune à renvoyer la lumière du soleil ? Je vous vois toujours pour la lune, repris-je, un reste d'estime dont vous ne sauriez vous défaire. La lumière est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, et qui retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi, ce qui fait que la lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur et solide qui nous renvoie ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterez pas à la terre cette même dureté et cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la lune est éloignée

de nous, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, et nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la terre. Au contraire, parce que la terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paraît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux animaux, et nous ne nous apercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en irait donc de la même manière, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres, et que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, et nous sommes toujours dans un mauvais point de vue. Nous voulons jugèr de nous, nous en sommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui serait entre la lune et la terre, ce serait la vraie place pour les bien voir. Il faudrait simplement être spectateur du monde, et non pas habitant. Je ne me consolerai jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la terre, et de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la lune, si vous ne m'assurez que les gens de la lune ne connaissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, et qu'ils prennent notre terre pour un astre, sans savoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paraissons faire assez régulièrement nos fonctions

d'astre. Il est vrai qu'ils ne nous voient pas décrire un cercle autour d'eux ; mais il n'importe. Voici ce que c'est. La moitié de la lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis ; elle ne nous présente jamais que ces yeux, cette bouche, et le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se présentait à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feraient sans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la lune ne tourne sur elle-même, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la terre, c'est-à-dire, en un mois; mais lorsqu'elle fait une partie de ce tour sur elle-même, et qu'il devrait se cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu visage, et paraître quelqu'autre chose, elle fait justement une semblable partie de son cercle autour de la terre ; et se mettant dans un nouveau point de vue, elle nous montre encore cette même joue. Ainsi la lune, qui, à l'égard du soleil et des autres astres, tourne sur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paraissent tous se lever et se coucher en l'espace de quinze jours ; mais pour notre terre, elle la voit toujours suspendue au même endroit du ciel. Cette immobilité apparente ne convient guère à un corps qui doit passer pour un astre ; mais aussi elle n'est pas parfaite. La lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin de visage se cache quelquefois, et qu'un petit coin de la moitié opposée se mon-

tre. Or elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, et de s'imaginer que nous avons dans le ciel comme un mouvement de pendule qui va et vient.

Toutes ces planètes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejetons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La terre dit: *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le soleil.* La lune dit: *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la terre.* Il y a bien de l'erreur partout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entière ressemblance de la terre et de la lune. Représentez-vous ces deux grandes boules suspendues dans les cieux. Vous savez que le soleil éclaire toujours une moitié des corps qui sont ronds; et que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la terre que de la lune, qui est éclairée du soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, et une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez d'ailleurs que, comme une balle a moins de force et de vitesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affaiblit lorsqu'elle a été réfléchie par quelque corps. Cette lumière blanchâtre qui nous vient de la lune, est la lumière même du soleil; mais elle ne peut venir de la lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force et de la vivacité qu'elle avait lorsqu'elle était reçue directement sur la lune; et cette lumière éclatante, que nous recevons du soleil,

et que la terre réfléchit sur la lune, ne doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi, ce qui nous paraît lumineux dans la lune, et qui nous éclaire pendant les nuits, ce sont des parties de la lune qui ont le jour; et les parties de la terre qui ont le jour lorsqu'elles sont tournées vers la lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la manière dont la lune et la terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la lune, c'est qu'elle est entre le soleil et nous, et qu'elle marche de jour avec le soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le soleil, et que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour se faire voir; mais cette moitié de la lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la terre qui a le jour, nous voit sans être vue, et nous voit sous la même figure que nous voyons la pleine-lune. C'est alors pour les gens de la lune *pleine-terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la lune qui avance sur son cercle d'un mois, se dégage de dessous le soleil, et commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, et voilà le croissant. Alors aussi les parties de la lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir la moitié de la terre qui a le jour, et nous sommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je saurai tout le reste quand il me plaira; je n'ai qu'à y penser un moment,

et qu'à promener la lune sur son cercle d'un mois. Je vois en général que dans la lune ils ont un mois à rebours du nôtre ; et je gage que quand nous avons pleine-lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la lune est tournée vers toute la moitié obscure de la terre ; qu'alors ils ne nous voient point du tout, et qu'ils comptent *nouvelle-terre*. Je ne voudrais pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les éclipses, comment vont-elles ? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la lune est nouvelle, qu'elle est entre le soleil et nous, que toute sa moitié obscure est tournée vers nous, qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la lune est justement sous le soleil, cette ombre nous le cache, et en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la terre qui était vue par la moitié obscure de la lune. Voilà donc une éclipse de soleil pour nous pendant notre jour, et une éclipse de terre pour la lune pendant sa nuit. Lorsque la lune est pleine, la terre est entre elle et le soleil, et toute la moitié obscure de la terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la lune. L'ombre de la terre se jette donc vers la lune ; si elle tombe sur le corps de la lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons ; et à cette moitié lumineuse qui avait le jour, elle lui dérobe le soleil. Voilà donc une éclipse de lune pendant notre nuit, et une éclipse de soleil pour la lune pendant le jour

dont elle jouissait. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des éclipses toutes les fois que la lune est entre le soleil et la terre, ou la terre entre le soleil et la lune, c'est que souvent ces trois corps ne sont pas exactement rangés en ligne droite, et que par conséquent celui qui devrait faire l'éclipse, jette son ombre un peu à côté de celui qui en devrait être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux éclipses, et que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui, de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales, on croit que quand le soleil et la lune s'éclipsent, c'est qu'un certain dragon qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres, dont il veut se saisir; et vous voyez pendant ce temps-là les rivières couvertes de têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au cou, parce que c'est une situation très-dévote selon eux, et très-propre à obtenir du soleil et de la lune qu'ils se défendent bien contre le dragon. En Amérique on était persuadé que le soleil et la lune étaient fâchés quand ils s'éclipsaient, et Dieu sait ce qu'on ne faisait pas pour se raccommoder avec eux. Mais les Grecs, qui étaient si raffinés, n'ont-ils pas cru long-temps que la lune était ensorcelée, et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux

ans (1), à une certaine éclipse de soleil, qui à la vérité fut totale? Une infinité de gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des caves? Et les philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu près? Ceux qui s'étaient réfugiés dans les caves en sortirent-ils?

En vérité, reprit-elle, tout cela est trop honteux pour les hommes; il devrait y avoir un arrêt du genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'éclipses, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. Il faudrait donc, répliquai-je, que le même arrêt abolît la mémoire de toutes choses, défendît qu'on parlât jamais de rien; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la Marquise; ont-ils autant de peur des éclipses dans la lune que nous en avons ici? Il me paraîtrait tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres, que les Américains crussent notre terre fâchée contre eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, que nous allassions gâter leurs herbes, et qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrais bien savoir pourquoi messieurs de la lune auraient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur

(1) En 1654.

en fassions? Je croirais même, ajoutai-je en riant, que, comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez fous, et le sont encore assez pour adorer la lune, il y a des gens dans la lune qui adorent aussi la terre, et que nous sommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la lune, et à donner des crises à ses malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit et d'habileté dans les gens de ce pays-là, pour détruire ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sotte espèce de l'univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu; et quoique je ne fasse que deviner celle des gens de la lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus sûres qui nous viennent de là.

Et quelles sont ces nouvelles sûres? interrompit-elle. Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont rapportées sur ces savans qui y voyagent tous les jours avec des lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très-hautes montagnes, des abîmes très-profonds.

Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la lune des montagnes et des abîmes; cela se reconnaît apparemment à des inégalités remarquables: mais comment distinguer des terres et des

mers ? On les distingue, répondis-je, parce que les eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, et qui en renvoient moins, paraissent de loin comme des taches obscures, et que les terres qui par leur solidité la renvoient toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre M. Cassini, l'homme du monde à qui le ciel est le mieux connu, a découvert sur la lune quelque chose qui se sépare en deux, se réunit ensuite, et va se perdre dans une espèce de puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence, que c'est une rivière. Enfin, on connaît assez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, et ce sont souvent des noms de savans. Un endroit s'appelle Copernic ; un autre, Archimède ; un autre, Galilée ; il y a un promontoire des Songes, une mer des Pluies, une mer de Nectar, une mer de Crises ; enfin la description de la lune est si exacte, qu'un savant qui s'y trouverait présentement, ne s'y égarerait non plus que je ferais dans Paris.

Mais, reprit-elle, je serais bien aise de savoir encore plus en détail comment est fait le dedans du pays. Il n'est pas possible, répliquai-je, que Messieurs de l'observatoire vous en instruisent ; il faut le demander à Astolfe, qui fut conduit dans la lune par saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioste, et je suis sûr que vous serez bien aise de la savoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler saint Jean, dont le nom est si digne de respect ; mais enfin c'est une licence

poétique, qui peut seulement passer pour un peu trop gaie. Cependant tout le poëme est dédié à un cardinal, et un grand pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques éditions. Voici de quoi il s'agit. Roland, neveu de Charlemagne, était devenu fou, parce que la belle Angélique lui avait préféré Médor. Un jour Astolfe, brave paladin, se trouva dans le paradis terrestre, qui était sur la cime d'une montagne très-haute, où son hippogriffe l'avait porté. Là il rencontra saint Jean, qui lui dit que, pour guérir la folie de Roland, il était nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la lune. Astolfe, qui ne demandait qu'à voir du pays, ne se fait point prier, et aussitôt voilà un chariot de feu qui enlève par les airs l'apôtre et le paladin. Comme Astolfe n'était pas grand philosophe, il fut fort surpris de voir la lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avait paru de dessus la terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres montagnes, d'autres villes, d'autres forêts, et, ce qui m'aurait bien surpris aussi, des nymphes qui chassaient dans ces forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la lune, c'était un vallon où se trouvait tout ce qui se perdait sur la terre, de quelque espèce qu'il fût, et les couronnes, et les richesses, et la renommée, et une infinité d'espérances, et le temps qu'on donne au jeu, et les aumônes qu'on fait faire après sa mort, et les vers qu'on présente aux princes, et les soupirs des amans.

Pour les soupirs des amans, interrompit la

Marquise, je ne sais pas si du temps de l'Arioste ils étaient perdus; mais en ce temps-ci, je n'en connais point qui aillent dans la lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin la lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici bas, que tout y est; mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est, jusqu'à la donation de Constantin. C'est que les papes ont prétendu être les maîtres de Rome et de l'Italie, en vertu d'une donation que l'empereur Constantin leur en avait faite; et la vérité est qu'on ne saurait dire ce qu'elle est devenue. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la lune? de la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la terre, s'y est très-bien conservé. En récompense, il n'est pas croyable combien il y a dans la lune d'esprits perdus. Ce sont autant de fioles pleines d'une liqueur fort subtile, et qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée; et sur chacune de ces fioles est écrit le nom de celui à qui l'esprit appartient. Je crois que l'Arioste les met toutes en un tas; mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les fioles de beaucoup de gens qu'il avait cru très-sages, étaient pourtant bien pleines; et pour moi, je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de visions, tantôt philosophiques, tantôt poétiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je

ne vous fasse avoir bientôt aussi une petite fiole dans la lune. Le bon paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de saint Jean, et reprit tout son esprit par le nez, comme de l'eau de la reine de Hongrie; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, et qu'il le laissa retourner dans la lune par une folie qu'il fit à quelque temps de là. Il n'oublia pas la fiole de Roland, qui était le sujet du voyage. Il eut assez de peine à la porter; car l'esprit de ce héros était de sa nature assez pesant, et il n'y en manquait pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa louable coutume de dire tout ce qui lui plaît, apostrophe sa maîtresse, et lui dit en de fort beaux vers : *Qui montera aux cieux, ma belle, pour en rapporter l'esprit que vos charmes m'ont fait perdre ? Je ne me plaindrais pas de cette perte-là, pourvu qu'elle n'allât pas plus loin ; mais il faut que la chose continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois pourtant pas que pour ravoir mon esprit, il soit besoin que j'aille par les airs, jusque dans la lune; mon esprit ne loge pas si haut; il va errant sur vos yeux, sur votre bouche, et si vous voulez bien que je m'en ressaisisse, permettez que je le recueille avec mes lèvres*. Cela n'est-il pas joli? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serais d'avis qu'on ne perdît jamais l'esprit que par l'amour; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, et qu'il ne faut que des lèvres qui sachent le recouvrer; mais quand on le perd par d'autres voies,

comme nous le perdons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la lune, et on ne le rattrape pas quand on veut. En récompense, répondit la Marquise, nos fioles seront honorablement dans le quartier des fioles philosophiques, au lieu que nos esprits iraient peut-être errans sur quelqu'un qui n'en serait pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, et dites-moi bien sérieusement si vous croyez qu'il y ait des hommes dans la lune; car jusqu'à présent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière assez positive. Moi! repris-je, je ne crois point du tout qu'il y ait des hommes dans la lune. Voyez combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine; d'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs, et presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la lune, le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitans que l'on y trouve; ce sont des animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourrait pousser jusqu'à la lune, assurément ce ne serait plus des hommes qu'on y trouverait.

Quelle sorte de gens serait-ce donc? reprit la la Marquise avec un air d'impatience. De bonne foi, Madame, répliquai-je, je n'en sais rien. S'il se pouvait faire que nous eussions de la raison, et que nous ne fussions pourtant pas hommes, et d'ailleurs que nous habitassions la lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y

eût ici bas cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles, et des réflexions si sages; une durée si courte et des vues si longues; tant de science sur des choses presque inutiles, et tant d'ignorance sur les plus importantes; tant d'ardeur pour la liberté, et tant d'inclination à la servitude, une si forte envie d'être heureux, et une si grande incapacité de l'être? il faudrait que les gens de la lune eussent bien de l'esprit s'ils devinaient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, et nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à dire que les dieux étaient ivres de nectar lorsqu'ils firent les hommes, et que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de sang-froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en sûreté du côté des gens de la lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas; mais je voudrais que nous les pussions deviner; car en vérité cela inquiète, de savoir qu'ils sont là-haut dans cette lune que nous voyons, et de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les habitans de cette grande terre australe qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portés eux et nous sur le même vaisseau, dont ils occupent la proue, et nous la poupe. Vous voyez que de la poupe à la proue, il n'y a aucune communication, et qu'à un bout du navire, on ne sait point quelles gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font; et vous vou-

driez savoir ce qui se passe dans la lune, dans cet autre vaisseau qui flotte loin de nous par les cieux !

Oh ! reprit-elle, je compte les habitans de la terre australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, et qu'enfin on les connaîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir ; ils demeureront toujours là, et ne nous échapperont pas ; mais ces gens de la lune, on ne les connaîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais sans doute. Cependant je me défendrais assez bien, si je le voulais. J'ai une pensée très-ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend ; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la terre et la lune. Remetrez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitans vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires. Ils allaient nus, ils n'avaient point d'autres armes que l'arc ; ils n'avaient jamais conçu que des hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au-delà duquel il n'y avait rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creu-

ser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre portés par le vent et par les flots. Mais comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper, et, à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils se délassaient. Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eau de tel côté et de tel sens qu'on voulait, qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus, qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au-delà ; vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant voilà un beau jour, le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent le feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent des monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pu les amener pardessus les mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce les enfans du soleil? car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans

la surprise des Américains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune et la terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique et l'Europe qu'ils ne connaissaient seulement pas? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air et de ciel qui est entre la terre et la lune. Mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées? En vérité, dit la Marquise en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire? répondis-je. Mais je veux vous le prouver, reprit-elle; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étaient si ignorans, qu'ils n'avaient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers de mers si vastes; mais nous qui avons tant de connaissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les airs, si l'on pouvait effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, répliquai-je, on commence déjà à voler un peu; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutiennent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, et il en a quelquefois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là, il y avait bien loin jusqu'à de gros navires qui pussent

faire le tour du monde. Cependant peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait encore que de naître ; il se perfectionnera, et quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh ! de grâce, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou. Hé bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune ; ses habitans seront plus propres que nous à ce métier ; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici ; et nous serons comme les Américains qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer quoiqu'à l'autre bout du monde on naviguât fort bien. Les gens de la lune seraient donc déjà venus, reprit-elle presqu'en colère ? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, répliquai-je, en éclatant de rire ; il leur fallut ce temps pour perfectionner la navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les gens de la lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air ; à l'heure qu'il est, ils s'exercent ; quand ils seront plus habiles et plus expérimentés, nous les verrons, et Dieu sait quelle surprise ! Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je sais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde se développe

peu à peu. Les anciens se tenaient bien sûrs que la Zone torride et les Zones glaciales ne pouvaient être habitées, à cause de l'excès ou du chaud ou du froid; et du temps des Romains la carte générale de la terre n'était guère plus étendue que la carte de leur empire : ce qui avait de la grandeur en un sens, et marquait beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes, et dans des pays très-chauds, et dans des pays très-froids; voilà déjà le monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Océan couvrait toute la terre, hormis ce qui était connu alors, et qu'il n'y avait point d'Antipodes, car on n'en avait jamais ouï parler, et auraient-ils eu les pieds en haut et la tête en bas? Après ce beau raisonnement, on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la carte, nouvelle moitié de la terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute espérance, devraient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de se développer pour nous, on connaîtra jusqu'à la lune. Nous n'en sommes pas encore là, parce que toute la terre n'est pas découverte, et qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connaître celle de nos voisins les gens de la lune. Sans mentir, dit la Marquise, en me regardant attentivement, je vous trouve si profond dans cette matière, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en serais bien fâché, répon-

dis-je : je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paraître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah ! vous me soulagez, répliqua la Marquise ; votre faux raisonnement m'incommodait, et je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIÈME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi.

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos entretiens ; mais je lui représentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la lune et aux étoiles, puisqu'aussi-bien elles en étaient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le parc, qui devenait un lieu consacré à nos conversations savantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je, la lune que je vous disais hier, qui selon toutes les apparences était habitée, pourrait bien ne l'être point ; j'ai pensé à une chose qui met ses habitans en péril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez

préparée à voir ces gens-là venir ici au premier jour, et aujourd'hui ils ne seraient seulement pas au monde ! Vous ne vous jouerez point ainsi de moi ; vous m'avez fait croire les habitans de la lune, j'ai surmonté la peine que j'y avais, je les croirai. Vous allez bien vite, repris-je ; il ne faut donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. Je ne me paie point de sentences, répliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la lune comme de Saint-Denis ? Non répondis-je, la lune ne ressemble pas autant à la terre, que Saint-Denis ressemble à Paris. Le soleil élève de la terre et des eaux, des exhalaisons et des vapeurs, qui, montant en l'air, jusqu'à quelque hauteur, s'y assemblent et forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irrégulièrement autour de notre globe, et ombragent tantôt un pays, tantôt un autre. Qui verrait la terre de loin, remarquerait souvent quelques changemens sur sa surface, parce qu'un grand pays couvert par des nuages, serait un endroit obscur, et deviendrait plus lumineux dès qu'il serait découvert. On verrait des taches qui changeraient de place, ou s'assembleraient diversement, ou disparaîtraient tout à fait. On verrait donc aussi ces mêmes changemens sur la surface de la lune, si elle avait des nuages autour d'elle ; mais tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, et voilà le malheur. A ce compte-là, le soleil n'é-

lève point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la lune. C'est donc un corps infiniment plus dur et plus solide que notre terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, et montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelques amas de rochers et de marbres où il ne se fait point d'évaporations; d'ailleurs elles se font si naturellement et si nécessairement où il y a des eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les habitans de ces rochers qui ne peuvent rien produire, et de ce pays qui n'a point d'eaux? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assuré qu'il y avait dans la lune, des mers que l'on distinguait d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché; ces endroits obscurs qu'on prend pour des mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les habitans de la lune? Non pas tout à fait, Madame, repris-je; nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma faiblesse, répliqua-t-elle; je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les habitans de la lune; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, et qu'il n'en soit plus parlé; mais conservons-les plutôt, s'il se peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurais de la peine à

perdre. Je ne laisserai donc pas la lune déserte. repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des taches de la lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle des vapeurs ni des exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portés en l'air ne sont que des exhalaisons et des vapeurs, qui, au sortir de la terre, étaient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, et qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées et rendues visibles par la réunion de leurs parties; après quoi ce sont de gros nuages qui flottent en l'air, où ils sont des corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluie. Mais ces mêmes vapeurs et ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, et ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la lune, car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du soleil sur elles: nous ne connaissons aucun corps de cette nature, les marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change et s'altère, ou par le mouvement secret et invisible qu'il a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la

lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, et ne retomberont point sur elle en pluies; elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela que l'air, dont apparemment la lune est environnée en son particulier, comme notre terre l'est du sien, soit un peu différent de notre air, et les vapeurs de la lune un peu différentes des vapeurs de la terre; ce qui est quelque chose de plus que vraisemblable. Sur ce pied là il faudra que, la matière étant disposée dans la lune autrement que sur la terre, les effets soient différens; mais il n'importe, du moment que nous avons trouvé un mouvement inférieur dans les parties de la lune, ou produit par des causes étrangères, voilà ses habitans qui renaissent, et nous avons le fonds nécessaire pour leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des blés, des eaux, et tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des blés, des eaux à la manière de la lune que je fais profession de ne pas connaître, le tout proportionné aux besoins de ses habitans que je ne connais pas non plus.

C'est-à-dire, me dit la Marquise, que vous savez seulement que tout est bien, sans savoir comment il est: c'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science; mais il faut s'en consoler. Je suis encore trop heureuse que vous ayez rendu à la lune ses habitans. Je suis même fort contente que vous lui donniez un air qui l'enveloppe en son particulier; il me semblerait désormais que sans cela une planète serait trop nue.

Ces deux airs différens, repris-je, contri-

buent à empêcher la communication des deux planètes. S'il ne tenait qu'à voler, que savons-nous, comme je vous disais hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour! J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la lune à la terre serait encore une difficulté à surmonter, qui est assurément considérable; mais quand même elle ne s'y rencontrerait pas, quand même les deux planètes seraient fort proches, il ne serait pas possible de passer de l'air de l'une dans l'air de l'autre. L'eau est l'air des poissons, ils ne passent jamais dans l'air des oiseaux, ni les oiseaux dans l'air des poissons; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses et plus grossières que celui de la lune. A ce compte un habitant de la lune qui serait arrivé aux confins de notre monde, se noierait dès qu'il entrerait dans notre air, et nous le verrions tomber mort sur la terre.

Oh! que j'aurais d'envie, s'écria la Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires! Mais, répliquai-je, s'ils étaient assez habiles pour naviguer sur la surface extérieure de notre air, et que de là, par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des poissons, cela vous plairait-il? Pourquoi non? répondit-elle en riant. Pour moi, je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs

filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée.

Songez, répliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre air; il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines montagnes: et je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des génies corporels habitent l'air le plus pur, ne disent aussi que ce qui fait que ces génies ne nous rendent que des visites très-rares et très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sachent plonger, et que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet air épais où nous sommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la sortie de notre monde, et l'entrée de celui de la lune. Tâchons du moins, pour notre consolation, à deviner ce que nous pourrons de ce monde-là. Je crois, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le ciel, le soleil et les astres, d'une autre couleur que nous les voyons. Tous ces objets ne nous paraissent qu'au travers d'une espèce de lunette naturelle qui nous les change. Cette lunette, c'est notre air mêlé comme il l'est de vapeurs et d'exhalaisons, et qui ne s'étend pas bien haut. Quelques modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi-bien que l'eau de la mer, et que cette couleur ne paraît dans l'un et dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le ciel, disent-ils, où sont attachées les étoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumière, et par

conséquent il devrait paraître noir; mais on le voit au travers de l'air qui est bleu, et il paraît bleu. Si cela est, les rayons du soleil et des étoiles ne peuvent passer au travers de l'air sans se teindre un peu de sa couleur, et perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'air ne serait pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paraît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur, et notre air n'est non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, et du ciel, et du soleil, et des étoiles. Il n'appartiendrait qu'à la matière céleste de nous apporter la lumière et les couleurs dans toute leur pureté, et telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'air de la lune est d'une autre nature que notre air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une altération aux couleurs des corps célestes. Enfin, à l'égard des gens de la lune, cette lunette, au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait préférer notre séjour à celui de la lune, dit la Marquise; je ne saurais croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons, si vous voulez, un ciel rouge et des étoiles vertes, l'effet n'est pas si agréable que les étoiles couleur d'or sur le bleu. On dirait, à vous entendre, repris-je, que vous assortissez un habit ou un meuble; mais, croyez-moi, la nature a bien de l'esprit, laissez-lui le soin d'inventer un assor-

timent de couleurs pour la lune, et je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le spectacle de l'univers à chaque point de vue différent, et de le varier d'une manière toujours bien agréable.

Je reconnais son adresse, interrompit la Marquise, elle s'est épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue, elle n'a changé que les lunettes, et elle a l'honneur de cette grande diversité, sans en avoir fait la dépense. Avec un air bleu, elle nous donne un ciel bleu ; et peut-être avec un air rouge, elle donne un ciel rouge aux habitans de la lune ; c'est pourtant toujours le même ciel. Il me paraît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines lunettes, au travers desquelles on voit tout, et qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyait la terre comme une belle place bien propre à établir un grand empire. Celadon ne la voyait que comme le séjour d'Astrée. Un philosophe la voit comme une grosse planète qui va par les cieux, toute couverte de fous. Je ne crois pas que le spectacle change plus de la terre à la lune, qu'il ne fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, répliquai-je, car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment ; du moins dans la lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connaissent-ils point en ce pays-là l'aurore ni les crépuscules. L'air qui nous environne, et qui

est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourraient pas tomber sur la terre ; et parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie, et nous les renvoie, quoiqu'ils ne nous fussent pas naturellement destinés. Ainsi, l'aurore et les crépuscules sont une grâce que la nature nous fait, c'est une lumière que régulièrement nous ne devrions point avoir, et qu'elle nous donne par-dessus ce qui nous est dû. Mais dans la lune, où apparemment l'air est plus pur, il pourrait bien n'être pas si propre à renvoyer en bas des rayons qu'il reçoit avant que le soleil se lève, ou après qu'il est couché. Ses pauvres habitans n'ont donc point cette lumière de faveur, qui, en se fortifiant peu à peu, les préparaient agréablement à l'arrivée du soleil, ou qui, en s'affaiblissant comme de nuance en nuance, les accoutumerait à sa perte. Ils sont dans les ténèbres profondes, et tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau ; voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui est dans le soleil ; ils sont dans une lumière vive et éclatante, et tout d'un coup les voilà tombés dans des ténèbres profondes. Le jour et la nuit ne sont point liés par un milieu qui tienne de l'un et de l'autre. L'arc-en-ciel est encore une chose qui manque aux gens de la lune ; car si l'aurore est un effet de la grossièreté de l'air et des vapeurs, l'arc-en-ciel se forme dans les pluies qui tombent en certaines circonstances, et nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puisqu'il n'y a autour de la lune ni vapeurs assez grossières, ni nuages pluvieux, adieu l'arc-en-ciel avec

l'aurore ; et à quoi ressembleront les belles de ce pays-là ? Quelle source de comparaisons perdues !

Je n'aurais pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la Marquise, et je trouve qu'on est assez bien récompensé dans la lune, de n'avoir ni aurore, ni arc-en-ciel ; car on ne doit avoir, par la même raison, ni foudres, ni tonnerres, puisque ce sont aussi des choses qui se forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins, pendant lesquels on ne perd point le soleil de vue ; on n'a point de nuits où toutes les étoiles ne se montrent ; on ne connaît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paraît être un effet de la colère du ciel. Trouvez-vous qu'on soit tant à plaindre? Vous me faites voir la lune comme un séjour enchanté, répondis-je ; cependant je ne sais s'il est délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un soleil ardent dont aucun nuage ne modère la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la nature a creusé dans la lune des espèces de puits qui sont assez grands pour être aperçus par nos lunettes : car ce ne sont point des vallées qui soient entre des montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats et en très-grand nombre. Que sait-on si les habitans de la lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle du soleil, ne se réfugient point dans ces grands puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs? c'est là qu'ils bâtissent leurs villes. Nous voyons ici que la Rome souterraine est plus grande que la

Rome qui est sur la terre. Il ne faudrait qu'ôter celle-ci, le reste serait une ville à la manière de la lune. Tout un peuple est dans un puits; et d'un puits à l'autre il y a des chemins souterrains pour la communication des peuples. Vous vous moquez de cette vision, j'y consens de tout mon cœur; cependant, à vous parler très-sérieusement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les gens de la lune doivent habiter sur la surface de leur planète, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre; c'est tout le contraire: puisque nous habitons sur la surface de notre planète, ils pourraient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'ici là il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les habitans de la lune dans une obscurité perpétuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous saviez qu'un grand philosophe de l'antiquité a fait de la lune le séjour des âmes qui ont mérité ici d'être bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les corps célestes font par leurs mouvemens. Mais comme il prétend que, quand la lune tombe dans l'ombre de la terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie, alors, dit-il, ces âmes crient comme des désespérées, et la lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, répliqua-t-elle, voir arriver ici les bienheureux de la lune; car apparemment on nous les envoie aussi; et dans ces deux planè-

tes on croit avoir assez pourvu à la félicité des âmes, de les avoir transportées dans un autre monde. Sérieusement, repris-je, ce ne serait pas un plaisir médiocre de voir plusieurs mondes différens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination : et que serait-ce, si on le faisait en effet ? Cela vaudrait bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la terre sur un autre, pour ne voir que des hommes. Eh bien, dit-elle, faisons le voyage des planètes comme nous pourrons ; qui nous empêche ? Allons nous placer dans tous ces différens points de vue, et de là considérons l'univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la lune? Ce monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvemens par lesquels la lune tourne sur elle-même et autour de nous, étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devrait dérober, et qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voie; et comme la lune doit être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du ciel. Quand elle est dans la nuit, et ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la terre éclairé, ensuite un plus grand, et presque d'heure en heure la lumière lui paraît se répandre sur la surface de la terre, jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière ; au lieu que ces mêmes changemens ne nous pa-

raissent arriver sur la lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vue. Je voudrais bien pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les philosophes de ce-monde-là, sur ce que notre terre leur paraît immobile, lorsque tous les autres corps célestes se lèvent et se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur; car elle est soixante fois plus grosse que la lune; et quand les poëtes veulent louer les princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la lune notre terre tourner sur son centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Asie, notre Afrique, qui se présentent à eux l'une après l'autre, en petit et différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les cartes. Que ce spectacle doit paraître nouveau aux voyageurs qui passent de la moitié de la lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'est bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé, lorsqu'ils ont été de retour en ce grand pays auquel nous sommes inconnus! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce pays-là dans l'autre, il se fait des espèces de pélerinages pour venir nous considérer; et qu'il y a des honneurs et des priviléges pour ceux qui ont vu une fois en leur vie la grosse planète. Du moins, repris-je, ceux qui la voient ont le privilége d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la lune

doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de planète en planète ; nous avons assez exactement visité la lune : en tirant vers le soleil, on trouve vénus. Sur vénus je reprends St.-Denis. Vénus tourne sur elle-même et autour du soleil comme la lune ; on découvre avec des lunettes d'approche, que vénus aussi-bien que la lune, est tantôt en croissant, tantôt en décours, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la terre. La lune, selon toutes les apparences, est habitée : pourquoi vénus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non ?* vous m'allez mettre des habitans dans toutes les planètes. N'en doutez pas, répliquai-je ; ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les planètes sont de la même nature, toutes des corps opaques qui ne reçoivent de la lumière que du soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, et qui n'ont que les mêmes mouvemens ; jusque-là tout est égal. Cependant il faudrait concevoir que ces grands corps auraient été faits pour n'être point habités, que ce serait-là leur condition naturelle, et qu'il y aurait une exception justement en faveur de la terre toute seule. Qui voudra le croire, le croie ; pour moi je ne puis pas m'y résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instans. Je viens de voir le moment que la lune serait déserte, et que vous ne vous en souciez pas beaucoup ; et présentement, si

on osait vous dire que toutes les planètes ne sont pas aussi habitées que la terre, je vois bien que vous vous mettriez en colère. Il est vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me reprendre, si vous m'eussiez contredit sur les habitans des planètes, non-seulement je vous les aurais soutenus, mais je crois que je vous aurais dit comment ils étaient faits. Il y a des momens pour croire ; et je ne les ai jamais si bien crus que dans celui-là ; présentement même que je suis un peu de sang-froid, je ne laisse pas de trouver qu'il serait bien étrange que la terre fût aussi habitée qu'elle l'est, et que les autres planètes ne le fussent pas du tout ; car ne croyez pas que nous voyons tout ce qui habite la terre ; il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron, là finit notre vue ; mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il est l'éléphant, et que nos yeux ne sauraient apercevoir sans secours. On a vu avec des lunettes de très-petites gouttes d'eau de pluie, ou de vinaigre, ou d'autres liqueurs, remplies de petits poissons ou de petits serpens que l'on n'aurait jamais soupçonnés d'y habiter ; et quelques philosophes croient que le goût qu'elles font sentir, sont les piqûres que ces petits animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces liqueurs, ou exposez-les au soleil, ou laissez-les se corrompre, voilà aussitôt de nouvelles espèces de petits animaux.

Beaucoup de corps qui paraissent solides, ne sont presque que des amas de ces animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre est un petit monde habité par des vermisseaux invisibles, à qui elle paraît d'une étendue immense, qui y connaissent des montagnes et des abîmes, et qui d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication avec les autres vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse planète sera-t-elle un monde habité. On a trouvé jusque dans des espèces de pierres très-dures de petits vers sans nombre, qui y étaient logés de toutes parts dans des vides insensibles, et qui ne se nourrissaient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeaient. Figurez-vous combien il y avait de ces petits vers, et pendant combien d'années ils subsistaient de la grosseur d'un grain de sable ; et sur cet exemple, quand la lune ne serait qu'un amas de rochers, je la ferais plutôt ronger par ses habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé ; mettez toutes ces espèces d'animaux nouvellement découvertes, et même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vues, vous trouverez aisément que la terre est bien peuplée, et que la nature y a si libéralement répandu les animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croyez-vous qu'après qu'elle a

poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres planètes d'une stérilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raison est assez bien convaincue, dit la Marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des habitans de toutes ces planètes, et embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux; car je vois bien que la nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits différens. Mais comment se représenter cela? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je; elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement apercevoir d'une certaine vue universelle la diversité que la nature doit avoir mise entre tous ces mondes. Tous les visages sont en général sur un même modèle; mais ceux de deux grandes nations, comme des Européens, si vous voulez, et des Africains ou des Tartares, paraissent être faits sur deux modèles particuliers; il faudrait encore trouver le modèle des visages de chaque famille. Quel secret doit avoir eu la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'univers que comme une petite famille, dont tous les visages se ressemblent; dans une autre planète, c'est une autre famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne; et qui verrait un habitant de la lune et un habitant de la terre, remarquerait bien qu'ils seraient de deux mondes plus voisins qu'un habitant de la terre et

un habitant de saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix, ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin on ne parle pas du tout. Ici le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ; ailleurs l'expérience y ajoute fort peu de chose ; plus loin les vieillards n'en savent pas plus que les enfans. Ici on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir ; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, et ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel, qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième sens est apparemment dans quelqu'autre monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de sens naturels ; mais dans le partage que nous avons fait avec les habitans des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq dont nous nous contentons faute d'en connaître d'autres. Nos sciences ont de certaines bornes que l'esprit humain n'a jamais pu passer ; il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup ; le reste est pour d'autres mondes où quelque chose de ce que nous savons est inconnu. Cette planète-ci jouit des douceurs de l'amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la guerre. Dans une autre planète on jouit d'une paix éternelle ; mais au milieu de cette paix on ne connoît point l'amour, et on s'ennuie. Enfin ce que la nature pratique en petit entre les hommes pour

la distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les mondes, et elle se sera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, et de les égaler en même temps par les compensations.

Etes-vous contente, Madame? ajoutai-je. Vous ai-je ouvert un assez grand champ à exercer votre imagination? Voyez-vous déjà quelques habitans de planètes? Hélas! non, répondit-elle. Tout ce que vous me dites là est merveilleusement vain et vague; je ne vois qu'un grand je ne sais quoi, ou je ne vois rien. Il me faudrait quelque chose de plus déterminé, de plus marqué. Eh bien donc, repris-je, je vais me résoudre à ne vous rien cacher de ce que je sais de plus particulier. C'est une chose que je tiens de très-bon lieu, et vous en conviendrez quand je vous aurai cité mes garans. Ecoutez, s'il vous plaît, avec un peu de patience; cela sera assez long.

Il y a dans une planète, que je ne vous nommerai pas encore, des habitans très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, et c'est-là leur unique vice. Du reste ils sont entre eux d'une intelligence parfaite, travaillant sans cesse de concert et avec zèle au bien de l'état, et surtout leur chasteté est incomparable; il est vrai qu'il n'y ont pas beaucoup de mérite, ils sont tous stériles, point de sexe chez eux. Mais, interrompit la Marquise, n'avez-vous point soupçonné qu'on se moquait en vous faisant cette belle relation? Comment la nation

se perpétuerait-elle ? On ne s'est point moqué, repris-je d'un grand sang-froid, tout ce que je vous dis est certain, et la nation se perpétue. Ils ont une reine qui ne les mène point à la guerre, qui ne paraît guère se mêler des affaires de l'état, et dont toute la royauté consiste en ce qu'elle est féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle a fait des milliers d'enfans ; aussi ne fait-elle autre chose. Elle a un grand palais partagé en une infinité de chambres qui ont toutes un berceau préparé pour un petit prince, et elle va accoucher dans chacune de ces chambres l'une après l'autre, toujours accompagné d'une grosse cour qui lui applaudit sur ce noble privilége dont elle jouit à l'exclusion de tout son peuple.

Je vous entends, Madame, sans que vous parliez. Vous demandez où elle a pris des amans, ou, pour parler plus honnêtement, des maris. Il y a des reines en Orient et en Afrique qui ont publiquement des sérails d'hommes ; celle-ci apparemment en a un ; mais elle en fait grand mystère ; et si c'est marquer plus de pudeur, c'est aussi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui sont toujours en action, soit chez eux, soit au dehors, on reconnaît quelques étrangers en fort petit nombre, qui ressemblent beaucoup pour la figure aux naturels du pays, mais qui d'ailleurs sont fort paresseux, qui ne sortent point, qui ne font rien, et qui, selon toutes les apparences, ne seraient pas soufferts chez un peuple extrêmement actif, s'ils n'étaient destinés aux plaisirs de la reine, et à l'important ministère de

la propagation. En effet, si, malgré leur petit nombre, ils sont les pères des dix-mille enfans, plus ou moins, que la reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi, et ce qui persuade bien que ça été leur unique fonction, c'est qu'aussitôt qu'elle est entièrement remplie, aussitôt que la reine a fait ses dix mille couches, les Arabes vous tuent sans miséricorde ces malheureux étrangers devenus inutiles à l'état.

Est-ce tout? dit la Marquise. Dieu soit loué. Rentrons un peu dans le sens commun, si nous pouvons. De bonne foi où avez-vous pris tout ce roman-là? Quel est le poëte qui vous l'a fourni? Je vous répète encore, lui répondis-je, que ce n'est point un roman. Tout cela se passe ici sur notre terre, sous nos yeux. Vous voilà bien étonnée, oui, sous nos yeux; mes Arabes ne sont que des abeilles, puisqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'histoire naturelle des abeilles, dont elle ne connaissait guère que le nom. Après quoi vous voyez bien, poursuivis-je, qu'en transportant seulement sur d'autres planètes des choses qui se passent sur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries qui paraîtraient extravagantes, et seraient cependant fort réelles, et nous en imaginerions sans fin; car afin que vous le sachiez, Madame, l'histoire des insectes en est toute pleine. Je le crois aisément, répondit-elle. N'y eût-il que les vers à soie, qui me sont plus connus que n'étaient les abeilles, il nous fourniraient des peuples assez surprenans, qui se métamorpho-

seraient de manière à n'être plus du tout les mêmes, qui ramperaient pendant une partie de leur vie, et voleraient pendant l'autre; et que sais-je, moi? cent mille autres merveilles qui feront les différens caractères, les différentes coutumes de tous ces habitans inconnus. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné, et je vais même jusqu'à leur composer des figures. Je ne vous les pourrais décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, répliquai-je, je vous conseille d'en laisser le soin aux songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront appris comment sont faits les habitans de quelque planète.

QUATRIÈME SOIR.

Particularités des Mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter et de Saturne.

Les songes ne furent point heureux, ils représentèrent toujours quelque chose qui ressemblait à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquise ce que nous reprochent à la vue de nos tableaux, de certains peuples qui ne font jamais que des peintures bizarres et grotesques. *Bon!* nous disent-ils, *cela est tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des habitans de toutes ces planètes, et se contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le voyage des mondes que nous avions commencé. Nous en

étions à vénus. On est bien sûr, dis-je à la Marquise, que vénus tourne sur elle-même, mais on ne sait pas bien en quel temps, ni par conséquent combien ses jours durent, pour ses années elles ne sont que de près de huit mois, puisqu'elle tourne en ce temps-là autour du soleil. Elle est grosse comme la terre, et par conséquent la terre paraît à vénus de la même grandeur dont vénus nous paraît. J'en suis bien aise, dit la Marquise, la terre pourra être pour vénus l'étoile du berger et la mère des amours, comme vénus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite planète qui soit jolie, claire, brillante, et qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais savez-vous ce qui rend vénus si jolie de loin? C'est qu'elle est fort affreuse de près. On a vu avec les lunettes d'approche que ce n'était qu'un amas de montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues et apparemment fort sèches; et par cette disposition, la surface d'une planète est la plus propre qu'il se puisse, à renvoyer la lumière avec beaucoup d'éclat et de vivacité. Notre terre, dont la surface est fort unie auprès de celle de vénus, et en partie couverte de mers, pourrait bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquise, car ce serait assurément un avantage et un agrément pour elle que de présider aux amours des habitans de vénus; ces gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu peuple de vénus n'est composé que de Céladons et de Silvandres, et leurs conversations les plus com-

munes valent les plus belles de Clélie. Le climat est très-favorable aux amours. Vénus est plus proche que nous du soleil, et en reçoit une lumière plus vive et plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du soleil à la terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les habitans de vénus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins, un petit peuple noir, brûlé du soleil, plein d'esprit et de feu, toujours amoureux, faisant des vers, aimant la musique, inventant tous les jours des fêtes, des danses et des tournois. Permettez-moi de vous dire, Madame, répliquai-je, que vous ne connaissez guère bien les habitans de vénus. Nos Mores Grenadins n'auraient été auprès d'eux que des Lapons et des Groënlandais pour la froideur et pour la stupidité.

Mais que sera-ce des habitans de mercure? Ils sont plus de deux fois plus proche du soleil que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des nègres; qu'ils ne font jamais de réflexion sur rien; qu'ils n'agissent qu'à l'aventure, et par des mouvemens subits; et qu'enfin c'est dans mercure que sont les petites maisons de l'univers. Ils voient le soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoie une lumière si forte, que s'ils étaient ici, ils ne prendraient nos plus beaux jours que pour de très-faibles crépuscules, et peut-être n'y pourraient-ils pas distinguer les objets; et la chaleur à laquelle ils

sont accoutumés est si excessive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glacerait. Apparemment notre fer, notre argent, notre or, se fondraient chez eux; et on ne les y verrait qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce soit un corps fort solide. Les gens de mercure ne soupçonneraient pas que dans un autre monde ces liqueurs-là, qui sont peut-être leurs rivières, sont des corps des plus durs que l'on connaisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connu; parce que mercure est si petit et si proche du soleil, dans les rayons duquel il est presque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adresse des astronomes, et qu'on n'a pu encore avoir assez de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre; mais ses habitans ont besoin qu'il achève ce tour en peu de temps; car apparemment brûlés comme ils le sont par un grand poêle ardent suspendu sur leurs têtes, ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce temps-là de vénus et de la terre qui leur doivent paraître assez grandes. Pour les autres planètes, comme elles sont au delà de la terre vers le firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voyons, et n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne suis pas si touchée, dit la Marquise, de cette perte-là que font les habitans de mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la châleur. Je voudrais bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à

mercure de longues et abondantes pluies qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les pays chauds pendant quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, et même nous pouvons rafraîchir encore mercure d'une autre façon. Il y a des pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, et où il fait pourtant de grands froids dans les mois de juillet et d'août, jusque-là que les rivières se gèlent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de salpêtre; et les exhalaisons en sont fort froides, et la force de la chaleur les fait sortir de la terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulez, une petite planète toute de salpêtre, et le soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourrait faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature ne saurait faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre, et que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, et les y fait vivre agréablement. Ainsi on pourrait même se passer, dans mercure, du salpêtre et des pluies.

Après mercure, vous savez qu'on trouve le soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'habitans. Le *pourquoi non* nous manque là. Nous jugeons par la terre qui est habitée, que les autres corps de la même espèce qu'elle, doivent l'être aussi, mais le soleil n'est point un corps de la même espèce que la terre ni que les autres planètes. Il est la source de toute cette lumière que les planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui. Elles peuvent

faire, pour ainsi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance; il la pousse avec force de tous côtés; de là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, et d'une planète à l'autre il s'épand de longues et vastes traînées de lumière qui se croisent, se traversent, et s'entrelacent en mille façons différentes, et forment d'admirables tissus de la plus riche matière qui soit au monde. Aussi le soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, et animer tout par sa chaleur. Le soleil est donc un corps particulier; mais quelle sorte de corps? On est bien embarrassé à le dire. On avait toujours cru que c'était un feu très-pur; mais on s'en désabusa au commencement de ce siècle, qu'on aperçut des taches sur sa surface. Comme on avait découvert peu de temps auparavant de nouvelles planètes dont je vous parlerai, que tout le monde philosophe n'avait l'esprit rempli d'autre chose, et qu'enfin les nouvelles planètes s'étaient mises à la mode, on jugea aussitôt que ces taches en étaient, qu'elles avaient un mouvement autour du soleil, et qu'elles nous en cachaient nécessairement quelque partie en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les savans faisaient leur cour de ces prétendues planètes aux princes de l'Europe. Les uns leur donnaient le nom d'un prince, les autres le nom d'un autre, et peut-être il y aurait eu querelle entre eux à qui serait demeuré le maître des taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiez l'autre jour qu'on avait donné aux différentes parties de la lune des noms de savans et d'astronomes, et j'en étais fort contente. Puisque les princes prennent pour eux la terre, il est juste que les savans se réservent le ciel, et y dominent; mais ils n'en devraient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puissent du moins, en cas de besoin, engager aux princes quelque astre ou quelque partie de la lune. Quant aux taches du soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étaient point des planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes, qui s'élèvent sur le soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparaissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent; quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, et même assez longs, où il n'en paraît aucune. On croirait que le soleil est une matière liquide, quelques-uns disent de l'or fondu, qui bouillonne incessamment, et produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consument, et puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels corps étrangers ce sont là; il y en a tel qui est dix-sept cents fois plus gros que la terre; car vous saurez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le globe du soleil. Jugez par-là quelle est la quantité de cet or fondu, ou l'étendue de

cette grande mer de lumière et de feu. D'autres disent, et avec assez d'apparence, que les taches, du moins pour la plupart, ne sont point des productions nouvelles, et qui se dissipent au bout de quelque temps; mais de grosses masses solides, de figure fort irrégulière, toujours subsistantes, qui tantôt flottent sur le corps liquide du soleil, tantôt s'y enfoncent ou entièrement ou en partie, et nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, et qu'elles se tournent vers nous de différens côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matière solide, qui sert d'aliment au feu du soleil. Enfin, quoique ce puisse être que le soleil, il ne paraît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation serait belle, on serait au centre de tout; on verrait toutes les planètes tourner régulièrement autour de soi; au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paraissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le monde, d'où l'étude des astres puisse être extrêmement facile, et justement dans celui-là il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la Marquise. Qui serait dans le soleil, ne verrait rien, ni planètes, ni étoiles fixes. Le soleil n'efface-t-il pas tout? Ce seraient ses habitans qui seraient bien fondés à se croire seuls dans toute la nature.

J'avoue que je m'étais trompé, répondis-je, je ne songeais qu'à la situation où est le soleil, et non à l'effet de sa lumière : mais vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi ; les habitans du soleil ne le verraient seulement pas, ou ils ne pourraient soutenir la force de sa lumière, ou ils ne la pourraient recevoir, faute d'en être à quelque distance, et tout bien considéré, le soleil ne serait qu'un séjour d'aveugles. Encore un coup, il n'est pas fait pour être habité ; mais voulez-vous que nous poursuivions notre voyage des mondes ? Nous sommes arrivés au centre qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond ; et je vous dirai en passant que, pour aller d'ici là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues. Il faudrait présentement retourner sur nos pas et remonter. Nous retrouverons mercure, vénus, la terre, la lune, toutes planètes que nous avons visitées. Ensuite c'est mars qui se présente. Mars n'a rien de curieux que je sache, ses jours sont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, et ses années valent deux de nos années, à un mois et demi près. Il est cinq fois plus petit que la terre, il voit le soleil un peu moins grand et moins vif que nous ne le voyons ; enfin mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que jupiter avez ses quatre lunes ou satellites ! Ce sont quatre petites planètes qui, tandis que jupiter tourne autour du soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre lune autour de nous. Mais, in-

terrompit la Marquise, pourquoi y a-t-il des planètes qui tournent autour d'autres planètes qui ne valent pas mieux qu'elles ? Sérieusement il me paraîtrait plus régulier et plus uniforme que toutes les planètes, et grandes et petites, n'eussent que le même mouvement autour du soleil.

Ah ! Madame, répliquai-je, si vous saviez ce que c'est que les tourbillons de Descartes, ces tourbillons dont le nom est si terrible, et l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de savoir ce que c'est que les tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus ; je ne connais plus de retenue sur la philosophie ; laissons parler le monde, et donnons-nous aux tourbillons. Je ne vous connaissais pas de pareils emportemens, repris-je ; c'est dommage qu'ils n'aient que les tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un tourbillon, c'est un amas de matière dont les parties sont détachées les unes des autres, et se meuvent toutes en un même temps ; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvu qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi, un tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'air qui tournent en rond toutes ensemble, et enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous savez que les planètes sont portées dans la matière céleste, qui est d'une subtilité et d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matière céleste, qui est depuis le soleil jusqu'aux étoiles fixes, tourne en rond ;

et emportant avec soi des planètes, les fait tourner toutes en un même sens autour du soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au soleil qui ne tourne sur lui-même, parce qu'il est justement au milieu de toute cette matière céleste. Vous remarquerez en passant, que quand la terre serait dans la place où il est, elle ne pourrait encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand tourbillon dont le soleil est comme le maître ; mais en même temps les planètes se composent de petits tourbillons particuliers, à l'imitation de celui du soleil. Chacune d'elles, en tournant autour du soleil, ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, et fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matière céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est là le tourbillon particulier de la planète, et elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit tourbillon quelque planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, et forcée indispensablement à tourner autour d'elle, et le tout ensemble, la grande planète, la petite et le tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du soleil. C'est ainsi qu'au commencement du monde nous nous fîmes suivre par la lune, parce qu'elle se trouva dans l'éten-

due de notre tourbillon, et tout-à-fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençais à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous : il y avait dans son voisinage quatre petites planètes, il se les assujettit toutes quatre ; et nous qui sommes une planète principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui ? il est mille fois plus gros que nous, il nous aurait engloutis sans peine dans son tourbillon, et nous ne serions qu'une lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre : tant il est vrai que le seul hasard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes ? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une planète aussi entreprenante que jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber ; car il me paraît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matière céleste, elle devrait agiter les planètes irrégulièrement, tantôt les rapprocher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussitôt y gagner qu'y perdre, répondis-je : peut-être irions-nous soumettre à notre domination mercure ou mars, qui sont de plus petites planètes, et qui ne nous pourraient résister. Mais nous n'avons rien à espérer ni à craindre : les planètes se tiennent où elles sont, et les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étaient autrefois aux rois de la Chine. Vous sa-

vez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur les deux liqueurs un corps extrêmement léger, l'huile le soutiendra, et il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre corps plus pesant, et qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop faible pour l'arrêter, et tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le soutenir. Ainsi, dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux corps inégalement pesans se mettent naturellement à deux places différentes, et jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent séparées, et qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentez-vous que la matière céleste qui remplit ce grand tourbillon a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, et dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile et de l'eau, et des autres liqueurs. Les planètes ont aussi différentes pesanteurs : chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, et qui lui fait équilibre, et vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là règlent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous, et qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables ? Me voilà fort en repos du côté de jupiter. Je suis bien aise qu'il nous laisse dans

notre petit tourbillon avec notre lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, et je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez bien tort de les lui envier, repris-je, il n'en a pas plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du soleil que nous, c'est-à-dire, qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues, et par conséquent ses lunes ne reçoivent et ne lui renvoient qu'une lumière assez faible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme jupiter tourne sur lui-même en dix heures, et que ses nuits qui n'en durent que cinq, sont forts courtes, quatre lunes ne paraîtraient pas si nécessaires. Celles qui est la plus proche de jupiter, fait son cercle autour de lui en quarante-deux heures, la seconde en trois jours et demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept; et par l'inégalité même de leur cours, elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se lèvent toutes les quatre ensemble, et puis se séparent presque dans le moment; tantôt elles sont toutes à leur midi, rangées l'une au-dessus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le ciel à des distances égales; tantôt quand deux se lèvent, deux autres se couchent : surtout j'aimerais à voir ce jeu perpétuel d'éclipses qu'elles font, car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipsent le soleil; et assurément les éclipses s'étant rendues si familières en ce monde-là, elles y sont un sujet de divertissement, et non pas de frayeur comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquise, à faire habiter ces quatre lunes, quoique ce ne soient que de petites planètes subalternes, destinées seulement à en éclairer une autre pendant ses nuits. N'en doutez nullement, répondis-je. Ces planètes n'en sont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrais donc, reprit-elle, que les habitans des quatre lunes de jupiter fussent comme des colonies de jupiter; qu'elles eussent reçu de lui, s'il était possible, leurs lois et leurs coutumes; que par conséquent elles lui rendissent quelque sorte d'hommage, et ne regardassent la grande planète qu'avec respect. Ne faudrait-il point aussi, lui dis-je, que les quatre lunes envoyassent de temps en temps des députés dans jupiter, pour lui prêter serment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de supériorité que nous avons sur les gens de notre lune me fait douter que jupiter en ait beaucoup sur les habitans des siennes, et je crois que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre, c'est de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui est la plus proche de lui, ils le voient seize cents fois plus grand que notre lune ne nous paraît; quelle monstrueuse planète suspendue sur leurs têtes! En vérité, si les Gaulois craignaient anciennement que le ciel ne tombât sur eux, et ne les écrasât, les habitans de cette lune auraient bien plus de sujet de craindre une chute de jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont,

dit elle, au lieu de celle des éclipses dont vous m'avez assuré qu'ils sont exempts, et qu'il faut bien remplacer par quelque autre sottise. Il le faut de nécessité absolue, lui répondis-je. L'inventeur du troisième système dont je vous parlais l'autre jour, le célèbre Ticho-Brahé, un des plus grands astronomes qui furent jamais, n'avait garde de craindre les éclipses comme le vulgaire les craint; il passait sa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignait en leur place? Si en sortant de son logis la première personne qu'il rencontrait était une vieille, si un lièvre traversait son chemin, Ticho-Brahé croyait que la journée devait être malheureuse, et retournait promptement se renfermer chez lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne serait pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu se délivrer impunément de la crainte des éclipses, que les habitans de cette lune de jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils subiront la loi commune; et, s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelqu'autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissez moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la terre est si petite à l'égard de jupiter, jupiter nous voit il? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.

De bonne foi, je crois que cela est ainsi, répondis-je. Il faudrait qu'il vît la terre cent

fois plus petite que nous ne le voyons. C'est trop peu ; il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans jupiter des astronomes, qui, après avoir bien pris de la peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les cieux une très-petite planète qu'ils n'avaient jamais vue. D'abord le journal des savans de ce pays-là en parle ; le peuple de jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire ; les philosophes dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire ; il n'y a que les gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite planète ; on s'assure bien que ce n'est point une vision, on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du soleil ; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année ; et enfin, grâce à toutes les peines que se donnent les savans, on sait dans jupiter que notre terre est au monde. Les curieux vont la voir au bout d'une lunette, et la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'était, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de savoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans jupiter, qu'avec des lunettes d'approche, je me représenterais avec plaisir ces lunettes de jupiter dressées vers nous, comme les nôtres le sont vers lui, et cette curiosité mutuelle avec laquelle les pla-

nètes s'entre-considèrent et demandent l'une de l'autre : *Quel monde est cela ? Quelles gens l'habitent ?*

Cela ne va pas si vite que vous pensez, répliquai-je. Quand on verrait notre terre de dedans jupiter, quand on l'y connaîtrait, notre terre ce n'est pas nous ; on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un vient à se l'imaginer, Dieu sait comme tout jupiter se moque de lui. Peut-être même sommes-nous cause qu'on y a fait le procès à des philosophes qui ont voulu soutenir que nous étions. Cependant je croirais plus volontier que les habitans de jupiter sont assez occupés à faire des découvertes sur leur planète, pour ne songer point du tout à nous. Elle est si grande, que s'ils naviguent, assurément leurs Christophes Colombs ne sauraient manquer d'emploi. Il faut que les peuples de ce monde-là ne connaissent pas absolument de réputation la centième partie des autres peuples ; au lieu que dans mercure qui est fort petit, ils sont tous voisins les uns des autres, ils vivent familièrement ensemble, et ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur monde. Si on ne nous voit point dans jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins vénus qui est plus éloignée de lui, et encore moins mercure qui est plus petit et plus éloigné. En récompense ses habitans voient leurs quatre lunes, et saturne avec les siennes et mars. Voilà assez de planètes pour embarrasser ceux d'entre eux qui sont astronomes ; la na-

ture a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'univers.

Quoi, dit la Marquise, vous comptez cela pour une grâce ! Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand tourbillon seize planètes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que sept ; n'est-ce pas là une assez grande faveur ? Mais nous qui n'en sentons pas le prix, nous faisons si bien que nous attrapons les neuf autres qui avaient été cachées ; aussi en sommes-nous punis par les grands travaux que l'astronomie demande présentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de seize planètes, qu'il faut que saturne ait cinq lunes. Il les a aussi, répliquai-je, et avec d'autant plus de justice que, comme il tourne en trente ans autour du soleil, il a des pays où la nuit dure quinze ans ; par la même raison que sur la terre qui tourne en un an, il y a des nuits de six mois sous les pôles. Mais saturne étant deux fois plus éloigné du soleil que jupiter, et par conséquent dix fois plus que nous, ses cinq lunes si faiblement éclairées lui donneraient-elles assez de lumière pendant la nuit ? Non, il a encore une ressource singulière et unique dans tout l'univers connu. C'est un grand cercle et un grand anneau assez large qui l'environne, et qui étant assez élevé pour être presque entièrement hors de l'ombre du corps de cette planète, réfléchit la lumière du soleil dans des lieux qui ne le voient point, et la

réfléchit de plus près, et avec plus de force que toutes les cinq lunes, parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentrait en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paraît bien que la nature a eu en vue les besoins de quelques êtres vivans, et que la distribution des lunes n'a pas été faite au hasard. Il n'en est tombé en partage qu'aux planètes éloignées du soleil, à la terre, à jupiter, à saturne; car ce n'était pas la peine d'en donner à vénus et à mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits sont fort courtes, et qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la nature que leurs jours mêmes. Mais attendez, il me semble que mars, qui est encore plus éloigné du soleil que la terre, n'a point de lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, et il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne savons pas. Vous avez vu des phosphores, de ces matières liquides ou sèches, qui, en recevant la lumière du soleil, s'en imbibent et s'en pénètrent, et ensuite jettent un assez grand éclat dans l'obscurité. Peut-être mars a-t-il de grands rochers fort élevés, qui sont des phosphores naturels, et qui prennent pendant le jour une provision de lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sauriez nier que ce ne fût un spectacle assez agréable de voir tous ces rochers s'allumer de toutes parts dès que le soleil serait couché, et faire sans aucun art des illuminations magnifiques, qui

ne pourraient incommoder par leur chaleur. Vous savez encore qu'il y a en Amérique des oiseaux qui sont si lumineux dans les ténèbres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que savons-nous si mars n'a point un grand nombre de ces oiseaux qui, dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtés, et vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos rochers, ni de vos oiseaux. Cela ne laisserait pas d'être joli; mais puisque la nature a donné tant de lunes à saturne et à jupiter, c'est une marque qu'il faut des lunes. J'eusse été bien aise que tous les mondes éloignés du soleil en eussent eu, si mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah! vraiment, répliquai-je, si vous vous mêliez de philosophie plus que vous ne faites, il faudrait bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs systèmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, et puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse là, si on désespère d'en pouvoir venir à bout. Usons-en de même pour mars, puisqu'il ne nous est point favorable, et ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnés, si nous étions dans saturne, de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand anneau qui irait en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'horizon, et qui, nous renvoyant la lumière du soleil, ferait l'effet d'une lune continue. Et ne mettons-nous point d'habitans dans ce grand anneau, interrompit-elle en riant? Quoique

je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer partout assez hardiment, je vous avoue que je n'oserais en mettre là, cet anneau me paraît une habitation trop irrégulière. Pour les cinq petites lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'anneau n'était, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un cercle de lunes qui se suivissent de fort près, et eussent un mouvement égal, et que les cinq petites lunes fussent cinq échappées de ce grand cercle, que de mondes dans le tourbillon de saturne ! Quoi qu'il en soit, les gens de saturne sont assez misérables, même avec le secours de l'anneau. Il leur donne la lumière, mais quelle lumière dans l'éloignement où il est du soleil ! Le soleil même qu'ils voient cent fois plus petit que nous ne le voyons, n'est pour eux qu'une petite étoile blanche et pâle, qui n'a qu'un éclat et une chaleur bien faible, et si vous les mettiez dans nos pays les plus froids, dans le Groënland ou dans la Laponie, vous les verriez suer à grosses gouttes et expirer de chaud. S'ils avaient de l'eau, ce ne serait point de l'eau pour eux, mais une pierre polie, un marbre ; et l'esprit-de-vin, qui ne gêle jamais ici, serait dur comme nos diamans.

Vous me donnez une idée de saturne qui me glace, dit la Marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de mercure. Il faut bien, répliquai-je, que les deux mondes qui sont aux extrémités de ce grand tourbillon, soient opposés en toutes choses.

Ainsi, reprit-elle, on est bien sage dans saturne ; car vous m'avez dit que tout le monde

était fou dans mercure. Si on n'est pas bien sage dans saturne, repris-je, du moins, selon toutes les apparences, on y est bien flegmatique. Ce sont des gens qui ne savent ce que c'est que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait, et qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin et trop folâtre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les habitans de mercure sont vifs, tous ceux de saturne sont lents. Parmi nous, les uns sont vifs, les autres lents; cela ne viendrait-il point de ce que notre terre étant justement au milieu des autres mondes, nous participons des extrémités? Il n'y a point pour les hommes de caractère fixe et déterminé; les uns sont faits comme les habitans de mercure, les autres comme ceux de saturne; et nous sommes un mélange de toutes les espèces qui se trouvent dans les autres planètes. J'aime assez cette idée, repris-je; nous formons un assemblage si bizarre, qu'on pourrait croire que nous serions ramassés de plusieurs mondes différens. A ce compte, il est assez commode d'être ici, on y voit tous les autres mondes en abrégé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a notre monde par sa situation, c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de mercure ou de vénus, ni si froid que celui de jupiter ou de saturne. De plus, nous sommes justement dans un endroit de la terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud, ni du froid. En vérité, si un certain philosophe rendait grâce à la nature d'être homme, et non pas

bête ; grec, et non pas barbare : moi je veux lui rendre grâce d'être sur la planète la plus tempérée de l'univers, et dans un des lieux les plus tempérés de cette planète. Si vous m'en croyez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grâce d'être jeune, et non pas vieille ; jeune et belle, et non pas jeune et laide ; jeune et belle Française, et non pas jeune et belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnaissance que ceux que vous tirez de la situation de votre tourbillon, ou de la température de votre pays.

Mon Dieu, répliqua-t-elle, laissez-moi avoir de la reconnaissance sur tout, jusque sur le tourbillon où je suis placée. La mesure du bonheur qui nous a été donnée est assez petite, il n'en faut rien perdre, et il est bon d'avoir pour les choses les plus communes et les moins considérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne voulait que des plaisirs vifs, on en aurait peu, on les attendrait long-temps, et on les paierait bien. Vous me promettez donc, répliquai je, que si on vous proposait de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriez des tourbillons et de moi, et que vous ne nous négligeriez pas tout-à-fait ? Oui, répondit-elle, mais faites que la philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des étoiles fixes qui passent tout ce que vous avez vu jusqu'ici.

CINQUIEME SOIR.

Que les Etoiles fixes sont autant de Soleils, dont chacun éclaire un monde.

La Marquise sentit une vraie impatience de savoir ce que les étoiles fixes deviendraient. Seront-elles habitées comme les planètes? me dit-elle. Ne le seront-elles pas? Enfin qu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-être, si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les étoiles fixes ne sauraient être moins éloignées de la terre, que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au soleil, qui est de trente-trois millions de lieues; et si vous fâchiez un astronome, il les mettrait encore plus loin. La distance du soleil à saturne, qui est la planète la plus éloignée, n'est que de trois cent trente millions de lieues; ce n'est rien par rapport à la distance du soleil ou de la terre aux étoiles fixes, et on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, est assez vive et assez éclatante. Si elles la recevaient du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent déjà bien faible, après un si épouvantable trajet; il faudrait que par une réflexion qui l'affaiblirait encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il serait impossible qu'une lumière qui aurait essuyé une réflexion, et fait deux fois un semblable chemin, eût cette force et cette vivacité qu'a celle des étoiles fixes. Les voilà

donc lumineuses par elles-mêmes, et toutes, en un mot, autant de soleils.

Ne me trompé-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire : *Les étoiles fixes sont autant de soleils, notre soleil est le centre d'un tourbillon qui tourne autour de lui; pourquoi chaque étoile fixe ne serait-elle pas aussi le centre d'un tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre soleil a des planètes qu'il éclaire; pourquoi chaque étoile n'en aurait-elle pas aussi qu'elle éclairera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Ænone : *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'univers si grand que je m'y perds; je ne sais plus où je suis, je ne suis plus rien. Quoi, tout sera divisé en tourbillons jetés confusément les uns parmi les autres! Chaque étoile sera le centre d'un tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes! Tout cet espace immense qui comprend notre soleil et nos planètes, ne sera qu'une petite parcelle de l'univers! Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes! Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le ciel n'était que cette voûte bleue où les étoiles étaient clouées, l'univers me paraissait petit et étroit, je m'y sentais comme oppressé. Présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue et de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille et mille tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, et que je suis dans un plus grand air, et assuré-

ment l'univers a toute une autre magnificence. La nature n'a rien épargné en le produisant; elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux de tourbillons, dont le milieu est occupé par un soleil qui fait tourner des planètes autour de lui. Les habitans d'une planète d'un de ces tourbillons infinis, voient de tous côtés les soleils des tourbillons dont ils sont environnés; mais ils n'ont garde d'en voir les planètes, qui, n'ayant qu'une lumière faible, empruntée de leur soleil, ne la poussent point au-delà de leur monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espèce de perspective si longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les habitans de la terre; ensuite vous me faites voir ceux de la lune et des autres planètes de notre tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la terre: après eux viennent les habitans des planètes des autres tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, et que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les aperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les habitans d'une des planètes de l'un de ces tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouez que vous ne sauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de mondes. Pour moi, je commence à voir la terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir

désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément, si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connaît pas les tourbillons. Je prétends bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumières; et quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah ! si vous saviez ce que c'est que les étoiles fixes !* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su, répliquai-je, car un certain auteur qui tient que la lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'était pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote !) mais qu'il n'en voulut rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystère des tourbillons des étoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. Pour moi qui les connais, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connaissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition et de l'inquiétude, et je n'ai point ces maladies-là. Un peu de faiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, et je ne crois pas que les tourbillons y puissent rien. Les autres mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche : cela vaut toujours son prix en dépit de tous les mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'amour, répon-

dit-elle en riant; il se sauve de tout, et il n'y a point de système qui lui puisse faire du mal. Mais aussi parlez-moi franchement, votre système est-il bien vrai? Ne me déguisez rien, je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien légère. Une étoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le soleil, par conséquent il faut qu'elle soit comme le soleil, le centre et l'âme d'un monde, et qu'elle ait ses planètes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une nécessité bien absolue? Ecoutez, Madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnemens de mathématique sont faits comme l'amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faudra que vous lui accordiez aussi; et de cette conséquence encore une autre; et malgré vous-même il vous mène si loin, qu'à peine pouvez-vous le croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paraît, je les puisse croire aussi semblables en ce qui ne me paraît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là j'ai tiré que la lune était habitée, parce qu'elle ressemble à la terre; les autres planètes, parce qu'elles ressemblent à la lune. Je trouve que les étoiles fixes ressemblent à

notre soleil, je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grâce. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les étoiles fixes et notre soleil, il faut que les gens d'un autre grand tourbillon ne le voient que comme une petite étoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je, notre soleil est si proche de nous, en comparaison des soleils des autres tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, et il efface tout; mais dans un autre grand tourbillon, c'est un autre soleil qui y domine, et il efface à son tour le nôtre, qui n'y paraît que pendant les nuits avec le reste des autres soleils étrangers, c'est-à-dire, des étoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du ciel, et il y fait partie de quelques ours ou de quelque taureau. Pour les planètes qui tournent autour de lui, notre terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les soleils sont soleils de jour pour le tourbillon où ils sont placés, et soleils de nuit pour tous les autres tourbillons. Dans leur monde ils sont uniques en leur espèce: partout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les mondes, malgré cette égalité, diffèrent en mille choses? car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies.

que vous perdez de vue votre soleil particulier, il vous en reste encore assez, et votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas être sensible ; et pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils seraient bien étonnés, les gens de ces mondes-là, accoutumés comme ils sont à une clarté perpétuelle, si on leur disait qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, et qui tombent dans des ténèbres profondes, et qui, quand ils jouissent de la lumière, ne voient même qu'un seul soleil. Ils nous regarderaient comme des êtres disgraciés de la nature, et notre condition les ferait frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquise, s'il y a des lunes dans les mondes de la voie de lait. Je vois bien qu'elles y seraient de nul usage aux planètes principales qui n'ont point de nuit, et qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarrasser de cet attirail de planètes subalternes. Mais savez-vous bien qu'à force de multiplier les mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté ? Les tourbillons dont nous voyons les soleils touchent le tourbillon où nous sommes. Les tourbillons sont ronds, n'est-il pas vrai ? Et comment tant de boules en peuvent-elles toucher une seule ! Je veux m'imaginer cela, et je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, et même à ne la pouvoir résoudre ; car elle est très-bonne en soi ; et de la

manière dont vous la concevez, elle est sans réponse, et c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre tourbillon était de la figure d'un dé, il aurait six faces plates, et serait bien éloigné d'être rond; mais sur chacune de ces faces on y pourrait mettre un tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces plates, il y en avait vingt, cinquante, mille, il y aurait jusqu'à mille tourbillons qui pourraient poser sur lui, chacun sur une face, et vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond; en sorte qu'un diamant taillé à facettes de tous côtés, si les facettes étaient fort petites, serait quasi aussi rond qu'une perle de même grandeur. Les tourbillons ne sont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre tourbillon. Ces faces sont fort inégales; ici elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de notre tourbillon, par exemple, répondent à la voie de lait, et soutiennent tous ces petits mondes. Que deux tourbillons qui sont appuyés sur deux faces voisines, laissent quelque vide entre eux par en bas, comme cela doit arriver très-souvent, aussitôt la nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vide par un petit tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, et ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille mondes de plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de mondes que notre tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerais

que, quoique ces petits mondes n'aient été faits que pour être jetés dans des coins de l'univers qui fussent demeurés inutiles, quoiqu'ils soient inconnus aux autres mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits soleils qu'avec des lunettes d'approche, et qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible ; et comme il faut que chacun tourne autour de son soleil sans changer de place, chacun prend la manière de tourner, qui est la plus commode et la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrènent en quelque façon les uns dans les autres, comme les roues d'une montre, et aident naturellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque monde, à ce qu'on dit, est comme un ballon qui s'étendrait si on le laissait faire ; mais il est aussitôt repoussé par les mondes voisins, et il rentre en lui-même ; après quoi il recommence à s'enfler, et ainsi de suite : et quelques philosophes prétendent que les étoiles fixes ne nous envoient cette lumière tremblante, et ne paraissent briller à reprises, que parce que leurs tourbillons poussent perpétuellement le nôtre, et en sont perpétuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces ballons qui s'enflent et se désenflent à chaque moment, et ces mondes qui se combattent toujours ; et surtout j'aime à voir comment ce combat fait entre eux un

commerce de lumières qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, et même assez magnifiquement. Il nous en vient des comètes qui sont ornées ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majestueuse.

Ah! quels députés, dit-elle en riant! On se passerait bien de leur visite; elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, répliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire; mais les enfans sont en grand nombre. Les comètes ne sont que des planètes qui appartiennent à un tourbillon voisin. Elles avaient leur mouvement vers ses extrémités, mais ce tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en haut, et plus plat par en bas; et c'est par en bas qu'ils nous regardent. Ces planètes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercles, ne prévoyaient pas qu'en bas le tourbillon leur manquerait, parce qu'il est là comme écrasé; et pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre tourbillon que je suppose qui est le nôtre, et qu'elles en occupent les extrémités. Aussi sont-elles toujours fort élevées à notre égard; on peut croire qu'elles marchent au-dessus de saturne. Il est nécessaire, vu la prodigieuse distance des étoiles fixes, que depuis saturne jusqu'aux extrémités de notre tourbillon, il y ait un grand espace vide et sans planètes. Nos ennemis nous re-

prochent l'inutilité de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'usage, c'est l'appartement des planètes étrangères qui entrent dans notre monde.

J'entends, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer jusque dans le cœur de notre tourbillon, et de se mêler avec nos planètes; nous les recevons comme le grand seigneur reçoit les ambassadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Constantinople, mais seulement dans un faubourg de la ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des ambassadeurs sans en envoyer, et que nous ne renvoyons point de nos planètes aux mondes voisins.

A en juger par toutes ces choses, répliqua-t-elle, nous sommes bien fiers. Cependant je ne sais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces planètes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queues et leurs barbes, et peut-être on nous les envoie pour nous insulter; au lieu que les nôtres qui ne sont pas faites de la même manière, ne seraient pas si propres à se faire craindre, quand elles iraient dans les autres mondes.

Les queues et les barbes, répondis-je, ne sont que de pures apparences. Les planètes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres; mais en entrant dans notre tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illuminations qu'elles reçoivent du soleil, et qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toujours on est

sûr qu'il ne s'agit que d'une espèce d'illumination ; on la devinera quand on pourra. Je voudrais donc bien, reprit-elle, que notre saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelqu'autre tourbillon et y répandre l'effroi : et qu'ensuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt se ranger ici avec les autres planètes, à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne sorte point de notre tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux tourbillons se poussent et se repoussent l'un l'autre ; je crois que dans ce cas-là une pauvre planète est agitée assez rudement, et que ses habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paraît une comète ; c'est la comète elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise, elle nous apporte tous ses habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les habitans d'une comète ont assez d'esprit pour prévenir le temps de leur passage dans notre monde, ceux qui ont déjà fait le voyage annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une planète qui a un grand anneau autour d'elle, disent-ils, peut-être, en parlant de saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre monde, et qui crient aussitôt, *nouveau*

soleil, nouveau soleil, comme ces matelots qui crient, *terre*, *terre*.

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les habitans d'une comète; mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un tourbillon dont le soleil vient à s'éteindre, et qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi, s'écria-t-elle, des soleils s'éteignent? Oui sans doute, répondis-je. Les anciens ont vu dans le ciel des étoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces soleils ont perdu leur lumière; grande désolation assurément dans tout le tourbillon, mortalité générale sur toutes les planètes; car que faire sans soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y aurait-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les étoiles fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes; que ce sont des soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscure, et l'autre lumineuse; que, comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moité lumineuse, tantôt la moité obscure, et qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquième lune de saturne est faite ainsi; car, pendant une partie de sa révolution, on la perd absolument de vue, et ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la terre; au contraire, elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir; et quoique cette lune soit une planète qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un soleil, on peut fort bien

imaginer un soleil qui soit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de passagères. Je prendrai bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines étoiles qui ont des temps réglés pour paraître et pour disparaître, ainsi qu'on a commencé à s'en apercevoir; autrement les demi-soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des étoiles qui disparaissent, et ne se remontrent pas après le temps pendant lequel elles auraient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-soleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces soleils ne se seront pas éteints; ils se seront seulement enfoncés dans la profondeur immense du ciel, et nous ne pouvons plus les voir; en ce cas le tourbillon aura suivi son soleil, et tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des étoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous, car en d'autres temps elles devraient s'en rapprocher, et nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits tourbillons plus légers et plus agiles qui se glissent entre les autres, et font de certains tours au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des tourbillons demeure immobile; mais voici un étrange malheur. Il y a des étoiles fixes qui viennent se montrer à nous, qui passent beaucoup de temps à ne faire que paraître

et disparaître, et enfin disparaissent entièrement. Des demi-soleils reparaîtraient dans des temps réglés ; des soleils qui s'enfonceraient dans le ciel, ne disparaîtraient qu'une fois pour ne reparaître de long-temps. Prenez votre résolution, Madame, avec courage ; il faut que ces étoiles soient des soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, et ensuite se rallument, et à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un soleil peut-il s'obscurcir et s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière ? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre soleil étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres ; ensuite elles iront jusqu'à former autour du soleil une croûte qui s'augmentera toujours, et adieu le soleil. Si le soleil est un feu attaché à une matière solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matière solide se consumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le soleil a été très-pâle pendant des années entières, pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César. C'était la croûte qui commençait à se faire ; la force du soleil la rompit et la dissipa ; mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Présentement que je sais les conséquences de la pâleur du soleil, je crois qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au ciel si le soleil ne l'est point lui-même. Ah ! Madame, ré-

pondis-je, rassurez-vous, il faut du temps pour ruiner un monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers, est dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte; et dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisans de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais; parce qu'ils ne les avaient pas encore vu changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès de nous. Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires, et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela elles diraient: *Nous avons toujours vu le même jardinier; de mémoire de rose, on n'a vu que lui; il a toujours été fait comme il est; assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas.* Le raisonnement des roses serait-il bon? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes; et quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer qu'ils seraient faits pour durer tou-

jours sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'homme, mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je vois les mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferais seulement pas l'honneur de les comparer à ce jardinier qui dure tant à l'égard des roses; ils ne sont que comme les roses mêmes qui naissent et qui meurent dans un jardin les unes après les autres; car je m'attends bien que s'il disparaît des étoiles anciennes, il en paraît de nouvelles; il faut que l'espèce se répare. Il n'est pas à craindre qu'elle périsse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des soleils qui se rapprochent de nous après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du ciel. D'autres vous diront que ce sont des soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençait à les environner. Je crois aisément que tout cela peut être; mais je crois aussi que l'univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différens, se ramasser à la longue en un certain lieu, et y jeter les fonde-

mens d'un nouveau monde? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des ouvrages de la nature. N'aurait-elle que le pouvoir de faire naître et mourir des planètes et des animaux par une révolution continuelle? Je suis persuadé, et vous l'êtes déjà aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les mondes, et qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans, que l'on voit avec les lunettes un ciel tout nouveau et inconnu aux anciens, il n'y a pas beaucoup de constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible; et c'est dans la voie de lait qu'on en remarque le plus; comme si dans cette fourmilière de petits mondes, il régnait plus de mouvemens et d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquise, je trouve à présent les mondes, les cieux et les corps célestes si sujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux, si vous m'en croyez, répliquai-je, n'en parlons plus; aussi-bien vous voilà arrivée à la dernière voûte des cieux; et pour vous dire s'il y a encore des étoiles au-delà, il faudrait être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'empire des philosophes, que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas, si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi, s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le système de l'univers! Je suis savante? Oui, répliquai-je, vous l'êtes assez raisonnablement, et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement, pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le soleil, ni le ciel, ni les étoiles, sans songer à moi.

Puisque j'ai rendu compte de ces entretiens au public, je crois ne lui devoir plus rien cacher sur cette matière. Je publierai un nouvel entretien qui vint long-temps après les autres, mais qui fut précisément de la même espèce. Il portera le nom de Soir, puisque les autres l'ont porté; il vaut mieux que tout soit sous le même titre.

SIXIEME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celle des Entretiens précédens. Dernières découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

Il y avait long-temps que nous ne parlions plus des mondes, madame L. M. D. G. et moi, et nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chez elle, et y entrai justement comme deux hommes d'esprit, et assez connus dans le monde, en sortaient. Vous voyez bien, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serais bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous : je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne sais comment la conversation s'est tournée sur les mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussitôt que toutes les planètes étaient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il était fort persuadé que je ne le croyais pas : moi, avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyais : il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui voudrait se divertir; et j'ai cru que ce qui le rendait si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens,

sont ces gens-là qui, en croyant notre opinion, semblent cependant lui faire grâce, et ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Eh pourquoi? interrompit-elle; n'en est-ce pas assez pour une opinion qui n'est que vraisemblable? Vous seriez bien étonnée, repris-je, si je vous disais que le terme de vraisemblance est assez modeste. Est-il simplement vraisemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort sûre : et sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez souhaiter en pareille matière, et qu'il ne se présente pas le moindre sujet de douter qui suspende et qui arrête votre esprit; car du reste, vous n'avez jamais vu Alexandre, et vous n'avez pas de démonstration mathématique qu'il ait dû être. Mais que diriez-vous, si les habitans des planètes étaient à peu près dans le même cas? On ne saurait vous les faire voir, et vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on ferait une affaire de mathématique; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez : la ressemblance entière des planètes avec la terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité et la magnificence de la nature, de certains égards qu'elle paraît avoir eus pour les besoins de leurs habitans, comme d'avoir donné des lunes aux planètes éloignées du soleil, et plus de lunes aux plus éloignées; et ce qui est très-important, tout est de ce côté-là, rien du tout de l'autre, et vous ne sauriez

imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux et l'esprit du peuple. Enfin, supposé qu'ils soient, ces habitans des planètes, ils ne sauraient se déclarer par plus de marques, et par des marques plus sensibles; et après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de chose purement vraisemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paraît qu'Alexandre a été? Non pas tout-à-fait, répondis-je; car quoique nous ayons sur les habitans des planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux habitans des planètes, interrompit-elle, car je ne sais plus en quel rang les mettre dans mon esprit; ils ne sont pas tout-à-fait certains, ils sont plus que vraisemblables, cela m'embarrasse trop. Ah! Madame, répliquai-je, ne vous découragez pas. Les horloges les plus communes et les plus grossières marquent les heures; il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vraisemblance à une certitude entière; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vraisemblance, et qui en marquent pour ainsi dire les minutes par leur sentiment. Placez les habitans des planètes un peu au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus de je ne sais combien de points d'histoire qui ne sont pas tout-à-fait prouvés : je crois qu'ils seront bien là.

J'aime l'ordre, dit-elle, et vous me faites plaisir d'arranger mes idées; mais pourquoi n'avez-vous pas déjà pris ce soin-là? Parce que quand vous croirez les habitans des planètes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyez pas le mouvement de la terre autant qu'il devrait être cru; en êtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher; je crois fermement que la terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve, répliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses avec de faibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire sur de bonnes raisons? Je ne vous prouvais les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, et accommodés à votre usage; en eussé-je employé d'aussi solides et d'aussi robustes, que si j'avais eu à attaquer un docteur? Oui, dit-elle, prenez-moi présentement pour un docteur, et voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la terre.

Volontiers, repris-je; la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée; cependant elle est si bonne et si naturelle, que je n'oserais m'assurer d'en être l'inventeur. Il est toujours sûr qu'un savant entêté qui y voudrait répondre, serait réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule manière dont un savant puisse être confondu. Il faut, ou que tous les corps célestes tournent en vingt-quatre heures autour de la terre, ou que la terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures,

attribue ce mouvement à tous les corps célestes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la terre, c'est bien la chose du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'absurdité n'en saute pas d'abord aux yeux. Toutes les planètes font certainement leurs grandes révolutions autour du soleil ; mais ces révolutions sont inégales entre elles, selon les distances où les planètes sont du soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps ; ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites planètes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre lunes de jupiter, les cinq de saturne font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande planète, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. De plus, il est sûr que les planètes ont des mouvemens sur leurs propres centres ; ces mouvemens sont encore inégaux ; on ne sait pas bien sur quoi se règle cette inégalité ; si c'est, ou sur la différente grosseur des planètes, ou sur leur différente solidité, ou sur la différente vitesse des tourbillons particuliers qui les renferment, et des matières liquides où elles sont portées ; mais enfin l'inégalité est très-certaine ; et en général, tel est l'ordre de la nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même temps varié par des différences particulières.

Je vous entends, interrompit la Marquise, et je crois que vous avez raison. Oui, je suis de votre avis ; si les planètes tournaient autour de la terre, elles tourneraient en des temps inégaux, selon leurs distances, ainsi qu'elles font

autour du soleil; n'est-ce pas ce que vous voulez me dire? Justement, Madame, repris-je; leurs distances inégales à l'égard de la terre devraient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la terre; et les étoiles fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous, si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourrait prendre autour de nous un mouvement général, du moins situées en lieu où ce mouvement devrait être affaibli, n'y aurait-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneraient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la lune qui en est si proche? Les comètes qui sont étrangères dans notre tourbillon, qui y tiennent des routes si différentes les unes des autres, qui ont aussi des vitesses si différentes, ne devraient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures? Mais non : planètes, étoiles fixes, comètes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la terre. Encore s'il y avait dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourrait s'en contenter; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement suspect. Oh! dit la Marquise, puisqu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination, je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien aise qu'une chose qui n'est point du génie de la nature, retombe entièrement sur nous, et qu'elle en soit déchargée, quoique ce soit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je suis

si ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la terre fait chaque jour sur elle-même, soient précisément de vingt-quatre heures, et toujours égaux les uns des autres; j'aurais assez d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences! s'écria-t-elle; et nos pendules ne marquent-elles pas une entière égalité? Oh! répondis-je, je récuse les pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait justes; et quelquefois qu'elles le seront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures sera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de soupçonner la terre de quelque irrégularité dans ses révotions. Voilà un plaisant respect qu'on a pour elle: je ne me fierais guère plus à la terre qu'à une pendule; les mêmes choses à peu près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre: je crois seulement qu'il faut plus de temps à la terre qu'à une pendule pour se dérégler sensiblement; c'est tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourrait-elle pas peu à peu s'approcher du soleil? Et alors, se trouvant dans un endroit où la matière serait plus agitée et le mouvement plus rapide, elle ferait en moins de temps sa double révolution, et autour du soleil, et autour d'elle-même. Les années seraient plus courtes, et les jours aussi; mais on ne pourrait s'en apercevoir, parce qu'on ne laisserait pas de partager toujours les années en trois cent soixante-cinq jours, et les jours en vingt-quatre heures. Ainsi, sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivrait plus d'années; et au contraire, que la terre

s'éloigne du soleil, on vivra moins d'années que nous ne vivons, et on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela serait, de longues suites de siècles ne produiraient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je ; la conduite de la nature n'est pas brusque, et sa méthode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts et fort aisés. Nous ne sommes presque capables de nous apercevoir que de celui des saisons : pour les autres, qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guère de nous échapper. Cependant tout est dans un branle perpétuel, et par conséquent tout change ; et il n'y a pas jusqu'à une certaine demoiselle que l'on a vue dans la lune avec des lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considérablement vieillie. Elle avait un assez beau visage ; ses joues se sont enfoncées, son nez s'est allongé, son front et son menton se sont avancés ; de sorte que tous ses agrémens se sont évanouis, et que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là ? interrompit la Marquise. Ce n'est point une plaisanterie, reprisje. On apercevait dans la lune une figure particulière qui avait l'air d'une tête de femme qui sortait d'entre les rochers, et il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de montagnes, et ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez et un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée mali-

cieuse qui en veuille particulièrement à la beauté? Ça été justement cette demoiselle qu'elle a été attaquer sur toute la lune. Peut-être qu'en récompense, répliquai-je, les changemens qui arrivent sur notre terre, embellissent quelque visage que les gens de la lune y voient : j'entends quelque visage à la manière de la lune; car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos astronomes voient sur la lune des visages de demoiselles; il pourrait être que des femmes qui observeraient, y verraient de beaux visages d'hommes. Moi, Madame, je ne sais si je ne vous y verrais point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrais me défendre d'être obligée à qui me verrait là, mais je retourne à ce que vous me disiez tout-à-l'heure : arrive-t-il sur la terre des changemens considérables ?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en est arrivé. Plusieurs montagnes éloignées de la mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent nécessairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent assez loin encore de la mer, on trouve des pierres où sont des poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la mer n'y a pas été? Les fables disent qu'Hercule sépara avec ses deux mains, deux montagnes nommées Calpé et Abila, qui, étant situées entre l'Afrique et l'Espagne, arrêtaient l'Océan, et qu'aussitôt la mer entra avec violence dans les terres, et fit ce grand golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les fables ne sont point tout-à-fait des fables; ce sont des histoires des temps reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des peuples, ou

par l'amour qu'ils avaient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait séparé deux montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable ; mais que du temps de quelqu'Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux montagnes plus faibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de terre, et se soit jeté entre l'Europe et l'Afrique, je le croirais sans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les habitans de la lune virent paraître tout à coup sur notre terre ! car vous savez, Madame, que les mers sont des taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie, et Cypre de la Syrie ; il s'est quelquefois formé de nouvelles îles dans la mer; des tremblemens de terre ont abîmé des montagnes, en ont fait naître d'autres, et ont changé le cours des rivières. Les philosophes nous font craindre que le royaume de Naples et la Sicile, qui sont des terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de soufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assez fortes pour résister aux feux qu'elles renferment, et qu'elles exhalent présentement par des soupiraux tels que le Vésuve et l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le spectacle que nous donnons aux gens de la lune.

J'aimerais bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des provinces abîmées.

Cela ne serait encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans jupiter. Il

paraît sur sa surface comme des bandes dont il serait enveloppé, et que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entre elles, par des différens degrés de clarté ou d'obscurité. Ce sont les terres et mers, ou enfin de grandes parties de la surface de jupiter, aussi différentes entre elles. Tantôt ces bandes s'étrécissent, tantôt elles s'élargissent, elles s'interrompent quelquefois, et se réunissent ensuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, et il s'en efface, et tous ces changemens qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables, que si notre Océan inondait toute la terre ferme, et laissait en sa place de nouveaux continens. A moins que les habitans de jupiter ne soient amphibies, et qu'ils ne vivent également sur la terre et dans l'eau, je ne sais pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de mars de grands changemens, et même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des mers couvrent de grands continens, ou se retirent par un flux et reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre planète est bien tranquille auprès de ces deux-là, et nous avons grand sujet de nous en louer, et encore plus, s'il est vrai qu'il y ait eu dans jupiter des pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés! s'écria la Marquise. Vraiment ce serait là une nouvelle considérable! Très-considérable, répondis-je. On a vu dans jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumière plus écla-

tante que le reste de la planète. Nous avons eu ici des déluges, mais rarement; peut-être que dans jupiter ils ont rarement aussi de grands incendies, sans préjudice des déluges qui y sont communs. Mais quoi qu'il en soit, cette lumière de jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui, selon les apparences, est aussi ancienne que le monde, et que l'on n'avait pourtant jamais vue. Comment une lumière fait-elle pour se cacher? dit-elle : il faut pour cela une adresse singulière.

Cela, repris-je, ne paraît que dans le temps des crépuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assez longs et assez forts pour la couvrir; et que quand ils peuvent la laisser paraître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins d'être fort exact, on la prend pour les crépuscules mêmes. Mais enfin, depuis trente ans on l'a démêlée sûrement; elle a fait quelque temps les délices des astronomes, dont la curiosité avait besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle. Ils eussent eu beau découvrir de nouvelles planètes subalternes, ils n'en étaient presque plus touchés. Les deux dernières lunes de saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avaient fait les satellites ou les lunes de jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant et après l'équinoxe de mars, lorsque le soleil est couché et le crépuscule fini, une certaine lumière blanchâtre qui ressemble à une queue de comète. On la voit avant le lever du soleil et avant le crépuscule, vers l'équinoxe de septembre, et on la voit soir et matin, vers le

solstice d'hiver. Hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des crépuscules, qui ont trop de force et de durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, et l'apparence y est toute entière. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matière un peu épaisse qui environne le soleil jusqu'à une certaine étendue. La plupart de ses rayons percent cette enceinte, et viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui, allant donner contre la surface intérieure de cette matière, en sont renvoyés vers nous, et y arrivent lorsque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus encore y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les voir plutôt, et les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avais dit, que la lune ne devait point avoir de crépuscules, faute d'être environnée d'un air épais, ainsi que la terre. Elle n'y perdra rien, ses crépuscules lui viendront de cette espèce d'air épais qui environne le soleil, et qui en renvoie les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui, ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des crépuscules assurés pour toutes les planètes qui n'auront pas besoin d'être enveloppées chacune d'un air grossier, puisque celui qui enveloppe le soleil seul, peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de planètes dans le tourbillon? Je croirais assez volontiers que la nature, selon le penchant que je lui connais à l'économie, ne se serait servie que de

ce seul moyen. Cependant, répliquai-je, malgré cette économie, il y aurait à l'égard de notre terre deux causes de crépuscules, dont l'une, qui est l'air épais du soleil, serait assez inutile, et ne pourrait être qu'un objet de curiosité pour les habitans de l'observatoire. Mais il faut tout dire : il se peut qu'il n'y ait que la terre qui pousse hors de soi des vapeurs et des exhalaisons assez grossières pour produire des crépuscules ; et la nature aura raison de pourvoir, par un moyen général, aux besoins de toutes les autres planètes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, et dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les habitans des mondes de notre tourbillon, à qui il fallait donner à respirer l'air le plus grossier et le plus épais. Avec quel mépris nous regarderaient les habitans des autres planètes, s'ils savaient cela !

Ils auraient tort, dit la Marquise ; on n'est pas à méprier pour être enveloppé d'un air épais, puisque le soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortaient du soleil, et ne sert-il point à rompre la première force des rayons, qui aurait peut-être été excessive ? Je conçois que le soleil pourrait être naturellement voilé pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de système que vous avez fait assez heureusement. On y pourrait ajouter que ces vapeurs produiraient des espèces de pluies qui retomberaient dans

le soleil pour le rafraîchir, de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la nature; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour se dérober à nous; et on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins. En fait de découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoiqu'on en ait toujours assez d'envie; et les vrais philosophes sont comme les éléphans, qui, en marchant, ne posent jamais le second pied à terre, que le premier ne soit bien affermi. La comparaison me paraît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espèces, éléphans et philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns et des autres; apprenez-moi encore quelques-unes des dernières découvertes, et je vous promets de ne point faire de système précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je sais du ciel, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes et aussi merveilleuses que quelques observations que je lisais l'autre jour dans un abrégé des annales de la Chine, écrites en latin. On voit des mille étoiles à la fois qui tombent du ciel dans la mer avec un grand fracas, ou qui se dissolvent et s'en vont en pluie. Cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine; j'ai trouvé cette observation en deux temps assez éloignés, sans compter une étoile qui s'en va cre-



ver vers l'orient, comme une fusée, toujours avec un grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient réservés pour la Chine, et que ces pays-ci n'en aient jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos philosophes se croyaient fondés en expérience, pour soutenir que les cieux et tous les corps célestes étaient incorruptibles et incapables de changemens; et pendant ce temps-là d'autres hommes, à l'autre bout de la terre, voyaient des étoiles se dissoudre par milliers : cela est assez différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours ouï dire que les Chinois étaient de si grands astronomes? Il est vrai, repris-je; mais les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de terre, comme les Grecs et les Romains à être séparés par une longue suite de siècles; tout éloignement est en droit de nous en imposer. En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences et dans les spéculations sèches; il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun peuple nous égale. Ce sont celles-là, Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, et qui doivent composer toute votre philosophie.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

PAR M. DE FONTENELLE.

A LUCIEN,

AUX CHAMPS ÉLYSIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'auteur dont on a tiré le plus de secours dans un livre, est le vrai héros de l'Epître Dédicatoire ; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité, et qu'on doit choisir pour protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre plan ; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de

vous, fera passer les choses qui sont de moi; et j'ose vous dire que si par hasard mes Dialogues avaient un peu de succès, ils vous feraient plus d'honneur que les vôtres même ne vous en ont fait, puisqu'on verrait que cette idée est assez agréable pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourrait suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbère et tout ce qui est usé dans les enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les philosophes affectent de faire paraître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croient hériter, et à qui ils faisaient la cour! Mais après tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il était raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avait de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos dialogues renferment leur morale, et j'ai fait moraliser tous mes morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler. Des vivans auraient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir, et on doit croire pour leur honneur qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici-haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence et plus

de tranquillité; et ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prènnent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs dialogues si courts, qu'il paraît que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands parleurs, et je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils devraient voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirais même sans peine qu'ils devraient être assez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, et par conséquent pour ne se parler jamais : car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des aveugles qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourrait pas se persuader ici que les Morts, eussent changé de caractère, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en saurait revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnaissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, et peut-être aussi quelques-unes des aventures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilége. L'histoire me fournissait assez de véritables Morts et d'aventures véritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que les Morts parlent de ce qui s'est passé longtemps après eux, vous qui les voyez tous les

jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connaissez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, et que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les lettres, ce que la Grèce était autrefois. Surtout votre illustre traducteur, qui vous a si bien fait parler notre langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos ouvrages le même goût que Rome et Athènes avaient eu. Heureux qui pourrait prendre votre style comme ce grand homme le prit, et attraper dans ses expressions cette simplicité fine et cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent modèle que vous.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.

Vous pouvez le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette inscription: *Alexandre-le-Grand avait abattu ces murailles; mais la courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand'peur que les siècles à venir n'ignorassent quel métier vous aviez fait?

PHRI. J'y avais excellé, et toutes les personnes extraordinaires, dans quelque profession que ce puisse être, ont la folie des monumens et des inscriptions.

ALEX. Il est vrai que Rhodope l'avait déjà eue avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté la mit en état de bâtir une de ces fameuses

pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied, et je me souviens que, comme elle en parlait l'autre jour à de certaines mortes françaises qui prétendaient avoir été fort aimables, ces ombres se mirent à pleurer, en disant que, dans les pays et dans les siècles où elles venaient de vivre, les belles ne faisaient plus d'assez grandes fortunes pour élever des pyramides.

PHRI. Mais moi j'avais cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thèbes, je me mettais en parallèle avec vous qui aviez été le plus grand conquérant du monde, et que je faisais voir que ma beauté avait pu réparer les ravages que votre valeur avait faits.

ALEX. Voilà deux choses qui assurément n'étaient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers. Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque ville que vous avez ruinée, il ne serait resté aucune marque de vos fureurs !

ALEX. Si j'avais à revivre, je voudrais être encore un illustre conquérant.

PHRI. Et moi une illustre conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, et la valeur n'a qu'un droit acquis par la force. Les belles sont de tous pays, et les rois même ni les conquérans n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe était bien vaillant, vous l'é-

tiez beaucoup aussi ; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'orateur Démosthène, qui ne fit, pendant toute sa vie, que haranguer contre vous deux : et une autre Phriné que moi (car le nom est heureux), étant sur le point de perdre une cause fort importante, son avocat, qui avait épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand voile qui la couvrait en partie ; et aussitôt, à la vue des beautés qui parurent, les juges qui étaient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un orateur, et que les attraits d'une belle personne corrompirent en un moment tout le sévère Aréopage.

ALEX. Quoique vous ayez appelé encore une Phriné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus faible. Ce serait grande pitié, si . . . .

PHRI. Je sais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant si je retranchais de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas ; si je donnais à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même, la part qui leur en est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guère ? Mais une belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes : elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie femme.

ALEX. Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé ?

PHRI. Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie femme; mais vous avez outré aussi celui de grand homme. Vous et moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avais eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela était dans l'ordre; et il n'y avait rien à redire; mais d'en avoir assez fait pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'était aller beaucoup plus loin qu'il ne fallait. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les îles voisines, et peut-être encore quelque partie de l'Asie mineure, et vous en composer un Etat, il n'y avait rien de mieux entendu ni de plus raisonnable; mais de courir toujours, sans savoir où, de prendre toujours des villes, sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEX. Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qui leur plaira; si j'avais usé si sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'aurait presque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, si j'avais usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut faire que du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

Tu es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux jeux Olympiques ?

Milon. Assurément, l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, et l'honneur s'en répandit jusque sur la ville de Crotone, ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves athlètes. Au contraire, ta ville de Sybaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitans, qui avaient banni les coqs de peur d'en être éveillés, et qui priaient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le voulaient.

Smin. Tu te moques des Sybarites; mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup ?

Mi. Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de roses dont ton lit était semé, il y en avait eu une sous toi qui s'était pliée en deux ?

Smin. Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoi te paraît-elle si étrange ?

Mi. Et comment se pourrait-il qu'elle ne me le parût pas ?

SMIN. Quoi ! n'as-tu jamais vu quelque amant qui, étant comblé des faveurs d'une maîtresse à qui il a rendu des services signalés, soit troublé dans la possession de ce bonheur par la crainte qu'il a que la reconnaissance n'agisse dans le cœur de la belle, plus que l'inclination ?

MI. Non, je n'en ai jamais vu; mais quand cela serait ?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque conquérant qui, au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y aurait eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, et que ses desseins auraient réussi sur des mesures fausses et mal prises ?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler; mais encore une fois, qu'en veut-tu conclure ?

SMIN. Que cet amant et ce conquérant, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauraient dormir, s'il y en a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie ; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne suis pas fort savant sur ces matières-là ; mais il me semble que toi, et l'amant et le conquérant que tu supposes, et tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats ?

SMIN. Ah ! Milon, les gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi ; mais ce sont

des Sybarites encore plus raffinés que je n'étais.

MI. Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisir qu'il ne leur en faut, et ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux; et sur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raison.

SMIN. Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont pas plus de plaisir qu'il ne leur en faut.

MI. Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats.

SMIN. Voilà le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des hommes; elle n'est produite que par les bonnes qualités et de l'esprit et du cœur; on se sait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas : cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HÉLAS ! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse ! Vous savez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médisance. Il a plu à un poëte, nommé Virgile, de changer une prude aussi sévère que moi, en une jeune coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un étranger dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon histoire est renversée. A la vérité, le bûcher où je fus consumée m'est demeuré ; mais devinez pourquoi je m'y jette. Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage, c'est que je suis au désespoir que cet étranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conséquences très-dangereuses. Il n'y aura plus guère de femmes qui veuillent se brûler par fidélité conjugale, si, après leur mort, un poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous espériez qui ne serait pas connue. Que sait-on ? Je ne voudrais pas répondre de vous sur la foi de votre bûcher.

Di. Si la galanterie que Virgile m'attribue avait quelque vraisemblance, je consentirais que l'on me soupçonnât; mais il me donne pour amant Enée, un homme qui était mort trois cents ans avant que je ne fusse au monde.

Stra. Ce que vous dites là est quelque chose. Cependant Enée et vous, vous paraissiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre patrie, vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers; il était veuf, vous étiez veuve : voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois cents ans après lui; mais Virgile a vu tant de raisons pour vous assortir ensemble, qu'il a cru que les trois cents années qui vous séparaient n'étaient pas une affaire.

Di. Quel raisonnement est-ce là? Quoi! trois cents ans ne sont pas toujours trois cents ans; et malgré cet obstacle, deux personnes peuvent se rencontrer et s'aimer?

Stra. Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il était homme du monde; il a voulu faire voir qu'en matière de commerce amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, et que tous ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

Di. J'avais bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau mystère dans ses ouvrages.

Stra. Mais quoi? Vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes?

Di. Rien moins. Il m'a récité ici son poëme,

et tout le morceau où il me fait paraître, est assurément divin, à la médisance près. J'y suis belle, j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue; et si Virgile était obligé à me reconnaître dans l'Enéide pour femme de bien, l'Enéide y perdrait beaucoup.

Stra. De quoi vous plaignez-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur! Mais en récompense on vous donne de la beauté et de l'esprit que vous n'aviez peut-être pas.

Di. Quelle consolation!

Stra. Je ne sais comment vous êtes faite; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étais de cette humeur-là. Un peintre, qui était à la cour du roi de Syrie, mon mari, fut mécontent de moi; et pour se venger, il me peignit entre les bras d'un soldat. Il exposa son tableau, et prit aussitôt la fuite. Mes sujets, zélés pour ma gloire, voulaient brûler ce tableau publiquement; mais comme j'y étais peinte admirablement bien, et avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnait ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, et fis revenir le peintre à qui je pardonnai. Si vous me croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

Di. Cela serait bon, si le premier mérite d'une femme était d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

Stra. Je ne décide point quel est ce pre-

mier mérite : mais dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connaît point, c'est : *Est-elle belle?* La seconde : *A-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

DIALOGUE IV.

ANACRÉON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

Je n'eusse jamais cru qu'un faiseur de chansonnettes eût osé se comparer à un philosophe d'une si grande réputation que moi.

ANACRÉON. Vous faites sonner bien haut le nom de philosophe ; mais moi, avec mes chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appelé le sage Anacréon, et il me semble que le titre de philosophe ne vaut pas celui de sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne songeaient pas trop bien à ce qu'ils disaient. Qu'aviez-vous jamais fait pour le mériter?

ANA. Je n'avais fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; et la merveille est qu'on m'a donné le nom de sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les questions épineuses de la dialectique? Combien avez-vous composé de gros volumes sur des matières obscures que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même ?

Ari. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, et qu'il fallait être bien habile pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth et votre bouteille, que les grands hommes n'en ont acquis par leurs veilles et par leurs travaux.

Ana. Vous prétendez railler : mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire et chanter, comme j'ai chanté et comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter et pour boire comme moi, il faudrait avoir dégagé son âme des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendrait ; enfin il y aurait auparavant bien des petites choses à régler chez soi ; et, quoiqu'il n'y ait pas grande délicatesse à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir de l'ambition, ni de l'avarice : on se fait une entrée agréable à la cour du grand Alexandre ; on s'attire des présens de cinq cent mille écus, que l'on n'emploie pas entièrement en expériences de physique, selon l'intention du donateur ; et en un mot, cette sorte de philosophie même a des choses assez opposées à la philosophie.

Ari. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médisances de moi : mais, après tout, l'homme n'est homme que par la raison, et rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la

nature, et à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propose.

ANA. Voilà comme les hommes renversent l'usage de tout. La philosophie est en elle-même une chose admirable, et qui leur peut être fort utile ; mais parce qu'elle les incommoderait, si elle se mêlait de leurs affaires et si elle demeurait auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planètes, et en mesurer les mouvemens ; ou bien ils la promènent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant comme ils veulent être philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, et ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANA. La philosophie n'a affaire qu'aux hommes, et nullement au reste de l'univers. L'astronome pense aux astres, le physicien pense à la nature, et le philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure? Hélas! presque personne. On a donc dispensé les philosophes d'être philosophes, et on s'est contenté qu'ils fussent astronomes, ou physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations ; mais je suis sûr qu'il y a moins de philosophie dans beaucoup de livres qui font profession d'en parler, que dans quelques-unes de ces

chansonnettes que vous méprisez tant; dans celle-ci, par exemple :

Si l'or prolongeait la vie,
Je n'aurais point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or :
La Mort me rendant visite,
Je la renverrais bien vite,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la Parque sévère
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire :
L'amour et la bonne chère
Partageront mon souci.

Ari. Si vous ne voulez appeler philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes ouvrages de morale des choses qui valent bien votre chanson; car enfin cette obscurité qu'on m'a reprochée, et qui se trouve peut-être dans quelques-uns de mes livres, ne se trouve nullement dans ce que j'ai écrit sur cette matière, et tout le monde a avoué qu'il n'y avait rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des passions.

Ana. Quel abus! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir; et ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, et des poltrons qui se battent sur la définition du magnanime?

DIALOGUE V.

HOMÈRE, ESOPE.

HOMÈRE.

En vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art, pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

ESOPE. Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

HO. Moi! Je ne m'en suis jamais piqué.

ESO. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages?

HO. Hélas! point du tout.

ESO. Cependant tous les savans de mon temps le disaient; il n'y avait rien dans l'Iliade ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenaient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques mêmes étaient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avait quelque difficulté à les développer; où l'un trouvait un sens moral, l'autre en trouvait un physique; mais après cela ils convenaient que vous aviez tout su, et tout dit à qui le comprenait bien.

HO. Sans mentir, je m'étais bien douté que

de certaines gens ne manqueraient point d'entendre finesse où je n'en avais point entendu. Comme il n'est rien de tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien de tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

Eso. Il fallait que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi ! ces dieux qui s'estropient les uns les autres ; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une assemblée de divinités, menace l'*auguste* Junon de la battre ; ce Mars, qui, étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) ; tout cela eût été bon sans allégorie ?

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai, détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez bien de l'envelopper dans les fables; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain; mais le faux y entre bien sous sa propre

figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auraient pris la fable comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auraient laissé là l'allégorie ; et en effet, vous devez savoir que mes dieux, tels qu'ils sont et tout mystère à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé comme elles font dans mes apologues.

Ho. Voilà une plaisante peur.

Eso. Hé quoi, si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

Ho. Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

Puisque vous voulez savoir mon aventure, la voici. L'empereur sous qui je vivais, voulut se marier ; et pour mieux choisir une impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyaient

d'une beauté et d'un agrément à prétendre au trône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, et je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, et un air assez agréable et assez fin, je ne pusse disputer l'empire. Le jour que se tint l'assemblée de tant de jolies prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiète les visages les unes des autres; je remarquai avec plaisir que mes rivales me regardaient d'assez mauvais œil. L'empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de belles sans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, et ils l'arrêtèrent. *En vérité,* me dit-il en me regardant de l'air que je pouvais souhaiter, *les femmes sont bien dangereuses; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'était question que d'un peu d'esprit, et que j'étais impératrice; et dans le trouble d'espérance et de joie où je me trouvais, je fis un effort pour répondre: *En récompense*, *seigneur*, *les femmes peuvent faire, et ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

Athenais. Il fallait que cet empereur-là fût d'un caractère bien étrange, pour craindre tant l'esprit, et qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre réponse en marquât beaucoup; car franchement elle n'est pas trop bonne, et vous n'avez pas grand'chose à vous reprocher.

Ica. Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a fait impératrice; et moi, la seule ap-

parence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous saviez même encore la philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; et avec tout cela, vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

AT. Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grand'peur. Mon père, après avoir fait de moi une fille fort savante et fort spirituelle, me déshérita, tant il se tenait sûr qu'avec ma science et mon bel esprit je ne pouvais manquer de faire fortune ; et à dire le vrai, je le croyais comme lui. Mais je vois présentement que je courais un grand hasard, et qu'il n'était pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, et avec la seule philosophie en partage.

ICA. Non assurément, mais par bonheur pour vous, mon aventure n'était pas encore arrivée. Il serait assez plaisant que, dans une occasion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui saurait mon histoire, et qui voudrait en profiter, eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit, et qu'on se moquât d'elle.

AT. Je ne voudrais pas répondre que cela lui réussît, si elle avait un dessein ; mais bien souvent on fait par hasard les plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas ouï parler d'un peintre qui avait si bien peint des grappes de raisin, que des oiseaux s'y trompèrent et les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étaient portés dans le tableau par un petit paysan : on disait au peintre, qu'à la vérité il fallait

qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiraient les oiseaux; mais qu'il fallait aussi, que le petit paysan fût bien mal fait, puisque les oiseaux n'en avaient point de peur. On avait raison. Cependant si le peintre ne se fût pas oublié dans le petit paysan, les raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité, quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sait ce que l'on fait; et après l'aventure de ce peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, et craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS

AVEC DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

Oui je fus bel esprit dans mon siècle, et je fis auprès des princes une fortune assez considérable.

AUGUSTE. Vous composâtes donc bien des ouvrages pour eux ?

P. ARE. Point du tout. J'avais pension de tous les princes de l'Europe, et cela n'eût pas pu être, si je me fusse amusé à louer. Ils étaient en guerre les uns avec les autres : quand les uns battaient, les autres étaient battus ; il n'y avait pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que faisiez-vous donc ?

P. ARE. Je faisais des vers contre eux. Ils ne pouvaient pas entrer tous dans un panégyrique, mais ils entraient bien tous dans une satire. J'avais si bien répandu la terreur de mon

nom, qu'ils me payaient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'empereur Charles V, dont assurément vous avez entendu parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal à propos vers les côtes d'Afrique, m'envoya aussitôt une belle chaîne en or. Je la reçus, en la regardant tristement : *Ah ! c'est là bien peu de chose*, m'écriai-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

Au. Vous aviez trouvé là une nouvelle manière de tirer de l'argent des princes.

P. Are. N'avais-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui ? C'est un bon fonds, et qui rapporte toujours bien.

Au. Quoi que vous en pussiez dire, le métier de louer est plus sûr, et par conséquent meilleur.

P. Are. Que voulez-vous? Je n'étais pas assez imprudent pour louer.

Au. Et vous l'étiez bien assez pour faire des satires sur les têtes couronnées.

P. Are. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des satires, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades et outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, et les croire bien dupes. De quel front Virgile osait-il vous dire qu'on ignorait quel parti vous prendriez parmi les dieux, et que c'était une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la terre, ou si vous vous feriez dieu marin, en épousant

une fille de Thétis, qui aurait volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin si vous voudriez vous loger dans le ciel auprès du scorpion, qui tenait la place de deux signes, et qui, en votre considération, se serait mis plus à l'étroit ?

Au. Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre, et la pudeur de ceux qui les donnent est bien soulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas, et comment croirait-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P. Are. Vous espériez donc, sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une nymphe de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le zodiaque ?

Au. Non, non. De ces sortes de louanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable; mais à la vérité on n'en rabat guère, et on se fait à soi-même une bonne composition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires, et que par son mérite on a réduit ceux qui louaient à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. Are. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les louanges dans tous les excès; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux princes ? Je

gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avait rien de plus glorieux, selon toute votre cour, que de foudroyer tout ce qui avait la témérité de s'opposer à vous; mais qu'aussitôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeaient de face, et qu'on ne trouvait plus dans la vengeance qu'une gloire barbare et inhumaine. On louait une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurais craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, et que vous ne m'eussiez dit : *Choisissez de la sévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un héros, mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si près ? Il est avantageux aux grands que toutes les matières soient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être loués; et s'ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi ! ne vous venait-il jamais aucun scrupule sur tous les éloges dont on vous accablait ? Était-il besoin de raffiner beaucoup pour s'apercevoir qu'ils étaient attachés à votre rang ? Les louanges ne distinguent point les princes, on n'en donne pas plus aux héros qu'aux autres; mais la postérité distingue les louanges qu'on a données à différens princes. Elle confirme les unes, et déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrez donc du moins que je

méritais les louanges que j'ai reçues, puisqu'il est sûr que la postérité les a ratifiées par son jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle ; car elle s'est tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, et souvent la comparaison me fait tort.

P. ARE. Consolez-vous, on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la manière dont tous les morts qui viennent ici parlent de Louis XIV, qui règne aujourd'hui en France, c'est lui qu'on regardera désormais comme le modèle des princes, et je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand roi.

AU. Hé bien ! ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte l'écouteront avec plaisir ?

P. ARE. Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées, et de la justesse, et de la vérité, et de tous les assaisonnemens qu'elles devraient avoir.

AU. Il paraît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il fallait n'en donner que de bonnes, qui se mêlerait d'en donner ?

P. ARE. Tous ceux qui en donneraient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'assemblée de plusieurs gens de bien, qui, dans les Champs-Élysées, sont séparés d'avec les autres ? C'est que Caton était mort, et Virgile qui n'espérait rien,

ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul vers, et borné son éloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles au commencement de ses Géorgiques? Il avait pension de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges.

P. ARE. J'en suis bien fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos successeurs, qui, aussitôt qu'il fût parvenu à l'empire, défendit, par un édit exprès, que l'on composât jamais de vers pour lui?

AU. Hélas! il avait plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

Il est vrai que dans les passions que nous avons eues toutes deux, les Muses ont été de la partie, et y ont mis beaucoup d'agrément; mais il y a cette différence, que c'était vous qui chantiez vos amans, et moi j'étais chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien! cela veut dire que j'aimais autant que vous étiez aimée.

LAU. Je n'en suis pas surprise, car je sais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayez marqué à ceux

que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, et que vous ayez en quelque manière attaqué leur cœur par vos poésies. Le personnage d'une femme n'est que de se défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étais un peu fâchée ; c'est une injustice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celui de se défendre.

LAU. Ne nous plaignons point, notre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudraient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que si les hommes nous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer ; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir par tant de douces attaques si long-temps continuées, et redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de votre cœur ?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques ? Ils en voient le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous ; et nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

DAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs soins ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grâce, en reconnaissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, et ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

Saph. Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toujours une espèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés, que celui de triompher de la personne qui les aime; et les amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont conquérans.

Lau. Quoi! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueraient les hommes?

Saph. Eh! quel besoin y a-t-il que les uns attaquent et les autres se défendent? Qu'on s'aime de part et d'autre autant que le cœur en dira.

Lau. Oh! les choses iraient trop vite, et l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que serait-ce, si l'on était reçu dès que l'on s'offrirait? Que deviendraient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plu, tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs et de peines qu'on appelle amour? Rien ne serait plus insipide, si l'on ne faisait que s'entr'aimer.

Saph. Hé bien! s'il faut que l'amour soit une espèce de combat, j'aimerais mieux qu'on eût obligé les hommes à se tenir sur la défensive. Aussi-bien ne m'avez-vous pas dit que les femmes avaient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte, elles attaqueraient mieux.

Lau. Oui, mais ils se défenderaient trop bien.

Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut, pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si faible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là notre caractère, et ce ne serait peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matière qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont, et que la réforme qu'on prétendrait y apporter, gâterait tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'est donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si *naïve* (1), dont les *allures* étaient si naturelles, et qui n'avait point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

Socrate. Je suis bien aise de voir un mort qui me paraît avoir été philosophe : mais

(1) Termes de Montaigne.

comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici personne (car on me laisse assez seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

MON. Extrêmement. Vous ne le connaîtriez pas.

SO. J'en suis ravi. Je m'étais toujours bien douté qu'il fallait qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'était de mon temps.

MON. Que voulez-vous dire? Il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler, et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnait tant de probité et de droiture.

SO. Et moi je m'attendais au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi! les hommes d'à-présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité?

MON. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

SO. Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses allaient déjà bien de travers. Je croyais qu'à la fin elles prendraient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années.

MON. Eh! les hommes font-ils des expérien-

ces? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

So. Mais quoi! ne fait-on point d'expérience? Je croirais que le monde devrait avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

Mon. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

So. Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?

Mon. Ah! Socrate, je savais bien que vous aviez une manière particulière de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyaient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisait, et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées, et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançais; cependant je ne saurais encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes *vigoureuses et raides* de l'antiquité, des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

So. A quoi tient-il? Est-ce que la nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de pro-

duire ces grandes âmes? Et pourquoi ne serait-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables. Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré, pourquoi n'y aurait-il que les hommes qui dégénérassent?

MON. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il me semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en aurait su faire si elle avait voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

SO. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritaient; et à présent, notre postérité nous estime plus que nous ne méritons; et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal; et je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regarderait d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

MON. J'aurais cru que tout était en mouvement, que tout changeait, et que les siècles différens avaient leurs différens caractères comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savans et d'autres qui sont ignorans? N'en voit-

on pas de naïfs et d'autres qui sont plus raffinés? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers?

So. Il est vrai.

Mon. Et pourquoi donc n'y aurait-il pas des siècles plus vertueux et d'autres plus méchans?

So. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture.

Mon. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourrait bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

So. Tout au plus il y aurait quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

MARG. D'AUTRICHE.

Qu'avez-vous ? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la manière dont nous sommes morts l'un et l'autre. Je prétendais avoir paru dans cette dernière action plus philosophe que lui.

M. D'AU. Je vous trouve bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, et de se tuer lui-même pour ne pas tomber entre les mains d'un vainqueur, qui cependant lui aurait infailliblement pardonné ?

AD. Oh ! si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premièrement, il y avait si long-temps qu'il s'y préparait et s'y était préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutait que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'âme. Troisièmement, le dessein qu'il avait pris le rendait de si mauvaise humeur, que s'étant couché et ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit,

(car comme on devinait bien ce qu'il avait envie de faire, on l'avait ôtée de là) il appela pour la demander, un de ses esclaves, et lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents; ce qui est si vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique.

AD. Vous ne sauriez croire quel bruit il fit sur cette épée ôtée, et combien il reprocha à son fils et à ses domestiques, qu'ils le voulaient livrer à César pieds et poings liés. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il fallut qu'ils sortissent de la chambre, et le laissassent se tuer.

M. D'AU. Véritablement les choses pouvaient se passer d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avait qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut : mais apparemment les mesures qu'il avait prises en comptant sur sa fermeté, étaient prises si justes, qu'il ne pouvait plus attendre; et il ne se fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, et je vois que vous vous connaissez en morts généreuses.

M. D'AU. Cependant on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton, et que l'on se fut retiré, il s'endormit, et ronfla. Cela serait assez beau.

AD. Et le croyez-vous? Il venait de quereller tout le monde, et de battre ses valets : on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus, la main dont il avait frappé l'esclave,

lui faisait trop de mal, pour lui permettre de s'endormir; car il ne put supporter la douleur qu'il y sentait, et il se la fit bander par un médecin, quoiqu'il fût sur le point de se tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté son épée, jusqu'à minuit, il lut deux fois le dialogue de Platon. Or, je prouverais bien, par un grand souper qu'il donna le soir à tous ses amis, par une promenade qu'il fit ensuite, et par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eût laissé seul dans sa chambre, que, quand on lui apporta cette épée, il devait être fort tard : d'ailleurs le dialogue qu'il lut deux fois, est très-long ; et par conséquent s'il dormit, il ne dormit guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutaient à la porte de sa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte ? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, et d'une manière qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi ! n'est-ce rien de remarquable que ces vers que je fis presque en expirant ?

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille ? et Dieu sache où tu vas.
Tu pars seulette, et tremblottante. Hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse; mais pour moi, vous voyez que je

badinais avec elle ; et c'est en quoi je prétends que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fièrement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'AU. Oui, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre ; mais par malheur, je n'avais point remarqué que vous eussiez fait ces petits vers en quoi consiste toute sa beauté.

AD. Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose ; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'histoire, et il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, et se trouve en état de faire des vers badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela n'a rien qui frappe, et l'histoire n'en tient presque pas compte.

M. D'AU. Hélas ! rien n'est plus vrai que ce que vous dites ; et moi qui vous parle, j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre, et qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entière ; mais telle qu'elle est, elle est au-dessus de la vôtre, qui est au-dessus de celle de Caton.

AD. Comment ? Que voulez-vous dire ?

M. D'AU. J'étais fille d'un empereur. Je fus fiancée à un fils de roi, et ce prince, après la mort de son père, me renvoya chez le mien,

malgré la promesse solennelle qu'il avait faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au fils d'un autre roi, et comme j'allais par mer trouver cet époux, mon vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je composai moi-même cette épitaphe :

Cy gît Margot, la gentill' Damoiselle,
Qu'a deux Maris et encore est pucelle.

A la vérité je n'en mourus pas, mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette espèce de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

AD. Quoi ! vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort ?

M. D'AU. Oui : il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant, et je suis sûre que vous vous fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tout moment sans m'épouvanter, et je compose de sang-froid mon épitaphe, cela est fort extraordinaire ; et s'il n'y avait rien qui adoucît cette histoire, on aurait raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'aurais agi que par fanfaronnade. Mais en même temps je suis une pauvre fille deux fois fiancée, et qui ai pourtant le malheur de mourir fille : je marque le regret que j'en ai, et cela met dans mon histoire toute la vraisemblance dont elle a besoin.

Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire, ce n'est qu'un galimatias composé de termes folâtres; mais les miens ont un sens fort clair, et dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'eusse jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être si glorieux.

M. D'AU. Plaisantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, si elle peut s'appeler ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton et sur la vôtre. Vous aviez tant fait les philosophes l'un et l'autre pendant votre vie, que vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort; et s'il vous eût été permis de la craindre, je ne sais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étais en droit de trembler et de pousser des cris jusqu'au ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins; cependant je demeurai assez tranquille pour faire mon épitaphe.

AD. Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite sur la terre ?

M. D'AU. Ah ! cette chicane-là est de mauvaise grâce; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi, et j'avoue que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ÉRASISTRATE, HERVÉ.

ÉRASISTRATE.

Vous m'apprenez des choses merveilleuses, Quoi ! le sang circule dans le corps ? Les veines le portent des extrémités au cœur, et il sort du cœur pour entrer dans les artères qui le reportent vers les extrémités ?

Her. J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

Era. Nous nous trompions donc bien, nous autres médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avait qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, et on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

Her. Je le prétends ainsi, et même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis tous les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre médecine moderne doit avoir d'avantage sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, et le corps humain ne vous était seulement pas connu.

Era. J'avoue que les modernes sont meil-

leurs physiciens que nous ; ils connaissent mieux la nature, mais ils ne sont pas meilleurs médecins : nous guérissions les malades aussi bien qu'ils les guérissent. J'aurais bien voulu donner à tous ces modernes, et à vous tout le premier, le prince Antiochus à guérir de la fièvre quarte. Vous savez comme je m'y pris, et comme je découvris par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il était amoureux de cette belle reine, et que tout son mal venait de la violence qu'il se faisait pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile et aussi considérable que celle-là, sans savoir que le sang circulât ; et je crois qu'avec tout le secours que cette connaissance eût pu vous donner, vous eussiez été fort embarrassé à ma place. Il ne s'agissait point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réservoirs ; ce qu'il y avait de plus important à connaître dans le malade, c'était le cœur.

HER. Il n'est pas toujours question du cœur, et tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mère, comme Antiochus. Je ne doute point que, faute de savoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi ! vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles ?

HER. Assurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu ?

HER. Oh! s'ils meurent, c'est leur faute, ce n'est plus celle des médecins.

ERA. Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voie de grands effets.

ERA. Sur ma parole rien ne changera. Voyez-vous? il y a une certaine mesure de connaissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, et qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avaient besoin de savoir; car ils étaient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu, et dans de longues suites d'années.

HER. Il serait étrange qu'en connaissant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuserait-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudrait mieux laisser-là tout.

ERA. On y perdrait des connaissances fort agréables; mais, pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le ciel, est bien la même chose. Le nature veut que, dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen

de la mort: il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point; mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans le secret de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe; on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BÉRÉNICE, COSME II DE MÉDICIS.

COSME DE MÉDICIS.

Je viens d'apprendre de quelques savans qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurez que Galilée, qui était mon mathématicien, avait découvert de certaines planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'Astre de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connaît presque plus sous ce nom-là, et qu'on les appelle simplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit présentement bien méchant et bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de sa malignité.

C. DE MÉ. Vous en parlez bien à votre aise, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si votre mari Ptolomée revenait vainqueur de je ne sais quelle

guerre. Il revint ayant défait ses ennemis. Vous consacrâtes vos cheveux dans un temple de Vénus, et le lendemain un mathématicien les fit disparaître, et publia qu'ils avaient été changés en une constellation qu'il appela *la Chevelure de Bérénice*. Faire passer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'était bien pis que de donner le nom de prince à de nouvelles planètes; cependant votre chevelure a réussi, et ces pauvres astres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉ. Si je pouvais vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerais pour vous consoler, et même je serais assez heureuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

C. DE MÉ. Il serait pourtant considérable; et je voudrais que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vôtre.

BÉ. Hélas! quand toutes les constellations porteraient mon nom, en serais-je mieux? Il serait là-haut dans le ciel, et moi je n'en serais pas moins ici-bas. Les hommes sont plaisans; ils ne peuvent se dérober à la mort, et ils tâchent à lui dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grâce à mourir eux et leurs noms?

C. DE MÉ. Je ne suis point de votre avis; on ne meurt que le moins qu'il est possible, et tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on est représenté,

par des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son tombeau même. On se noie, et on s'accroche à tout cela.

BÉ. Oui, mais les choses qui devraient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité? Une ville, un empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉ. Ce n'est pas une mauvaise invention que de donner son nom à des astres; ils demeurent toujours.

BÉ. Encore, de la manière dont j'en entends parler, les astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, et d'anciens qui s'en vont; et vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux savans. Il y a quelque temps que je vis ici-bas des morts qui contestaient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai, je demandai qui ils étaient, et on me répondit que l'un était le grand Constantin, et l'autre un empereur barbare. Ils disputaient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disait qu'il avait été empereur de Constantinople, et le barbare, qu'il l'avait été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir sa Constantinople, disait qu'elle était située sur trois mers, sur le Pont Euxin, sur le Bosphore de Thrace, et sur la Propontide. L'autre répli-

quait que Stamboul commandait aussi à trois mers, à la mer Noire, au Détroit, et à la mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople et de Stamboul étonna Constantin; mais, après qu'il se fût informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'était Constantinople, qu'il n'avait pu reconnaître à cause du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Byzance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin.*

C. DE MÉ. De bonne foi, vous me consolez un peu, et je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.

DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

ANNE DE BRETAGNE.

Assurément ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussitôt la mer pour aller épouser Louis XII, et vous saisir du trône que je laissais vide. Mais vous n'en jouîtes guère, et je fus vengée de vous par votre jeunesse même, et par votre beauté, qui vous rendaient trop aimable aux yeux du roi, et le consolaient trop aisément de ma perte ; car elles hâtèrent sa mort, et vous empêchèrent d'être long-temps reine.

M. d'Angleterre. Il est vrai que la royauté ne fit que se montrer à moi, et disparut en moins de rien.

A. de Bre. Et, après cela, vous devîntes duchesse de Suffolk? C'était une belle chute. Pour moi, grâce au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, et j'épousai son succes-

seur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous, si je vous disais que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là.

A. DE BRE. Non, je conçois trop bien ce que c'est que d'être duchesse de Suffolk, après qu'on a été reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimais le duc de Suffolk.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'AN. Oui, pourvu que ce soit celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé; si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que duchesse, et je retournai bien vite en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de reine.

A. DE BRE. Aviez-vous les sentimens si peu élevés?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me touchait point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, et leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, et ils ont inventé l'ambition, dont il n'était point besoin.

A. DE BRE. Qui vous dit que les hommes aient inventé l'ambition? La nature n'inspire pas moins les désirs de l'élévation et du commandement, que le penchant de l'amour.

M. d'An. L'ambition est aisée à reconnaître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère. Elle est inquiète, pleine de projets chimériques, elle va au delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. de Bre. Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. d'An. Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, et qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition ; ou s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens ; et par conséquent ce n'est point la nature qui les propose aux hommes, car ses faveurs sont toujours très-générales. Voyez l'amour ; il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent le bonheur dans une trop grande élévation, à qui il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un roi qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guère s'assurer d'un cœur. Il ne sait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on aurait fait pour la personne d'un autre. Sa royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples et les plus doux.

A. de Bre. Vous ne rendez pas les rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontés non-seulement suivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire,

dont on est le seul objet, en vérité on se console de ne pas savoir tout-à-fait au juste si on est aimé pour son rang, ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez, est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte; et ceux qui règnent sont exceptés si avantageusement de la condition des autres hommes que, quand ils perdraient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seraient récompensés du reste.

M. D'AN. Ah! jugez de la perte qu'ils font par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples et communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, et fort longtemps, et fort heureusement, et sans mari. Elle donnait une première audience à des ambassadeurs hollandais, qui avaient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étaient auprès de lui, et leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qu'il fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disait; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandais, qu'elle n'avait pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit, que toute la harangue des ambassadeurs; et aussitôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avait pensé. Elle demanda à ceux à qui avait parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avait dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de res-

pect, que c'était une chose qu'on n'osait redire à une grande reine, et se défendirent longtemps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandais s'était écrié tout bas : *Ah ! voilà une femme bien faite*, et avait ajouté quelque expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvait à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandais un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur, de royauté, dont elle était environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur, on veut qu'ils agitent et qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, et ne réussirait pas dans la pratique? elle est trop douce et trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une cour la plus superbe et la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils étaient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainsi le partage de vos plaisirs simples et tranquilles, n'est plus que d'entrer

dans les chimères que les hommes se forment.

M. D'AN. Non, non. S'il est vrai que peu de gens aient le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, et elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ÉRASME.

ÉRASME.

N'EN doutez point! s'il y avait des rangs chez les morts, je ne vous céderais pas la préséance?

CHARLES. Quoi! un grammairien, un savant, et pour dire encore plus et pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit, prétendrait l'emporter sur un prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignez-y encore l'Amérique, et je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'était, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hasards; et qui désassemblerait toutes les parties dont elle était formée, vous le ferait voir bien clairement. Si Ferdinand votre grand-père eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avait des antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui, et l'Amérique n'était point au nombre de vos états; si après la mort du dernier duc de Bour-

gogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisait, l'héritière de Bourgogne n'était pas pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; si Henri de Castille, frère de votre grand'mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappait.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds ou la Castille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'tante, qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévère que le vôtre. J'avoue que vous faites disparaître toute ma grandeur et tous mes titres.

ERAS. Ce sont là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer, je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir ouï dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, et de l'autre leurs corps tout nus, et que comme les habits étaient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter, mais que pour les hommes, per-

sonne n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perses-là, arriverait à bien d'autres, si l'on séparait leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel est ce mérite personnel?

ERAS. Faut-il le demander? Tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les sciences.

CHAR. Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERAS. Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse ou les richesses.

CHAR. Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux savans, comme les richesses viennent à la plupart des gens riches. N'est-ce pas par voie de succession? Vous héritez des anciens, vous autres hommes doctes, ainsi que nous de nos pères. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi tout ce que vous savez; et de là vient que beaucoup de savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens, avec le même respect que quelques gens regardent les terres et les maisons de leurs aïeux où ils seraient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les grands naissent héritiers de la grandeur de leurs pères; et les savans n'étaient pas nés héritiers des connaissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit; c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit, contre celle

qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voilà les choses égales; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, souvent les affaires du monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la science, tenons-nous-en à l'esprit; ce bien-là ne dépend aucunement du hasard.

CHAR. Il n'en dépend point? Quoi! l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, et le hasard est-il moindre, de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un père qui soit roi? Vous étiez un grand génie; mais demandez à tous les philosophes à quoi il tenait que vous ne fussiez stupide et hébété : presque à rien, à une petite disposition de fibres, enfin à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne saurait jamais apercevoir. Et après cela, ces messieurs les beaux esprits nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du hasard; et ils se croient en droit de mépriser tous les autres hommes.

ERAS. A votre compte, être riche, ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

CHAR. Avoir de l'esprit est un hasard plus heureux; mais au fond c'est toujours un hasard.

ERAS. Tout est donc hasard?

CHAR. Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connaît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, et je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit.

Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils voulaient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y aurait guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

Mais pourquoi m'avez-vous si long-temps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résolue dans l'âme à ne rien conclure?

Elisabeth. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valaient pas moins que vous. J'ai été la Pénélope de mon siècle. Vous, le duc d'Anjou votre frère, l'archiduc, le roi de Suède, vous étiez tous des poursuivans qui en vouliez à une île bien plus considérable que celle d'Itaque; je vous ai tenus en haleine, pendant une longue suite d'années, et à la fin je me suis moquée de vous.

Le duc. Il y a ici de certains morts qui ne tomberaient pas d'accord que vous ressemblassiez tout à-fait à Pénélope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

Eli. Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, et que vous pussiez songer à ce que vous dites. . . . .

Le duc. Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toujours

fait des fanfaronnades de virginité ; témoin cette grande contrée d'Amérique, à laquelle vous fîtes donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce pays-là serait assez mal nommé, si ce n'était que par bonheur il est dans un autre monde ; mais il n'importe, ce n'est pas là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenue, et de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six mariages de Henri VIII votre père vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpétuelles de Charles V apprirent à Philippe II à ne point sortir de Madrid ?

ÉLI. Je pourrais m'en tenir à la raison que vous me fournissez ; en effet, mon père passa toute sa vie à se marier et à se démarier, à répudier quelques-unes de ses femmes, et à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai secret de ma conduite, c'est que je trouvais qu'il n'y avait rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs, et de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment désiré, diminue de prix dès qu'on l'obtient, et les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouser ; ce ne sont que bals, que fêtes, que réjouissances ; je vais même jusqu'à vous donner un anneau. Jusque-là tout est le plus riant du monde, tout ne consiste qu'en apprêts et en idées ; aussi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage est déjà épuisé. Je m'en tiens-là, et je vous renvoie.

Le duc. Franchement, vos maximes ne m'eussent point accommodé; j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimères.

Eli. Ah! si l'on ôtait les chimères aux hommes, quel plaisir leur resterait-il? Je vois bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étaient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

Le duc. Quoi! quels agrémens y avait-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être roi; d'abord il s'agissait de la Pologne, ensuite de l'Angleterre et des Pays-Bas, enfin la France devait apparemment m'appartenir: cependant je suis arrivé ici sans avoir régné.

Eli. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des espérances, et jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

Le duc. Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvait vous convenir, je vous avoue qu'une véritable royauté eût été assez de mon goût.

Eli. Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; il ne faut que les effleurer: ils ressemblent à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT-FRÉDÉRIC DE BRANDEBOURG.

ALBERT-FRÉD. DE BRANDEBOURG.

Je vous aime mieux d'avoir été fou aussi-bien que moi. Apprenez-moi un peu l'histoire de votre folie : comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN. J'étais un poëte provençal, fort estimé dans mon siècle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une dame, que mes ouvrages rendirent illustre : mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que j'en fisse un jour pour quelqu'autre ; et, afin de s'assurer de la fidélité de ma muse, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit, et me mit hors d'état de composer.

A.-F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort ?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cents ans.

A.-F. DE BRAN. Il fallait que les poëtes fussent bien rares dans votre siècle, puisqu'on les estimait assez pour les empoisonner de cette manière-là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siècle où j'ai vécu, vous eussiez pu faire des vers pour toutes sortes de belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CA. Je le sais. Je ne vois aucun de tous ces beaux esprits qui viennent ici, se

plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle manière devîntes-vous fou?

A.-F. DE BRAN. D'une manière fort raisonnable. Un roi l'est devenu pour avoir vu un spectre dans une forêt; ce n'était pas grand'-chose : mais ce que je vis était beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Eh ! que vîtes-vous !

A.-F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épousais Marie-Eléonore de Clèves, et je fis pendant cette grande fête des réflexions sur le mariage, si judicieuses que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles ?

A.-F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis : et moi je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout-à-fait.

A.-F. DE BRAN. Je n'eusse jamais cru que ce fût là un malheur.

G. DE CA. Quand on est fou, il faut l'être entièrement, et ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison et de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, et dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyez ceux que la nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, et dont le monde est peuplé; ils sont toujours également fous, et ils ne guérissent jamais.

A.-F. DE BRAN. Pour moi je me serais figuré que le moins qu'on pouvait être fou, c'était toujours le mieux.

G. DE CA. Ah ! vous ne savez donc pas à quoi sert la folie ? Elle sert à empêcher que l'on

ne se connaisse ; car la vue de soi-même est bien triste ; et comme il n'est jamais temps de se connaître, il ne faut pas que la folie abandonne les hommes un seul moment.

A.-F. DE BRAN. Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez point qu'il y ait d'autres fous que ceux qui le sont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reste des hommes a de la raison ; autrement, ce ne serait rien perdre que de perdre l'esprit, et on ne distinguerait point les frénétiques d'avec les gens de bon sens.

G. DE CA. Les frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine ; témoin ce désir d'immortalité, cette fausse gloire, et beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde ; et l'on n'appelle plus fous que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, et dont la folie n'a pu s'accorder avec celle de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A.-F. DE BRAN. Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres ; mais les autres hommes se traitent de personnes sages.

G. DE CA. Ah ! que dites-vous ? Tous les hommes s'entre-montrent au doigt, et cet ordre est fort judicieusement établi par la nature. Le solitaire se moque du courtisan, mais en récompense, il ne le va point troubler à la cour ;

le courtisan se moque du solitaire, mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avait quelque parti qui fût reconnu pour le seul parti raisonnable, tout le monde voudrait l'embrasser, et il y aurait trop de presse; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarrassent point, parce que les uns rient de ce que les autres font.

A.-F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie sagesse distinguerait trop ceux qui la posséderaient; mais l'opinion de sagesse égale tous les hommes, et ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

AGNÈS SOREL.

A vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie turque. Les belles du sérail ont un amant qui n'a qu'à dire, *je le veux;* elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, et elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire, que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les sultans et pour leurs sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous? Les empereurs turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur

autorité, ont négligé, par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les belles qui ne dépendraient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, et ne se mêlassent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que savent-ils si ce serait un malheur? l'amour est quelquefois bon à bien des choses; et moi qui vous parle, si je n'avais été maîtresse d'un roi de France, et si je n'avais eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sais où en serait la France à l'heure qu'il est. Avez-vous ouï-dire combien nos affaires étaient désespérées sous Charles VII, et en quel état se trouvait réduit tout le royaume, dont les Anglais étaient presqu'entièrement les maîtres?

Ro. Oui, comme cette histoire a fait grand bruit, je sais qu'une certaine pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette pucelle-là? Et comment étiez-vous en même temps maîtresse du roi?

A. So. Vous vous trompez, je n'ai rien de commun avec la pucelle dont on vous a parlé.

Le roi, dont j'étais aimée, voulait abandonner son royaume aux usurpateurs étrangers, et s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagème pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un astrologue, avec qui je m'entendais secrètement; et après qu'il eût fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour, en présence de Charles VII, que tous les astres étaient trompeurs, ou que j'inspirerais une longue passion à un grand roi. Aussi-

tôt je dis à Charles : *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je passe à la cour d'Angleterre; car vous ne voulez plus être roi, et il n'y a pas assez de temps que vous m'aimez pour avoir rempli ma destinée.* La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la résolution d'être roi de France, et il commença dès-lors à se rétablir. Voyéz combien la France est obligée à l'amour, et combien ce royaume doit être galant, quand ce ne serait que par reconnaissance.

RO. Il est vrai, mais j'en reviens à ma pucelle. Qu'a-t-elle donc fait? L'histoire se serait-elle assez trompée pour attribuer à une jeune paysanne pucelle, ce qui appartenait à une dame de la cour, maîtresse du roi?

A. SO. Quand l'histoire se serait trompée jusqu'à ce point, ce ne serait pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la pucelle anima beaucoup les soldats; mais moi, j'avais auparavant animé le roi. Elle fut d'un grand secours à ce prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglais; mais sans moi, elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous saurez le témoignage qu'un des successeurs (1) de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain :

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonain, ou bien dévot ermite.

---

(1) François I.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerez que si j'eusse été une sultane comme vous, et que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il était perdu.

RO. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un amant, vous qui étiez libre et maîtresse de vous-même; mais moi, tout esclave que j'étais, je ne laissai pas de m'asservir le sultan. Vous avez fait Charles VII roi presque malgré lui; et moi, de Soliman j'en fis mon époux malgré qu'il en eût.

A. SO. Hé quoi! on dit que les sultans n'épousent jamais.

RO. J'en conviens; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagème plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des temples et à faire beaucoup d'autres actions pieuses; après quoi, je fis paraître une mélancolie profonde. Le sultan m'en demanda la cause mille et mille fois; et quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin était, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avaient dit nos docteurs, ne me servaient de rien; et que, comme j'étais esclave, je ne travaillais que pour Soliman, mon seigneur. Aussitôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, et me traiter en sultane du sé-

rail, je lui marquai beaucoup de surprise, et lui représentai avec un grand sérieux, qu'il n'avait nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avait là conscience délicate ; il alla consulter sur ce cas un docteur de la loi, avec qui j'avais intelligence. Sa réponse fut, que le sultan se gardât bien de prétendre rien sur moi, qui n'étais plus esclave, et que s'il ne m'épousait, je ne pouvais être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avait qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire et même dangereux à cause de sa nouveauté ; cependant il le prit et m'épousa.

A. So. J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE Ire. DE NAPLES, ANSELME.

JEANNE DE NAPLES.

Quoi ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avez pas oublié toute l'astrologie que vous saviez autrefois ?

Anselme. Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point ici de ciel ni d'étoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

AN. Il serait plaisant qu'un mort fît des prédictions. Mais encore, sur quoi voudriez-vous que j'en fisse?

J. DE NA. Sur moi, sur ce qui me regarde.

AN. Bon! Vous êtes morte, et vous le serez toujours; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non, mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement; et quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisserait pas que de m'occuper. Vous ne sauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croirait, à voir votre inquiétude, que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y saurait être en patience ce qu'on est, on anticipe toujours sur ce qu'on sera; mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE NA. Ah! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le présent n'est qu'un instant, et ce serait grande pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, et qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

AN. Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations et par leurs espérances, que quand il est enfin présent, ils

trouvent qu'il est tout épuisé, et ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience ni de leur inquiétude; et le grand leurre des hommes, c'est toujours l'avenir; et nous autres astrologues, nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids et des signes chauds, qu'il y en a de mâles et de femelles; qu'il y a des planètes bonnes et mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent; et toutes ces fadaises sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connaissance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi! n'y mènent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez été mon astrologue, vous me disiez du mal de l'astrologie!

AN. Ecoutez, un mort ne voudrait pas mentir. Franchement, je vous trompais avec cette astrologie que vous estimez tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devais me marier quatre fois? Y avait-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le mariage? Il fallait bien que vous eussiez lu cela dans les cieux.

AN. Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations; mais après tout, quelques prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un mort qui vous contera une histoire assez plaisante? Il était astrologue, et ne croyait non plus que moi à l'as-

trologie. Cependant, pour essayer s'il y avait quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les règles, et prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avait prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussitôt tous les calculs astronomiques qui avaient été le fondement de ses prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva? Il s'était trompé; et si ses supputations eussent été bien faites, il aurait prédit tout le contraire de ce qu'il avait prédit.

J. DE NA. Si je croyais que cette histoire fût vraie, je serais bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde, pour se détromper des astrologues.

AN. On fait bien d'autres histoires à leur désavantage, et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance; et tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance; et il semble que ce soit là un ordre malicieux établi par la nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où on l'est, on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devait être autrement fait que celui qui est déjà venu.

J. DE NA. Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion? Je sais une petite fable qui vous la dira bien. Je l'ai apprise autrefois à la cour d'amour (1) qui se tenait dans votre comté de Provence. Un homme avait soif, et était assis sur le bord d'une fontaine; il ne voulait point boire de l'eau qui coulait devant lui, parce qu'il espérait qu'au bout de quelque temps il en allait venir une meilleure. Ce temps étant passé: *Voici encore la même eau*, disait-il, *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre un peu*. Enfin, comme l'eau était toujours la même il attendit si bien, que la source vint à tarir, et il ne but point.

J. DE NA. Il m'en est arrivé autant: je crois que, de tous les morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en voulait faire. Mais qu'importe, je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'espérer, de craindre même, et d'avoir un avenir devant soi. Un sage, selon vous, serait comme nous autres morts, pour qui le présent et l'avenir sont parfaitement semblables, et ce sage par conséquent s'ennuierait autant que je fais.

AN. Hélas! c'est une plaisante condition que celle de l'homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout et pour ne jouir de rien, pour marcher toujours et pour n'arriver nulle part.

(1) C'était une espèce d'académie.

DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

ÉROSTRATE.

TROIS cent soixante statues élevées dans Athènes en votre honneur! c'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS. Je m'étais saisi du gouvernement, et après cela il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

ER. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans toute une ville.

DÉ. Je l'avoue; mais hélas! cette joie ne fut pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain il ne resta pas une seule de mes statues. On les abattit; on les brisa.

ER. Voilà un terrible revers! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition?

DÉ. Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

Er. Démétrius Poliorcète ! J'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

Dé. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Ephèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

Er. On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Ephèse, toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais en vérité cela est pitoyable, on ne juge guère sainement des choses.

Dé. Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite, de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Erostrate.

Er. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi, car les Ephésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom c'était l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi était-elle fondée ? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur état.

Dé. On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces tous les maux que vous n'avez pas faits.

Er. Il est facile de vous prouver le droit que

j'avais de brûler le temple d'Ephèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom?

DÉ. Apparemment.

ER. Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

DÉ. Le beau raisonnement! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

ER. Oui. La vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les autres ouvrages des hommes; elle les a faits, et elle les peut détruire. Les plus grands états même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphale, lui ferait-il une injustice? Je ne le crois pas; car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DÉ. Selon vous rien ne serait en sûreté. Je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

ER. La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfans qu'il peut afin de perpétuer son nom; un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉ. Je ne m'étonne pas que vous employiez

toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs; mais enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire, que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

Ér. Je ne sais s'il est moins noble que les autres, mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

Dé. Nécessaire!

Er. Assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà écrits pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce, si les monumens des anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent long-temps sur pied? Ne voyiez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?

Dém. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcète exerça sur mes statues. Puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

Er. Oui; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer; et qu'ils veulent du vent au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont

chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

POUR moi, je tiens qu'une femme est en péril dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins? J'avais long-temps résisté à Mundus, qui était un jeune Romain fort bien fait; mais enfin il remporta la victoire par un stratagème. J'étais fort dévote au dieu Anubis. Un jour une prêtresse de ce dieu me vint dire de sa part qu'il était amoureux de moi, et qu'il me demandait un rendez-vous dans son temple. Maîtresse d'Anubis! figurez-vous quel honneur! Je ne manquai pas au rendez-vous, j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendresse; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'était Mundus. Voyez si je pouvais m'en défendre. On dit bien que des femmes se sont rendues à des dieux déguisés en hommes, et quelquefois en bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des hommes déguisés en dieux.

CALLIRHÉE. En vérité, les hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, et il m'est arrivé presque la même chose qu'à vous. J'étais une fille de la Troade; et, sur le

point de me marier, j'allai, selon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de personnes, et fort parée, offrir ma virginité au fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre ses roseaux et qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, et peut-être n'y eut-il pas jusqu'à mon fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux; mes compagnes enviaient secrètement ma félicité, et Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenait dans une petite ville de la Troade, et que j'appris que c'était un capitaine athénien qui avait sa flotte sur cette côte-là !

PAU. Quoi ! vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et était-ce la mode en votre pays que le fleuve acceptât les offres que les filles à marier venaient lui faire ?

CAL. Non; et peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentait des honnêtetés qu'on avait pour lui, et n'en abusait pas.

PAU. Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect?

CAL. Pourquoi ? Une jeune fille ne pouvait-elle pas croire que toutes les autres n'avaient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avaient fait que de fausses offres auxquelles il n'avait pas daigné répondre ? Les

femmes se flattent si aisément. Mais vous qui ne voulez pas que j'aie été la dupe de Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout-à-fait. Je me doutais un peu qu'Anubis pouvait être un simple mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver? Cela n'est pas excusable.

PAU. Que voulez-vous? J'entendais dire à tous les sages que si l'on n'aidait soi-même à se tromper, on ne goûterait guère de plaisirs.

CAL. Bon, aider à se tromper! Ils ne l'entendaient pas apparemment dans ce sens-là. Ils voulaient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheraient pas beaucoup, si l'on y faisait une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, et on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne serait pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos sages...

PAU. C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendue difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'était pas un dieu; mais je lui passai sa divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'amant dont on souffrirait la tendresse, s'il fallait qu'il essuyât un examen de notre raison?

CAL. La mienne n'était pas si rigoureuse. Il se pouvait trouver un tel amant qu'elle eût consenti que j'aimasse, et enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un homme sincère et fidèle, que d'un dieu.

PAU. De bonne foi, c'est presque la même

chose. J'eusse été aussitôt persuadée de la fidélité et de la constance de Mundus, que de sa divinité.

Cal. Ah ! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des dieux aient aimé, du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent; mais on a vu souvent des amans fidèles qui n'ont point partagé leur cœur, et qui ont sacrifié tout à leurs maîtresses.

Pau. Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité les soins, les empressemens, des sacrifices, une préférence entière, j'avoue qu'il se trouvera assez d'amans fidèles ; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces amans tous ceux dont la passion n'a pu être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même, ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le temps et contre les faveurs, et ils sont à peu près en même quantité que les dieux qui ont aimé des mortelles.

Cal. Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité, même selon cete idée. Car qu'on aille dire à une femme qu'on est un dieu épris de son mérite, elle n'en croira rien ; qu'on lui jure d'être fidèle, elle le croira. Pourquoi cette différence ? C'est qu'il y a des exemples de l'un, et qu'il n'y en a pas de l'autre.

Pau. Pour les exemples, je tiens la chose égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un amant soit une

divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidèle, et on croit qu'il l'est.

CAL. Vous vous moquez. Quoi! toutes les femmes prendraient leurs amans pour des dieux, si elles souhaitaient qu'ils le fussent!

PAU. Je n'en doute presque pas. Si cette erreur était nécessaire pour l'amour, la nature aurait disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matière-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGÈS.

CANDAULE.

Plus j'y pense, et plus je trouve qu'il n'était point nécessaire que vous me fissiez mourir.

GIGÈS. Que pouvais-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la reine, elle m'envoya quérir, me dit qu'elle s'était aperçue que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa chambre, et me fit sur l'offense qu'avait reçue sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion était qu'il fallait me résoudre à mourir, ou à vous tuer, et à l'épouser en même temps; car, à ce qu'elle prétendait, il était de son honneur, ou que je possédasse ce que j'avais vu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela voulait dire. L'outrage n'était pas si grand,

que la reine n'eût bien pu le dissimuler, et son honneur pouvait vous laisser vivre, si elle eût voulu; mais franchement elle était dégoûtée de vous, et elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposait, je n'avais qu'un parti à prendre.

Can. Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avait de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté ferait sur vous, et de vous prendre pour un trop honnête homme!

Gi. Reprochez-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

Can. Je me reprocherais la chose du monde la plus naturelle. On ne saurait cacher sa joie dans un extrême bonheur.

Gi. Cela serait pardonnable si c'était un bonheur d'amant; mais le vôtre était un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse; mais pour une femme! Et que croirait-on du mariage, si l'on en jugeait par ce que vous fîtes? On s'imaginerait qu'il n'y aurait rien de plus délicieux.

Can. Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on possède sans témoins? Les plus braves veulent être regardés pour être braves; et les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sais-je même s'ils ne se résoudraient pas à l'être moins pour le paraître davantage? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux

autres une espèce d'insulte dont on se sent satisfait.

Gi. Il serait fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudrait que fermer les yeux, et refuser aux gens ces regards, ou si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

Can. J'en conviens. J'entendais l'autre jour conter à un mort qui avait été roi de Perse, qu'on le menait captif et chargé de chaînes dans la ville capitale d'un grand empire. L'empereur victorieux, environné de toute sa cour, était assis sur un trône magnifique et fort élevé; tout le peuple remplissait une grande place qu'on avait ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce roi parut, après une longue marche de prisonniers et de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'empereur, et s'écria d'un air gai : *Sottise, sottise, et toutes choses sottise !* Il disait que ces seuls mots avaient gâté à l'empereur tout son triomphe; et je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus redoutable de mes ennemis.

Gi. Vous n'eussiez donc plus aimé la reine si je ne l'eusse pas trouvée belle, si en la voyant je me fusse écrié : *Sottise, sottise !*

Can. J'avoue que ma vanité de mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter sensiblement, et combien la discrétion doit être une vertu difficile.

Gi. Ecoutez : tout mort que je suis, je ne veux dire cela à un mort qu'à l'oreille; et il

n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une maîtresse. La nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a pas de cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur; elle n'a pas pris soin d'assortir toujours ensemble toutes les personnes dignes d'estime; cela est fort mêlé, et l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou presque rien en faveur de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devraient faire des amans discrets.

Can. Je vous déclare que les femmes ne voudraient point d'une discrétion de cette espèce, qui ne serait fondée que sur ce qu'on ne se ferait pas un grand honneur de leur amour.

Gi. Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

Can. Non, elles n'accepteraient pas ce parti.

Gi. Mais songez que l'honneur gâte tout cet amour dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amans; et puis du débris de cet honneur-là, les amans en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devait point être.

DIALOGUE IV.

HÉLÈNE, FULVIE.

HÉLÈNE.

IL faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination : mais que, comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE. Rien n'est plus vrai, ma chère Hélène : car, parmi nous autres mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine était fou de la comédienne Cithéride, et j'eusse bien voulu me venger de lui en me faisant aimer d'Auguste ; mais Auguste était difficile en maîtresses. Il ne me trouva ni assez jeune ni assez belle ; et quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquait dans la guerre civile faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des vers qu'il fit sur ce sujet, et qui ne sont pas trop en mon honneur. Les voici :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
(*c'est ainsi qu'il appelle Cithéride*)
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui, moi, que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie!
A ce compte on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons : mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes.

HÉ. Nous avons donc causé vous et moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été ; vous celle d'Antoine et d'Auguste, et moi celle de Troie.

FUL. Mais il y a cette différence, que vous avez causé la guerre de Troie par votre beauté, et moi celle d'Auguste et d'Antoine par ma laideur.

HÉ. En conséquence, vous avez un autre avantage sur moi ; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel ; et le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FUL. Oui ; mais Antoine ne savait pas qu'il faisait la guerre pour moi ; et Ménélas savait bien que c'était pour vous qu'il la faisait. C'est là un point qu'on ne lui saurait pardonner ; car, au lieu que Ménélas, suivi de toute la Grèce, assiégea Troie pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménélas eût dû soutenir dans Sparte un siége de dix ans pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi, je trouve qu'ils avaient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étaient fous de vous redemander, et les autres l'étaient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifiaient aux plaisirs d'un jeune homme qui ne savait ce qu'il faisait ? Je ne pouvais m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homère, où, après

neuf ans de guerre, et un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un conseil devant le palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, et il n'y avait pas, ce me semble, à balancer; on devait seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; et Priam, qui, à ce que dit Homère, est égal aux dieux en sagesse, embarrassé de voir son conseil qui se partage sur une affaire si difficile et ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HÉ. Du moins la guerre de Troie avait cela de bon, qu'on en découvrait aisément le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste et d'Antoine ne paraissait pas ce qu'elle était. Lorsqu'on voyait tant d'aigles romaines en campagne, on n'avait garde de s'imaginer que ce qui les animait si cruellement les unes contre les autres, c'était le refus qu'Auguste vous avait fait de ses bonnes grâces.

FUL. Ainsi vont les choses parmi les hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THÉOCRITE DE CHIO.

THÉOCRITE.

Tout de bon, ne pouviez-vous plus rire après que vous eûtes descendu dans l'antre de Trophonius ?

PARMENISQUE. Non. J'étais d'un sérieux extraordinaire.

THÉO. Si j'eusse su que l'antre de Trophonius avait cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, et même elle eût été plus longue si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le roi Antigonus était borgne. Je l'avais cruellement offensé ; cependant il avait promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y conduisait presque par force, et mes amis me disaient pour m'encourager : *Allez, ne craignez rien, votre vie est en sûreté, dès que vous aurez paru aux yeux du roi. Ah !* leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grâce sans paraître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonus, qui était disposé à me pardonner un crime, ne put me pardonner cette plaisanterie, et il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne sais si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

Théo. Et moi, combien voudrais-je présentement avoir acheté votre sérieux !

Par. Ah ! vous n'y songez pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaitez si fort. Rien ne me divertissait plus : je faisais des efforts pour rire, et je n'en pouvais venir à bout. Je ne jouissais plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule était devenu triste pour moi. Enfin, désespéré d'être si sage, j'allai à Delphes, et je priais instamment le dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel ; je crus qu'il entendait ma patrie. J'y retourne ; mais ma patrie ne put vaincre mon sérieux. Je commençais à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorsque je fis par hasard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec surprise la magnificence des temples d'Apollon, et la beauté de ses statues. Il était partout en marbre ou en or, et de la main des meilleurs ouvriers de la Grèce ; mais quand je vins à une Latone de bois qui était très-mal faite, et qui avait tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaison des statues du fils à celle de la mère. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons et tous mes vœux. Je lui fis je ne sais combien de sacrifices, je l'enfumai toute d'encens, et j'eusse élevé un temple à *Latone qui fait rire*, si j'eusse été en état d'en faire la dépense.

Théo. Il me semble qu'Apollon pouvait vous rendre la faculté de rire, sans que ce fût aux dépens de sa mère. Vous n'auriez vu que trop d'objets qui étaient propres à faire le même effet que Latone.

Par. Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils sont faits pour être ridicules, et ils le sont, cela n'est pas étonnant; mais une déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon voulait apparemment me faire voir que mon sérieux était un mal qui ne pouvait être guéri par tous les remèdes humains, et que j'étais réduit dans un état où j'avais besoin du secours même des dieux.

Théo. Cette joie et cette gaieté que vous enviez est encore un bien plus grand mal. Tout un peuple en a autrefois été atteint, et en a extrêmement souffert.

Par. Quoi! il s'est trouvé tout un peuple trop disposé à la gaieté et à la joie!

Théo. Oui, c'étaient les Tirinthiens.

Par. Les heureuses gens!

Théo. Point du tout. Comme ils ne pouvaient plus prendre leur sérieux sur rien, tout allait en désordre parmi eux. S'ils s'assemblaient sur la place, tous leurs entretiens roulaient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques; s'ils recevaient des ambassadeurs, ils les tournaient en ridicule; s'ils tenaient le conseil de ville, les avis des plus graves sénateurs n'étaient que des bouffonneries, et en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirin-

thiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre tristesse; et ils allèrent consulter l'oracle de Delphes, aussi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est-à-dire pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'oracle répondit que s'ils pouvaient sacrifier un taureau à Neptune sans rire, il serait désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même; cependant, pour la faire sérieusement, ils y apportèrent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais seulement des vieillards, et non pas encore toute sorte de vieillards, mais seulement ceux qui avaient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces personnes choisies furent sur le bord de la mer pour immoler la victime, il fut besoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies et l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, et se mordissent les lèvres; mais par malheur il se trouva là un enfant qui s'y était coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, et il cria: *Quoi! avez-vous peur que j'avale votre taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire: le sacrifice fut troublé, et la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet antre de Trophonius, qui avait la vertu de rendre les gens si sérieux, et qui fit un effet si remarquable sur vous.

PAR. A la vérité je descendis dans l'antre de Trophonius; mais l'antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THÉO. Et qu'est-ce donc?

PAR. Ce sont les réflexions. J'en avais fait, et je ne riais plus. Si l'oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étaient guéris de leur enjouement.

THÉO. J'avoue que je ne sais pas trop ce que c'est que les réflexions; mais je ne puis concevoir pourquoi elles seraient si chagrines. Ne saurait-on avoir des vues si saines qui ne soient en même temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie; et la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

PAR. Apparemment l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement, car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront.

THÉO. Mais vous ne me dites point pourquoi la nature ne veut pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller.

PAR. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; et vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret; on devient trop sage, et on n'est pas assez homme; on pense; et on ne veut plus agir, voilà ce que la nature ne trouve pas bon.

THÉO. Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il doit y en avoir ensuite une autre qui nous ramène à tout par les actions; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUOI! se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélités à l'empereur Marc-Aurèle, à un mari qui avait toutes les complaisances imaginables pour vous, et qui était sans contredit le meilleur homme de tout l'empire romain?

FAUSTINE. Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules César, qui était un empereur si doux et si modéré?

BRU. Je voulais épouvanter tous les usurpateurs par l'exemple de César, que sa douceur et sa modération n'avaient pu mettre en sûreté.

FAU. Et si je vous disais que je voulais effrayer tellement tous les maris que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle dont la bonté avait été si mal payée?

BRU. C'était là un beau dessein! Il faut qu'il

soit des maris; car qui gouvernerait les femmes? Mais Rome n'avait pas besoin d'être gouvernée par César.

Fau. Qui vous l'a dit? Rome commençait à avoir des fantaisies aussi déréglées et des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes : elle ne pouvait plus se passer de maître; mais elle ne se plaisait pourtant point à en avoir un. Les femmes sont justement du même caractère. On doit convenir aussi que les hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'est déjà un grand article; mais il vaudrait mieux l'exercer en amour, quand ils demandent qu'une maîtresse leur soit fidèle : fidèle veut dire soumise. L'empire devrait être également partagé entre l'amant et la maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou l'autre côté, et presque toujours du côté de l'amant.

Bru. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes.

Fau. Je suis Romaine, et j'ai des sentimens romains sur la liberté.

Bru. Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'univers est plein de Romaines; mais avouez que les Romains tels que moi sont un peu plus rares.

Fau. Tant mieux qu'ils soient si rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avez fait, et assassiner son bienfaiteur.

Bru. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui voulussent imiter votre

conduite. Pour la mienne, vous ne sauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que César avait pour moi.

FAU. Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur et la patience de Marc-Aurèle? Il regardait avec indifférence toutes les infidélités que je lui faisais; il ne me voulait pas faire l'honneur d'être jaloux, il m'ôtait le plaisir de le tromper. J'en étais en si grande colère, qu'il me prenait quelquefois envie d'être femme de bien; cependant je me sauvai toujours de cette faiblesse. Et après ma mort même, Marc-Aurèle ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des temples, de me donner des prêtres, d'instituer en mon honneur les fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une apothéose magnifique! m'avoir érigée en déesse!

BRU. J'avoue que je ne connais plus les femmes. Voila les plaintes du monde les plus bizarres.

FAU. N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Sylla que contre César? Sylla eût excité votre indignation et votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avait une vanité insupportable; il voulait avoir l'empire de la terre tout entier, et sa femme toute entière; et parce qu'il vit que Claudius partageait l'une avec lui, et Pompée l'autre, il ne put souffrir ni

Pompée ni Claudius. Que j'eusse été heureuse avec César!

BRU. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les maris, et à cette heure vous aimez mieux les plus méchans !

FAU. Je voudrais qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fussent toujours libres; mais s'il faut qu'il y en ait, les méchans sont ceux qui me plaisent davantage par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

BRU. Je crois que, pour les femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des maris. Le sentiment de la liberté est plus vif; il y entre plus de malignité.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS
AVEC DES MODERNES.

DIALOGUE I.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE.

Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON. J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe, et plus que Zénon votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise ; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquaient pas de bien, ou ils jouissaient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avaient tous leurs membres ; ils allaient, ils venaient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étais dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant conti-

nuellement ; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtaient au corps, et ne pouvaient passer jusqu'à l'âme du sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'était faits.

SÉ. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnaîtrais pour un grand stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle ?

SC. Oui, je l'étais. Je ne me contentais pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultais par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allais jusqu'à la gaieté.

SÉ. O sagesse stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avais pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon et à nos autres stoïciens ; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SC. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connaître à des morts si illustres.

SÉ. Comment vous nommerai-je à eux ?

SC. Scarron.

SÉ. Scarron ? Je connais ce nom-là. N'ai-je point ouï parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici ?

SC. Cela se peut.

SÉ. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisans, comiques ?

SC. Oui ; j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle le *Burlesque*.

C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SÉ. Mais vous n'étiez donc pas un philosophe?

SC. Pourquoi non?

SÉ. Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien, que de faire des ouvrages de plaisanteries, et de songer à faire rire.

SC. Oh! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerais de vos ouvrages mêmes, si je voulais, et fort aisément; mais tout ne produit pas du sérieux, et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout, et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement? J'ai mis en vers burlesques la divine Enéide de votre Virgile; et l'on ne saurait mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective, où des figures dispersées çà et là vous forment, par exemple, un empereur, si vous le regardez d'un certain point; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous représentent un gueux.

SÉ. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe; mais il n'était pas facile de le deviner par les

pièces qu'on dit que vous avez données au public.

Sc. Si j'avais fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien?

Sé. Cela est sans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages, qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avais cette gaieté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étaient une pratique continuelle.

Sé. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'était pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

Sc. Et c'est là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

Sé. Bon! Ce sont de plaisans sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

Sc. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite; car si un homme a quelque vertu, qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il semblerait pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devrait être plus estimée; n'importe, c'est un pur effet de la raison; on ne s'y fie pas.

Sé. On doit encore moins se fier à l'inégalité

du tempérament de vos sages. Ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudrait savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprise?

Sc. Ce serait le meilleur, si cela était possible; mais par malheur la nature garde toujours ses droits; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie; et quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre; encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

Sé. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, et de régler tout dans l'univers.

Sc. Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelques cents ans après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnait alors, une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platonopolis; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par-là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle était estimable le moins

du monde, il n'y aurait que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

Cela m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les métaux en or, et que ce secret s'appelle la pierre philosophale, ou le grand œuvre.

R. Lulle. Oui, je l'ai cherché long-temps.

Ar. L'avez-vous trouvé?

R. Lul. Non, mais tout le monde l'a cru, et on le croit encore. La vérité est que ce secret-là n'est qu'une chimère.

Ar. Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. Lul. Je n'en ai été désabusé qu'ici-bas.

Ar. C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. Lul. Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

Ar. Moi, je vous ressemblerais? Moi, qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un superbe monument admiré de tout l'univers; comment pourrais-je ressembler à un homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les métaux en or?

R. Lul. Oui, oui, je sais bien ce que je

dis. Après toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune homme qui ne vous aimait pas. Vous lui sacrifiâtes ce bâtiment magnifique dont vous eussiez pu tirer tant de gloire, et les cendres de Mausole, que vous aviez avalées, ne furent pas un assez bon remède contre une nouvelle passion.

AR. Je ne vous croyais pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie était assez inconnu, et je ne m'imaginais pas qu'il y eût bien des gens qui le sussent.

R. LUL. Vous avouerez donc que nos destinées ont du rapport, en ce qu'on nous a fait à tous deux un honneur que nous ne méritions pas; à vous de croire que vous aviez toujours été fidèle aux mânes de votre mari, et à moi de croire que j'étais venu à bout du grand œuvre.

AR. Je l'avouerai très-volontiers. Le public est fait pour être la dupe de beaucoup de choses; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LUL. Mais n'y aurait-il plus rien qui nous fût commun à tous deux?

AR. Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver; vous le secret d'être fidèle à votre mari, et moi celui de changer les métaux en or? Je crois qu'il en est de la fidélité conjugale comme du grand œuvre.

Ar. Il y a des gens qui ont si mauvaise opinion des femmes, qu'ils diront peut-être que le grand œuvre n'est pas assez impossible pour entrer dans cette comparaison.

R. Lul. Oh ! je vous le garantis aussi impossible qu'il le faut.

Ar. Mais d'où vient qu'on le cherche, et que vous-même qui paraissez avoir été homme de bon sens, vous avez donné dans cette rêverie ?

R. Lul. Il est vrai qu'on ne peut trouver la pierre philosophale, mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchait pas.

Ar. Ne vaudrait-il pas mieux chercher ces secrets qu'on peut trouver, que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais ?

R. Lul. Toutes les sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent sans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connaissances fort utiles. Si la chimie a sa pierre philosophale, la géométrie sa quadrature du cercle, l'astronomie ses longitudes, les mécaniques leur mouvement perpétuel, il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle d'une langue que vous n'entendez peut-être pas bien, mais vous entendrez bien du moins que la morale a aussi sa chimère ; c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir. Du moins en y prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louanges et d'estime.

AR. Encore une fois, je serais d'avis qu'on laissât là toutes les chimères, et qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LUL. Pourrez-vous le croire ? Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne se mettraient jamais en chemin, s'ils croyaient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement ; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre mari, n'était point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole par un tombeau magnifique. On perdrait courage, si on n'était pas soutenu par des idées fausses.

AR. Il n'est donc pas inutile que les hommes soient trompés ?

R. LUL. Comment, inutile ! Si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu ; mais il paraît bien qu'elle sait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assez bien cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

AH ! que je suis fâché de n'être pas né dans votre siècle !

GALILÉE. Il me semble que de l'humeur dont

vous étiez, vous deviez vous accommoder assez bien du siècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieusement, et vous vous trouvâtes au monde dans Rome, justement lorsque Rome était maîtresse paisible de l'univers, qu'on y voyait arriver de tous côtés les oiseaux et les poissons les plus rares, et qu'enfin toute la terre semblait n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chère.

Api. Mais mon siècle était ignorant, et s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtaient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeais à Minturne dans la Campanie! On me dit que ce poisson-là était bien plus gros en Afrique; aussitôt j'équipe un vaisseau, et fais voile en Afrique. La navigation fut difficile et dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne sais combien de barques de pêcheurs vinrent au-devant de moi, car ils étaient déjà avertis de mon voyage, et m'apportèrent de ces poissons qui en étaient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; et dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un pays que je n'avais jamais vu, sans avoir égard aux prières de l'équipage qui voulait se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

Ga. Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étais un pauvre savant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux étoiles, et fort peu habile en ragoûts.

Api. Mais vous avez inventé les lunettes de longue vue ; après vous on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux, et j'entends dire qu'on a inventé des trompettes qui redoublent et grossissent la voix. Enfin vous avez perfectionné et vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, et d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

Ga. Fort bien, comme si le goût n'avait pas naturellement toute sa perfection.

Api. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

Ga. La vue est aussi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

Api. Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent servir?

Ga. Ce sont les yeux des philosophes. Ces gens-là, à qui il importe de savoir si le soleil a des taches, si les planètes tournent sur leur centre, si la voie de lait est composée de petites étoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement et aussi distinctement qu'il faudrait; mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir, mais tout vous manque pour les connaître. Les hommes n'ont besoin de rien, et les philosophes ont besoin de tout. L'art n'a point de nouveaux instrumens à donner aux uns, et jamais il n'en donnera assez aux autres.

Api. Je consens que l'art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux instrumens

pour mieux manger, mais je voudrais qu'il en donnât aux philosophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir, et alors je les tiendrais bien payés des soins que la philosophie leur coûte; car enfin à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes? et qu'a-t-on à faire des découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

GA. Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

API. Mais puisque la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feraient-ils pas aussi? Il serait bien plus important qu'ils en fissent.

GA. Ils en vaudraient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvaient flatter. Si la raison trouve de nouvelles connaissances, il faut l'en plaindre; c'est qu'elle était naturellement très-imparfaite.

API. Et les rois de Perse qui proposaient de grandes récompenses à ceux qui inventeraient de nouveaux plaisirs, étaient-ils fous?

GA. Oui. Je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinés à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs, il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux besoins.

API. Quoi! chaque plaisir serait fondé sur un besoin? J'aimerais autant abandonner l'un pour l'autre. La nature ne nous aurait donc rien donné gratuitement?

GA. Ce n'est pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il soit vrai. S'il se trouvait des plaisirs nouveaux, vous consoleriez-vous jamais

de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers temps où vous eussiez profité des découvertes de tous les siècles ? Pour les connaissances nouvelles, je sais que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

Api. J'entre dans votre sentiment ; il favorise mes inclinations plus que je ne croyais. Je vois que ce n'est pas un grand avantage pour les connaissances, puisqu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, et que la nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les hommes de tous les siècles ; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y aurait eu trop d'injustice à souffrir qu'un siècle en pût avoir plus qu'un autre, et par cette raison, le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ÉCOSSE.

MARG. D'ÉCOSSE.

Venez à mon secours, divin Platon, venez prendre mon parti, je vous en conjure.

Platon. De quoi s'agit-il ?

M. d'E. Il s'agit d'un baiser que je donnai avec assez d'ardeur à un savant homme (1), fort laid. J'ai beau dire, encore à présent, pour ma justification, ce que je dis alors, que j'avais voulu baiser cette bouche d'où étaient sorties tant de belles paroles, il y a là je ne sais combien

(1) Alain Chartier.

d'ombres qui se moquent de moi, et qui me soutiennent que de telles faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, et non pour celles qui parlent bien, et que la science ne doit point être payée en même monnaie que la beauté. Venez apprendre à ces ombres que ce qui est véritablement digne de causer des passions échappe à la vue, et qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il sera revêtu.

PLA. Pourquoi voulez-vous que j'aille débiter ces choses-là? Elles ne sont pas vraies.

M. D'E. Vous les avez déjà débitées mille et mille fois.

PLA. Oui, mais c'était pendant ma vie. J'étais philosophe, et je voulais parler d'amour; il n'eût pas été de la bienséance de mon caractère que j'en eusse parlé comme les auteurs des fables (1) milésiennes; je couvrais ces matières-là d'un galimatias philosophique, comme d'un nuage qui empêchait que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étaient.

M. D'E. Je ne crois pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les âmes ailées font dans des chariots sur la dernière voûte des cieux, où elles contemplent le beau dans son essence; leurs chutes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs

---

(1) Romans de ce temps-là.

chevaux qui est très-mal aisé à mener ; le froissement de leurs ailes ; leur séjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage, qu'elles reconnaissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le ciel ; leurs ailes qui se réchauffent, qui recommencent à pousser et dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment ; enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, et cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux dieux.

Pla. Je vous assure que tout cela bien entendu et fidèlement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. d'E. Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeler le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Serait-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous aviez dépeints ne fussent causés que par de grands yeux, une petite bouche et un teint frais ? Ah ! donnez-leur pour objet la beauté de l'âme, si vous voulez les justifier et vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

Pla. Voulez-vous que je vous dise la vérité ? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'âme donne de l'estime, et celle du corps de l'amour. L'estime et l'admiration sont assez tranquilles ; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non-seulement pendant votre vie vous parliez un autre langage sur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçues. N'avez-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon, lorsqu'elle était vieille? Ne fîtes-vous pas ces vers pour elle?

L'aimable Arquéanasse a mérité ma foi;
Elle a des rides; mais je vois
Une troupe d'amours se jouer dans ses rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ses appas
Eussent du cours des ans reçu ces petits vides,
Ah! que ne souffrîtes-vous pas?

Assurément cette troupe d'amours qui se jouaient dans les rides d'Arquéanasse, c'étaient les agrémens de son esprit que l'âge avait perfectionnés. Vous plaigniez ceux qui l'avaient vue jeune, parce que sa beauté avait fait des impressions trop sensibles sur eux, et vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvait être détruit par les années.

PLA. Je vous suis trop obligé de ce que vous voulez bien interpréter si favorablemont une petite satire que je fis contre Arquéanasse, qui croyait me donner de l'amour à l'âge qu'elle avait. Mes passions n'étaient point si métaphysiques que vous pensez, et je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étais encore vivant, je ferais la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorsqu'il va parler d'amour; je me couvrirais le visage, et vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile;

mais ici ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes vers :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon âme
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

M. d'E. Est-ce Platon que j'entends?

Pla. Lui-même.

M. d'E. Quoi ! Platon avec ses épaules carrées, sa figure sérieuse, et toute la philosophie qu'il avait dans la tête, Platon a connu cette espèce de baiser?

Pla. Oui.

M. d'E. Mais songez-vous bien que le baiser que je donnai à mon savant fut tout-à-fait philosophique, et que celui que vous donnâtes à votre maîtresse ne le fut point du tout; que je fis votre personnage, et que vous fîtes le mien?

Pla. J'en tombe d'accord; les philosophes sont galans, tandis que ceux qui seraient nés pour être galans s'amusent à être philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la philosophie les gens qui ne les connaissent pas, et nous nous rabattons sur ce qu'il y a de réel.

M. d'E. Je vois que je m'étais très-mal adressée à l'amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avais eu de l'amour pour ce savant si laid, je trouverais encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par lui-même, et bien en prend aux femmes. Elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

Pla. Je ne sais si l'esprit cause des passions; mais je sais bien qu'il met le corps en état d'en

faire naître sans le secours de la beauté, et lui donne l'agrément qui lui manquait. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, et fournisse toujours quelque chose du sien, c'est-à-dire, tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matière dans l'amour!

PLA. Telle est sa nature. Donnez-lui, si vous voulez, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous serez étonnée qu'il rentrera aussitôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'esprit de votre savant, pourquoi le baisâtes-vous? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même aurait inspirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

Je ne m'attendais pas que le conseil que je donnai à mon esclave dût produire des effets si heureux. Il me valut là haut la vie et la royauté tout ensemble; et ici il m'attire l'admiration de tous les sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel est ce conseil?

STRA. J'étais à Tyr. Tous les esclaves de cette ville se révoltèrent, et égorgèrent leurs maîtres; mais un esclave, que j'avais, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, et pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils

convinrent de choisir pour roi, celui d'entre eux qui, à un certain jour, apercevrait le premier le lever du soleil. Ils s'assemblèrent dans une campagne. Toute cette multitude avait les yeux attachés sur la partie orientale du ciel, d'où le soleil devait sortir; mon esclave seul, que j'avais instruit de ce qu'il avait à faire, regardait vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du soleil qui paraissaient sur le haut d'une tour fort élevée, et ses compagnons en étaient encore à chercher vers l'Orient le corps même du soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avait eue; mais il avoua qu'il me la devait, et que je vivais encore, et aussitôt je fus élu roi, comme un homme divin.

R. D'UR. Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre esclave vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il y avait d'admirable.

STRA. Ah! tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens.

R. D'UR. Ces philosophes-là parlent bien en philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes et des préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode ni de plus utile.

STRA. A la manière dont vous en parlez, on

devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

D. D'UR. Je vous assure que, si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt; car au contraire, ils me donnèrent dans le monde un assez grand ridicule. On travaillait à Rome dans les ruines pour en retirer les statues, et comme j'étais bon sculpteur et bon peintre, on m'avait choisi pour juger si elles étaient antiques. Michel-Ange, qui était mon concurrent, fit secrètement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, et l'enfouit dans un lieu où il savait qu'on devait creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle était antique. Michel-Ange soutint que c'était une figure moderne. Je me fondais principalement sur la beauté de la statue, qui, dans les principes de l'art, méritait de venir d'une main grecque; et à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Polyclète ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui était un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation qu'eussé-je fait? J'étais juge, et cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous eussiez décidé selon la raison.

R. D'UR. Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais su, en la consultant, si la statue était antique ou non; j'eusse seulement su qu'elle était très-belle; mais le préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle statue doit être antique, voilà une décision, et je juge.

STRA. Il se pourrait bien faire que la raison ne fournirait pas des principes incontestables sur des matières aussi peu importantes que celle-là; mais sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très-sûres, le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'UR. Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ses amis ou de ses parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous, pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des misères de la vie, riez. Voilà les réponses de la raison : mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne; et nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là; ou nous en rions, et nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRA. La raison n'est pas toujours si irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle fasse elle-même; mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

R. D'UR. Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe, on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

R. D'UR. Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son incli-

nation à croire va au profit des préjugés, et les fausses opinions achèvent de la remplir.

Stra. Eh ! quel besoin de se jeter dans l'erreur ? ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement ? La raison s'arrête quand elle ne sait quelle chemin prendre.

R. d'Ur. Vous dites vrai : elle n'a point alors d'autre secret pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un seul pas ; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain ; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter ; on a besoin de lumières pour y parvenir, et de force pour s'en tenir là. D'ailleurs le doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes.

Stra. Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme ; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit pour penser en homme sage.

R. d'Ur. Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard samnite, à qui ceux de sa nation envoyèrent demander ce qu'ils avaient à faire, quand ils eurent enfermé dans le pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, et qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur et trop cruel, et les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en représenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans conditions. On ne

suivit ni l'un ni l'autre conseil, et on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés; il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir, et vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

Stra. S'il n'y a pas moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses préjugés.

R. d'Ur. Mais la raison chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions et n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espèce de vide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRÈCE, BARBE PLOMBERGE.

BARBE PLOMBERGE.

Vous ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'empereur Charles V eut avec la princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte;

mais la chose alla plus loin. La princesse me pria de vouloir bien aussi être la mère d'un petit prince qui vint au jour, et j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée? N'avez-vous pas ouï dire que quelque mérite qu'ait une personne, il faut qu'elle se mette encore au-dessus de ce mérite par le peu d'estime qu'elle en doit faire; que les gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette matière au-dessus de leur esprit même? Pour moi j'étais au-dessus de ma vertu, j'en avais plus que je ne me souciais d'en avoir.

LUCRÈCE. Bon! vous badinez, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieusement, qui voudrait me renvoyer au monde, à condition que je serais une personne accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti; je sais qu'étant si parfaite, je donnerais du chagrin à trop de gens; je demanderais toujours à avoir quelque défaut ou quelque faiblesse pour la consolation de ceux avec qui j'aurais à vivre.

LU. C'est-à-dire, qu'en faveur des femmes qui n'avaient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre.

B. PLOM. J'en avais adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur accusatrice auprès du public, si elles m'eussent crue beaucoup plus sévère qu'elles.

LU. Elles vous étaient en vérité fort obligées, et surtout la princesse, qui était assez heureuse d'avoir trouvé une mère pour ses enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

Lu. Je m'en étonne ; elle devait profiter davantage de la commodité qu'elle avait ; car vous ne vous embarrassiez point du tout de la réputation.

B. Plom. Je vais vous surprendre. Sachez que l'indifférence que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La vérité s'est fait connaître malgré tous mes soins, et on a démêlé à la fin que le prince qui passait pour mon fils ne l'était point ; on m'a rendu plus de justice que je n'en demandais ; et il me semble qu'on m'avait voulu récompenser par-là de ce que je n'avais point fait parade de ma vertu, et de ce que j'avais généreusement dispensé le public de l'estime qu'il me devait.

Lu. Voilà une belle espèce de générosité ! Il ne faut point là-dessus faire de grâce au public.

B. Plom. Vous le croyez ? il est bien bizarre ; il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une manière trop impérieuse la nécessité de les estimer. Vous devriez savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire ; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort qu'elle le méritait.

Lu. Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque ?

B. Plom. Que sais-je ? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard ; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin ; mais qu'apparemment vous n'aviez pas

voulu vous tuer à la légère, et sans bien savoir pourquoi. Enfin, il paraît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, et à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, et que moi je la laissais venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LU. Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous était possible pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'est-ce rien que d'être modeste. Je l'étais assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous, au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage et en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parens. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande âme de mépriser cette chimère de gloire?

LU. Il s'en faut bien garder. Ce serait une sagesse trop dangereuse. Cette chimère-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'âme de tout, on la préfère à tout; et voyez comme elle peuple les Champs-Elysées : la gloire nous amène ici plus de gens que la fièvre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous êtes donc bien prise pour dupe, aussi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là? Car du moment qu'on est ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LU. C'est là un des secrets du lieu où nous sommes; il ne faut pas que les vivans le sachent.

B. PLOM. Quel mal y aurait-il qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe ?

LU. On ne ferait plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi ? On les ferait par la vue de son devoir. C'est une vue bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LU. Et c'est justement ce qui la rend trop faible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination, et elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuverait pas que les hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius était sur le point de se sacrifier pour sa patrie, et de sauter tout armé, et à cheval, dans ce gouffre qui s'était ouvert au milieu de Rome, si on lui eût dit : *Il est de votre devoir de vous jeter dans cet abîme ; mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action,* de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arrière. Pour moi, je ne réponds point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'eusse cru que mon devoir n'était point blessé par la violence qu'on m'avait faite ; tout au plus, j'eusse cru le satisfaire par des larmes ; mais pour se faire un nom, il fallait se percer le sein, et je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en pense ? J'aimerais autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LU. Vous allez un peu trop vite. Au fond,

tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes, se trouvent faites : enfin l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers, va toujours son train; ce qu'il y a à dire, c'est que, ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.

DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

Ah ! pourquoi est-ce ici la première fois que je vous vois ? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que j'ai prise pendant ma vie à vous faire chercher ? J'eusse eu dans mon sérail la plus belle personne de l'Italie, et à présent je ne vois qu'une ombre qui n'a point de traits, et qui ressemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, sur la réputation que j'avais d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, et je vous dois les plus agréables momens que j'ai passés. Surtout je me souviendrai toujours avec plaisir de la nuit où le pirate Barberousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Gayette,

et m'obligea de sortir de la ville dans un désordre et une précipitation extrêmes.

So. Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien aise qu'on vous cherchât de ma part?

J. de Gon. J'étais ravie qu'on me cherchât, et plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattait plus que de penser que je manquais au bonheur de l'heureux Soliman, et qu'on me trouvait à dire dans le sérail, dans un lieu si rempli de belles personnes ; mais je n'en voulais pas davantage. Le sérail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées, et non pour celles qu'on y renferme.

So. Je vois bien ce qui vous faisait peur ; ce grand nombre de rivales ne vous eût point accommodé. Peut-être aussi craigniez-vous que parmi tant de femmes aimables, il y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au sérail.

J. de Gon. Vous me donnez-là de jolis sentimens.

So. Quest-ce que le sérail avait donc de si terrible ?

J. de Gon. J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres sultans qui, pour faire montre de votre grandeur, y enfermez je ne sais combien de belles personnes dont la plupart vous sont inutiles, et ne laissent pas d'être perdues pour le reste de la terre. D'ailleurs croyez-vous que l'on s'accommode d'un amant dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, et qui ne soupire

que sur le ton d'une autorité absolue? Non, je n'étais pas propre pour le sérail, il n'était pas besoin que vous me fissiez chercher, je n'eusse jamais fait votre bonheur.

So. Comment en êtes-vous si sûre?

J. DE GON. C'est que je sais que vous n'eussiez pas fait le mien.

So. Je n'entends pas bien la conséquence. Qu'importe que j'eusse fait votre bonheur ou non?

J. DE GON. Quoi! vous concevez qu'on puisse être heureux en amour par une personne que l'on ne rend pas heureuse; qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires qui n'aient pas besoin de se communiquer; et qu'on en jouisse quand on ne les donne pas? Ah! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

So. Je suis Turc: il me serait pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J. DE GON. Oui.

So. Et n'est-ce pas un mouvement de vanité que de vouloir faire le bonheur des autres? N'est-ce pas une fierté insupportable de ne consentir que vous me rendiez heureux qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi? Un sultan est plus modeste, il reçoit du plaisir de beaucoup de femmes très-aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement, il est plus solide qu'il ne vous paraît. Songez-y, étudiez le cœur humain, et vous trouverez que cette délica-

tesse que vous estimiez tant n'est qu'une espèce de rétribution orgueilleuse ; on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc ! je conviens que la vanité est nécessaire.

SO. Vous la blâmiez tant tout-à-l'heure !

J. DE GON. Oui, celle dont je parlais ; mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, et qu'il serait dangereux de le guérir de ses défauts?

SO. Mais on ne sait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité ?

J. DE GON. A un certain point, c'est vice ; un peu en decà, c'est vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

N'Y eût-il que votre nom, je serais charmé de vous, Paracelse ! On croirait que vous seriez quelque Grec ou quelque Latin, et on ne s'aviserait jamais de penser que Paracelse était un philosophe suisse.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la nature, et surtout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connaissance des génies et des habitans élémentaires.

MO. Je conçois aisément que ce sont là les

vraies sciences. Connaître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien; mais connaître les génies que l'on ne voit point, c'est tout autre chose.

PA. Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quels pouvoirs ils ont dans l'univers.

MO. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières! Car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme; et cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusque-là.

PA. Oh! il n'y a si petit philosophe qui n'y soit parvenu.

MO. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'âme humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps?

PA. Franchement il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre.

MO. Et vous n'en saviez pas davantage?

PA. Non. N'est-ce pas bien assez?

MO. Assez? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les hommes que vous ne connaissiez pas, pour aller aux génies?

PA. Les génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MO. Oui; mais il n'est pardonnable de songer à eux qu'après qu'on n'a plus rien à connaître dans les hommes. On dirait que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se

forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité ; et dont il s'embarrasse à plaisir ; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneraient, s'il voulait, assez d'occupation.

PA. L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples, et court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MO. Tant pis pour l'esprit ; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnaît point, et il prend des mystères ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyaient l'ordre de l'univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueraient ni vertus des nombres, ni propriétés des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourraient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi ! n'est-ce que cela ?*

PA. Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, et qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MO. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères-là que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

MO. Un métier bien différent du vôtre. Vous

avez étudié les vertus des génies, et moi j'ai étudié les sottises des hommes.

PA. Voilà une belle étude! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises?

MO. On le sait en gros et confusément, mais il en faut venir aux détails, et alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PA. Et à la fin, quel usage en faisiez-vous?

MO. J'assemblais dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvais, et là je leur faisais voir qu'ils étaient tous des sots.

PA. Il fallait de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité.

MO. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, et vous les voyez aussitôt crever de rire.

PA. Je vous entends, vous étiez comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente, et que ne rit-on des mœurs mêmes?

MO. Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, et la comédie vous en tire. Elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PA. Mais on rentre aussitôt dans ce tout dont on s'était moqué, et on recommence à en faire partie.

MO. N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un

jeune oison volait avec la mauvaise grâce qu'ont tous ceux de son espèce quand ils volent; et pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevait qu'à un pied de terre, il insultait au reste de la basse-cour. *Malheureux animaux*, disait-il, *je vous vois au-dessous de moi*, *et vous ne savez pas fendre ainsi les airs*. La moquerie fut courte, l'oison retomba dans le même temps.

PA. A quoi donc servent les réflexions que la comédie fait faire, puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison, et qu'au même instant on retombe dans les sottises communes?

MO. C'est beaucoup que de s'être moqué de soi; la nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque? Et s'il en était besoin même, on trouverait encore une troisième partie qui se moquerait des deux premières ensemble. Ne dirait-on pas que l'homme soit fait de pièces rapportées?

PA. Je ne vois pas qu'il y ait matière sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime; mais quels efforts de méditation ne faudrait-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés?

MO. Vous revenez à vos génies; et moi je ne reconnais que mes sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis

vous prédire que mes comédies vivront plus que vos sublimes ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode, les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vu je ne sais combien de livres et de genres d'écrire enterrés avec leurs auteurs, ainsi que chez de certains peuples on enterre avec les morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connais parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des lettres, et avec tout cela je garantis la durée de mes pièces. J'en sais bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

DAVID RICCIO.

Non, je ne me consolerai jamais de ma mort.

M. Stuart. Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un musicien. Il fallut que les principaux seigneurs de la cour d'Ecosse, et le roi mon mari lui-même, conspirassent contre toi; et l'on n'a jamais pris plus de mesures ni fait plus de façon pour faire mourir aucun prince.

D. Ric. Une mort si magnifique n'était point faite pour un misérable joueur de luth, que la pauvreté avait envoyé d'Italie en Ecosse; il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours à votre musique, que de

m'élever dans un rang de ministre d'état, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. STUART. Je n'eusse jamais cru te trouver si peu sensible aux grâces que je t'ai faites. Etait-ce une légère distinction que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisait point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînais tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le roi accompagné de celui qui avait été choisi pour être un de mes meurtriers, parce que c'était le plus affreux Ecossais qui ait jamais été, et qu'une longue fièvre quarte dont il relevait l'avait encore rendu plus effroyable. Je ne sais s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des rois d'Ecosse.

D. RIC. Je suis dans le tombeau des rois d'Ecosse?

M. STUART. Il n'est rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O mon luth! faut-il que je t'aie quitté, pour m'amuser à gouverner un royaume?

M. STUART. Tu te plains? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RIC. Oh ! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers ; mais moi j'étais né pour mourir dans mon lit. La nature m'avait mis dans la meilleure situation du monde pour cela ; point de bien, beaucoup d'obscurité ; un peu de voix seulement, et de génie pour jouer du luth.

M. STUART. Ton luth te tient toujours au cœur. Hé bien ! tu as eu un méchant moment, mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables ? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que musicien ! Tu te serais bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

D. RIC. J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes.

D, RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un poëte de mon pays a décrit un château enchanté, où des amans et des amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement et d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, et ne se reconnaissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes ; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien ; il se présente mille fois à eux, et ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laisse-là le jargon et les chimères des philosophes. Lorsque rien ne contribue à

nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

D. Ric. Le bonheur mériterait pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. Stuart. On la prendrait inutilement, il ne s'aurait s'accorder avec elle; on cesse d'être heureux, sitôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentait les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, crois-tu qu'il se portât bien? Moi, je tiendrais qu'il serait malade. Le bonheur est comme la santé, il faut qu'il soit dans les hommes, sans qu'ils l'y mettent; et s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes, et qui sont toujours très-faibles et très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÈME FAUX DÉMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

Je dois connaître les pays du nord presque aussi-bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande; et enfin j'ai été mourir en Suède, philosophe plus que jamais.

Le faux Dé. Je vois par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la philosophie; il

s'en faut bien que j'aie vécu si tranquillement.

Des. Ç'a été votre faute. De quoi vous avisiez-vous de vouloir vous faire grand-duc de Moscovie, et de vous servir, dans ce dessein, des moyens dont vous vous servîtes? Vous entreprîtes de vous faire passer pour le prince Démétrius, à qui le trône appartenait, et vous aviez déjà devant les yeux l'exemple des deux faux Démétrius qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avaient été reconnus pour ce qu'ils étaient, et avaient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y a plus d'apparence que celle-là, qui était déjà usée, dût réussir.

Le faux Dé. Entre nous, les Moscovites ne sont pas des peuples bien raffinés. C'est leur folie de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sait sur quoi cela est fondé.

Des. Encore n'étaient-ils pas si sots, qu'ils pussent se laisser duper par trois faux Démétrius de suite. Je suis assuré que, quand vous commençâtes à vouloir passer pour prince, ils disaient presque tous d'un air de dédain: *Quoi! est-il question encore de voir des Démétrius?*

Le faux Dé. Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considérable. Le nom de Démétrius était aimé, on courait toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le peuple.

Des. Et le mauvais succès qu'avaient eu les deux autres Démétrius, ne vous faisait-il point de peur?

LE FAUX DÉ. Au contraire, il m'encourageait. Ne devait-on pas croire qu'il fallait être le vrai Démétrius, pour oser paraître après ce qui était arrivé aux deux autres? C'était encore assez de hardiesse, quelque vrai Démétrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vraisemblables?

LE FAUX DÉ. Mais vous qui me faites tant de questions, et qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en chef d'une philosophie nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors devaient être renfermées?

DES. J'avais trouvé beaucoup de choses assez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étaient vraies, et assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part

LE FAUX DÉ. Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de philosophes qui, avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avaient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais philosophes? On vous en nommerait un nombre prodigieux, et vous ne me sauriez nommer que deux faux Démétrius qui avaient été avant moi. Je n'étais que le troisième dans mon espèce qui eût entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le millième dans la vôtre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DES. Vous saviez bien que vous n'étiez pas le prince Démétrius; mais moi je n'ai publié que

ce que j'ai cru vrai, et je ne l'ai pas cru sans apparence. Je ne suis revenu de ma philosophie que depuis que je suis ici.

LE FAUX DÉ. Il n'importe, votre bonne foi n'empêchait pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse pour assurer hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déjà été trompé par tant d'autres qui l'assuraient aussi, que quand il se présente de nouveaux philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise pas d'une voix : *Quoi ! est-il encore question de philosophes et de philosophie?*

DES. On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables ; mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée ; car la philosophie (je crois qu'un mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'entre eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche sa prise et recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi ! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, et dès ce moment-là elle échappe.

Le faux Dé. Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver, on perdra courage, et on fera bien.

Des. Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, et il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

Le faux Dé. Quoi! c'était hasarder infiniment, que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisième fois; et à vouloir tromper tous les hommes pour la trente millième, il n'y aura rien à hasarder. Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites!

Des. Oui, sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étaient du nom de Démétrius.

Le faux Dé. Si j'avais à recommencer, je ne voudrais point être faux Démétrius, je me ferais philosophe; mais si on venait à se dégoûter de la philosophie, et à se désespérer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrais toujours cela.

Des. Vous aviez bien plus sujet de craindre quand vous étiez prince. Croyez que les hommes ne se découragent point; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les modernes ne découvrent pas la vérité plus que les anciens, il

est bien juste qu'ils aient au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est due ni aux uns ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

ANNE DE BOULEN.

J'ADMIRE votre bonheur. Il semble que Saint-Vallier, votre père, ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête, vous allez demander sa grâce au roi : être jolie, et demander des grâces à un jeune prince, c'est s'engager à en faire ; et aussitôt vous voilà maîtresse de François Ier.

LA DUC. Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où est une fille de sauver la vie à son père. Le penchant que j'y avais pouvait aisément être caché sous un prétexte si honnête et si favorable.

A. DE BOU. Mais votre goût se déclara bientôt par les suites ; car vos galanteries durèrent plus long-temps que le péril de votre père.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde sait bien que qui fait un pas, en fera davantage ; il ne s'agit que de bien faire ce premier

pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la fortune m'offrit, et que je ne passerai pas dans l'histoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admirait que le connétable de Montmorency eût été le ministre et le favori de trois rois; mais j'ai été la maîtresse de deux, et je prétends que c'est davantage.

A. DE BOR. Je n'ai garde de disconvenir de votre habileté; mais je crois que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer long-temps; mais je me suis fait épouser. Un roi vous rend des soins, tant qu'il a le cœur touché; cela ne lui coûte rien. S'il vous fait reine, ce n'est qu'à l'extrémité, et quand il n'a plus d'espérance.

LA DUC. Vous faire épouser, n'était pas une grande affaire; mais me faire toujours aimer, en était une. Il est aisé d'irriter l'amour quand on ne le satisfait pas, et fort mal aisé de ne pas l'éteindre quand on le satisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuser toujours avec la même sévérité, et il fallait que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puisque vous me pressez si fort avec vos raisons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc encore, que je n'avais ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avais compris ainsi ; car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages des infidélités que vous fîtes à votre amant, et qui, selon toutes les apparences, furent secrètes. Elles ne peuvent servir à relever votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du roi d'Angleterre, le public, qui était instruit de mes aventures, ne me garda point de secret, et cependant je triomphai de la renommée.

LA DUC. Je vous prouverais peut-être, si je voulais, que j'ai été infidèle à Henri VIII, avec assez peu de mystère pour m'en pouvoir faire honneur ; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher, ou réparer ; mais comment cacher, comment réparer le manque de jeunesse ? J'en suis pourtant venue à bout. J'étais coquette, et je me faisais adorer ; ce n'est rien, mais j'étais âgée. Vous, vous étiez jeune, et vous vous laissâtes couper la tête. Toute grand'mère que j'étais, je suis assurée que j'aurais eu assez d'adresse pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'est là la tache de ma vie ; n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui est votre fort. Il était assurément moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avais eue. Je devais avoir bien troublé la raison de celui qui se résolvait à me prendre pour sa femme ; mais il suffisait que vous eussiez prévenu en votre faveur, et accoutumé peu à peu aux changemens de votre

beauté les yeux de celui qui vous trouvait toujours belle.

La Duc. Vous ne connaissez pas bien les hommes. Quand on paraît aimable à leurs yeux, on paraît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoiqu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paraître aimable à leurs yeux aussi long-temps qu'on voudrait.

A. de Bou. Vous m'avez convaincue, je vous cède; mais du moins que je sache de vous par quel secret vous réparâtes votre âge. Je suis morte, et vous pouvez me l'apprendre, sans craindre que j'en profite.

La Duc. De bonne foi je ne le sais pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses sans savoir comment on les fait, et on est tout surpris qu'on les ait faites. Demandez à César comment il se rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-il pas aisément.

A. de Bou. La comparaison est glorieuse.

La Duc. Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que lui et moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des desseins et des secrets infaillibles, et de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritaient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

FERNAND CORTEZ.

Avouez la vérité. Vous étiez bien grossiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des hommes descendus de la sphère du feu, parce qu'ils avaient du canon, et quand leurs navires vous paraissaient de grands oiseaux qui volaient sur la mer.

Montezume. J'en tombe d'accord; mais je veux vous demander si c'était un peuple poli que les Athéniens.

F. Cor. Comment! ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

Mon. Et que dites-vous de la manière dont se servit le tyran Pisistrate pour rentrer dans la citadelle d'Athènes, d'où il avait été chassé? N'habilla-t-il pas une femme en Minerve? (car on dit que Minerve était la déesse qui protégeait Athènes.) Ne monta-t-il pas sur un chariot avec cette déesse de sa façon, qui traversa toute la ville avec lui, en le tenant par la main, et en criant aux Athéniens: *Voici Pisistrate que je vous amène, et que je vous ordonne de recevoir*. Et ce peuple si habile et si spirituel ne se soumit-il pas à ce tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en était expliquée de sa propre bouche?

F. Cor. Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

Mon. Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'histoire par les conversations que j'ai eues avec différens morts. Mais enfin vous conviendrez que les Athéniens étaient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu ni de navires, ni de canons, mais ils avaient vu des femmes; et quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre artillerie.

F. Cor. Il n'y a point de peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je? il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, et qu'on ne remarquerait peut-être pas quand on les verrait.

Mon. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps que la science de l'avenir était contenue dans un trou souterrain, d'où elle sortait en exhalaison? Et par quel artifice leur avait-on persuadé que, quand la lune était éclipsée, ils pouvaient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avait-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle était obscurcie par l'ombre de la terre? Je ne dis rien des Romains, et de ces dieux qu'ils priaient à manger dans leurs

jours de réjouissance, et de ces poulets sacrés dont l'appétit décidait de tout dans la capitale du monde. Enfin vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos contrées; et même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises grecques ou romaines.

F. Cor. Avec ces sottises-là, cependant les Grecs et les Romains ont inventé tous les arts et toutes les sciences dont vous n'aviez pas la moindre idée.

Mon. Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des sciences au monde; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être savans. On n'est pas toujours capable de suivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des sciences de leurs voisins. Pour les arts, l'Amérique avait trouvé des moyens de s'en passer, plus admirables peut-être que les arts mêmes de l'Europe. Il est aisé de faire des histoires quand on sait écrire; mais nous ne savions point écrire, et nous faisions des histoires. On peut faire des ponts, quand on sait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y point savoir bâtir, et de faire des ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuses, qu'ils ne concevaient pas qu'on eût pu élever sans machines aussi haut qu'elles étaient éle-

vées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. COR. Ils sont assez prouvés par tout ce qui peut distinguer les peuples polis d'avec les peuples barbares. La civilité règne parmi nous; la force et la violence n'y ont point lieu; toutes les puissances y sont modérées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; et même, voyez à quel point nous sommes scrupuleux; nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenait, et décidé cette question pour nous.

MON. Sans doute c'était traiter des barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritaient; mais je crois que vous êtes civils et justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôterait à l'Europe ses formalités, la rendrait bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, et gêne toutes vos actions; mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens, et toute la justice qui devrait se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. COR. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, et gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Est-il bien affligé? Non apparemment. Cependant s'il ne le prenait pas, il blesserait la raison.

MON. J'entends ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous; mais du moins elle fait sa protestation que les choses devraient aller autrement qu'elles ne vont, que les héritiers, par exemple, devraient regretter leurs parens; ils reçoivent cette protestation, et pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, et que vous ne lui laissez pas exercer; et vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. COR. N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devrait être.

MON. Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenaient de leur origine. Ils s'étaient établis dans la Toscane, pays barbare, selon eux, et peu à peu ils en avaient si bien pris les coutumes, qu'ils avaient oublié les leurs. Ils sentaient pourtant je ne sais quel déplaisir d'être devenus barbares, et tous les ans, à certain jour, ils s'assemblaient. Ils lisaient en grec les anciennes lois qu'ils ne suivaient plus, et qu'à peine entendaient-ils encore; ils pleuraient, et puis se séparaient. Au sortir de là, ils reprenaient gaiement la manière de vivre du pays. Il était question chez eux de lois grecques, comme chez vous de la raison. Ils savaient que ces lois étaient au monde; ils en faisaient mention, mais légèrement et sans

fruit ; encore les regrettaient-ils en quelque sorte. Mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connaître et de la mépriser.

F. COR. Du moins, quand on la connaît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MON. Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cédons ? Ah ! que n'avions-nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres, et que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenaient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les nôtres.

JUGEMENT
DE
PLUTON,
SUR LES DEUX PARTIES DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

A MONSIEUR L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenez-m'en compte, si vous voulez; sans vous je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avait rien de plus inutile, ni en même temps de plus aisé, que de faire des critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de son premier jugement? Personne du monde. Et puis, pourquoi ferait-on revenir les gens? Leur premier jugement a souvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord qu'on en a assez à découvrir les défauts d'autrui. Tout paresseux que je sois, je voudrais être gagé pour critiquer tous les livres qui se font. Quoique l'emploi paraisse assez étendu, je suis assuré qu'il me resterait encore du temps pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un

critique démêle ce que l'on peut condamner dans un ouvrage. Ou bien on n'en avait pas encore aperçu les défauts, et alors on ne convient pas avec lui qu'ils y soient; ou bien on les avait aperçus, et on lui ôte la gloire de sa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par son lecteur, ou il n'en est pas suivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une critique? Est-ce pour m'opposer au succès des Dialogues des Morts? *Je n'ai pas tant d'autorité auprès du public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des défauts partout? Ce ne serait rien de surprenant. Est-ce enfin pour donner à entendre que je ferais quelque chose de meilleur que ce que je critique! Moins encore cela que tout le reste. Quoi donc! Je ne sais si on voudra bien croire que cette mauvaise critique des* Dialogues des Morts *que nous lûmes en manuscrit, vous et moi, cette critique qui ne disait rien, mais qui en récompense disait des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus sévère à l'égard de l'ouvrage, et plus honnête à l'égard de l'auteur. Nos premières pensées nous réjouirent, et vous voulûtes que je travaillasse. Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès, je serai assez payé de la peine que j'ai prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis, etc.*

D. H.

JUGEMENT

DE PLUTON

SUR

LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais il n'y eut tant de désordre dans les enfers. C'est une confusion incroyable. Il y avait auparavant différens quartiers où l'on mettait ensemble tous les morts de même condition. Ils s'y entretenaient de ce qui leur était convenable, ou bien ils ne disaient mot; mais depuis qu'ils ont lu les Dialogues qu'on leur fait faire, tout est renversé; les courtisanes se sont jetées dans le quartier des héros, et leur ont dit cent sottises, dont la gravité de ces messieurs a été offensée; les savans qui faisaient la cour aux princes, les ont traités comme les princes devraient traiter les savans; les rangs qui étaient réglés entre eux selon l'ordre naturel, ont été troublés; et l'on a vu Charles v qui marchait à la suite d'Erasme, et qui le traitait de majesté. Si Pluton a affaire d'un mort, il ne sait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout

l'enfer. Comme on ne le trouvait point, on croyait qu'il s'était évadé, et on n'avait garde de s'imaginer qu'il était avec Auguste. Pluton rencontra par malheur Anacréon et Aristote qui parlaient ensemble, et dans le temps qu'il poussait l'un par les épaules dans le quartier des poëtes, et l'autre dans celui des philosophes, il aperçut de là Homère et Esope, qui étaient sortis chacun de leur demeure pour se faire des complimens, et puis pour se dire des injures; et un peu plus loin l'empereur Adrien et Marguerite d'Autriche, qui étaient venus des deux bouts de l'enfer dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il serait difficile de remédier à ce mal; et en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le livre qui avait causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la critique publiquement; mais comme il n'est pas trop fin sur ces matières, et qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, et de former sur cela son jugement. Il fit donc publier dans les enfers, qu'à tel jour on jugerait ce livre dans son palais; que pour Lucien et les trente-six morts intéressés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'assemblée fut nombreuse; Pluton était assis sur son trône, avec un air fort chagrin. Il bâillait à chaque moment, parce qu'il venait de lire ce livre, et il se plaignait même d'une grosse migraine, qui lui était venue de ce

qu'il l'avait lu avec application. Eaqúe et Rhadamante étaient à ses côtés, plus refrognés et plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les morts gardaient un profond silence, lorsque Pluton se leva, et fit cette terrible et courte harangue :

Morts ! où diable l'auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étais usé ? Je lui ferai voir qu'il n'en est rien. Que tout l'enfer soit témoin de ma vengeance, et que le bruit en aille jusqu'à la boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantge. Aussitôt voilà je ne sais combien d'accusateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit signe de se taire, et dit qu'il aurait soin de faire parler chacun en son rang ; et même, pour observer un ordre plus juridique, et ne pas donner lieu de croire qu'un livre eût été condamné sans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de représenter l'auteur des nouveaux Dialogues, et de répondre pour lui ; mais Lucien déclara nettement qu'il ne se voulait point charger de cela. Quoi ! lui dit Eaque, vous êtes le héros du livre ; c'est à vous qu'il est dédié, et vous ne le voudrez pas défendre ? Il faut que celui à qui s'adresse l'épître dédicatoire paie ou protège. Vous n'avez rien donné à votre auteur, protégez-le donc tout au moins? Je ne suis engagé à faire ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'auteur avait pu trouver un autre héros que moi, il l'aurait pris. Il n'a choisi un mort que faute de vivans. Et puis qui vous a dit que les épîtres dédicatoires obligeassent à quelque chose ? Informez-vous-en à beaucoup de grands seigneurs que je vois ici,

dont le nom est à la tête d'une infinité de livres.

Le stoïcien Chrisippe qui était présent, et qui, outre qu'il est naturellement chagrin, n'a pas trop sujet d'être des amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avait raison de ne pas vouloir faire le personnage d'avocat dans un jugement où il eût dû paraître lui-même en qualité de criminel; que c'était lui qui avait donné le mauvais exemple de faire parler les morts; que toutes les fautes de son imitateur pouvaient fort justement être mises sur son compte, et qu'on lui donnerait peut-être de la peine à lui-même, si l'on voulait examiner ses propres Dialogues. Pluton, qui était de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fît le procès à ceux mêmes de Lucien; et Chrisippe ravi d'avoir une occasion de se venger, continua ainsi :

Je vois, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur et dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne sais s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces plaisans fort sujets aux répétitions, et qui n'ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'épître qu'on lui adresse, *qu'on est bien fâché qu'il eût épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les philosophes affectent de faire paraître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyaient hériter, et à qui ils faisaient*

la cour. Je vous assure que, quelque tentation qu'eût pu avoir son imitateur de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ses sujets en mille manières toutes fort semblables. Surtout combien de Dialogues sur ces pauvres héritiers trompés! Qui l'obligerait à dire des choses toujours nouvelles, le réduirait peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de morts. Pour moi, j'opinerais qu'à cause de ses répétitions, on le mît ici en la place de Sisiphe, et qu'on lui donnât cette grosse pierre à tourner et à retourner sans fin, comme il a fait ses sujets.

Tous les morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'était point de bonne grâce. Chrisippe, encouragé par ce petit applaudissement, voulait poursuivre; mais Rhadamante qui est un juge exact, et qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort sévèrement: Il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite; si l'on s'y voulait opposer, il fallait s'en aviser plus tôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévère que celui de Rhadamante. Et ces messieurs les faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je suis un mort de seize cents ans, admiré pendant seize cents ans, et au bout de ce temps-là on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'auteur d'un petit livre. *Elle est trop guindée*, dit-il, je mourus trop sérieusement, je ne fus pas assez

réjouissant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai philosophe; je ne m'avisai point de dire :

Ma petite âme, ma mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il est pourtant sûr que je donnai ordre à tout sans aucun trouble; que je ne différai à me tuer, et que je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes amis qui s'étaient mis sur la mer, et qui tâchaient de se dérober à César; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous fasse la grâce de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaise, afin qu'on se règle là-dessus, et qu'un héros soit sûr de son fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers? car il y en a dans les deux morts dont il paraît content. Les grands hommes seront-ils obligés à dire des sottises à leur âme, et les filles à se plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'âme qu'il a fallu se moquer du jugement que seize siècles avaient prononcé sur ma mort? Où est le respect qu'on doit à l'antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses héros?

Toute l'assemblée commençait à être émue de la véhémence avec laquelle Caton haranguait; mais l'empereur Adrien se leva, et dit froidement : Ne faites point tant de bruit pour les

intérêts de l'antiquité, elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel auteur des Dialogues. Il vous dégrade, à la vérité, et vous ôte votre rang de héros; mais l'antiquité n'y perd rien, car il me met aussitôt en votre place, moi qui n'étais point auparavant compté pour un héros, par la manière dont j'étais mort. J'en demande pardon à la bonne compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me résoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulais absolument que les médecins imaginassent un moyen de me faire vivre, et je suis fort obligé à l'auteur des Dialogues de m'avoir fait grâce sur tout cela. Aussi je vous assure que son livre est fort joli, et que je me plais fort à le lire. Il me console de tous ceux que je sais qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut désespérer de rien. Je mourais comme un poltron dans la plupart des histoires; et après je ne sais combien de temps, me voilà, sans y penser, devenu héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce livre-là, répondit Caton. Oh! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'est la loi commune. Les auteurs sont maîtres de leurs grâces; ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela Pluton redoubla son sérieux, et défendit à Adrien de débiter des maximes si dangereuses; et pour régler ce qui était en contestation entre Caton et Adrien, il prononça, de l'avis d'Eaque et de Rhadamante :

Qu'il n'était point permis de changer les ca-

ractères, et de faire Adrien de Caton, et Caton d'Adrien, même sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôterait de l'autre.

Après cet arrêt, Caton cria qu'on laissait encore indécise la principale question, qui était le mépris de l'antiquité; qu'à moins que l'on y mît ordre, il n'y avait point de morts, si vénérables qu'ils pussent être, à l'abri des plaisanteries; qu'il fallait fixer un temps dans lequel une belle action passerait pour être consacrée, et ne serait plus sujette à la censure. Aussitôt Alexandre, Homère, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchait à se tirer tout doucement de la foule, et à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand prince, que Lucien voudrait être loin d'ici. La question que l'on traite le regarde; il a appris à son copiste à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connaît de plus grand et de plus élevé; le copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le copiste un autre; mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux auteurs; c'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'était déjà souvenu de moi dans ses plaisanteries; mais son prétendu imitateur a jugé que ma vie pouvait encore fournir quelque chose, et que j'étais assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des faiseurs de Dia-

logues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon père, ce qu'il trouvait à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne serait pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune personne l'art de la coquetterie; mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire! Phriné pouvait prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une courtisane naissante, et lui dire : *Ne recevez point tant d'amans à la fois; c'en est trop, il en arrivera quelque désordre.* Mais Phriné règle le nombre de mes conquêtes, et me dit : *Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes; il ne vous fallait que la Grèce, les îles voisines, et par grâce je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie Mineure.* Enfin Phriné entend si bien la guerre, qu'on croirait qu'elle y aurait été. N'en est-il rien, *petite conquérante?* dit-il en se tournant vers elle. *Petite conquérante,* répondez donc, où en aviez-vous tant appris? Phriné répondit tout en colère : J'ai déjà dit, je ne sais combien de fois, que je ne voulais pas qu'on m'appelât *la petite conquérante.* Tous ces morts me viennent rire au nez, en me donnant ce nom-là; mais je prétends bien qu'ils s'en corrigent, car l'auteur des nouveaux Dialogues lui-même s'en est corrigé, et on m'a dit que dans sa seconde édition je ne suis plus *une petite conquérante*, mais *une aimable conquérante.* Si l'on voulait encore me faire plus de plaisir, on m'appellerait *jolie femme.* Je vois que toutes ces femmes de bien, et qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables, sont au désespoir de ce qu'on m'a honorée de cette

qualité dans les Dialogues. Elles prétendaient en être en possession, et il est vrai qu'on ne l'avait jamais donnée à une personne de mon métier; mais enfin je suis ravie que leur vanité ait été rabattue, et que parmi toutes celles de mon espèce, on ait fait choix de moi pour être la première que l'on nommât *jolie femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable conquérante, la jolie femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds? car il paraît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les conquérans au-dessous des femmes; *parce que les conquérans ont besoin d'armées pour leurs entreprises, et que les femmes n'en ont pas besoin pour les leurs; que vous étiez seule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, et que je n'étais pas le seul qui agît dans les miennes*. Laissez-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux disputer avec vous que dans les nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donna pas trop d'esprit; mais ici vous êtes un vrai sophiste. Je crois que c'est parce que vous êtes sous les yeux de votre précepteur Aristote. Aussitôt Pluton prononça :

Que Phriné ne se mêlerait que de son métier.

Et elle, en faisant une grande révérence, répondit : Très-volontiers.

Aristote, dans le même moment, cria qu'il en fallait ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon disciple, disait-il. On lui a mis en tête une courtisane, et à moi un vieux débauché, et c'est le vieux

débauché qui me fait ma leçon sur la philosophie, comme c'est la courtisane qui la fait à Alexandre sur la guerre; car dans les nouveaux Dialogues, c'est une règle infaillible, que vous trouverez toujours tout renversé. Du moment que vous voyez ensemble un sage et un fou, assurez-vous que le fou sera au-dessus du sage. Si l'auteur s'avise d'assortir ensemble Agamemnon et Tersite, soyez sûr qu'Agamemnon n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pied-là, vous ne devez pas être étonné qu'on m'envoie à l'école d'Anacréon, qu'Anacréon me définisse la philosophie *un art de chanter et de boire*, et change le Lycée en cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renversement dans un livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne sais pas du moins le lui disputer un peu, je me plains de ce que je suis un sot. Quoi! n'avoir pas un seul mot à lui répondre! Etre confondu par sa chansonnette! Où sont tous mes livres? Ne me fournissaient-ils rien dont je puisse me servir? Avais-je perdu la parole ou la mémoire? Toi-même, Anacréon, pour te dire un bon mot qui a été dit dans notre Grèce, n'as-tu point eu de honte de m'avoir vaincu? Point du tout, répondit Anacréon; quand je lus le titre de notre Dialogue, je tremblai; je crus que tu m'allais faire des réprimandes dignes de ta gravité; mais je ne fus jamais plus content que quand je vis que c'était moi qui étais le docteur du Dialogue. J'ai donné commission à tous les chers disciples

que j'ai dans l'autre monde de bien boire à la santé de l'auteur, de déclarer la guerre à tous les péripatéticiens, et de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau système de philosophie dans l'université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisait que badiner, et qu'il ne disait rien de sérieux pour la défense du Dialogue, il déclara :

Qu'un dialogue ne serait point composé d'Anacréon, qui parlerait tout seul; qu'Aristote serait obligé de lui répondre; et qu'une petite chanson ne serait point du même poids que quantité de gros in-folio.

Virgile prit aussitôt la parole pour se plaindre de ce qu'on avait tourné en ridicule le commencement de ses Géorgiques, où il faisait un compliment à Auguste. Vous faites le plaisant, dit-il à Aretin. Vous vous réjouissez sur cette fille de Thétis, et sur ce scorpion. Cela aurait pu paraître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre siècle; mais dans le mien, c'était comme si j'eusse loué Auguste sur sa valeur et sur sa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'auteur des Dialogues a dit que les belles sont de tout pays, et moi je dis que les sottises sont de tous les siècles. Vous seriez bienheureux d'avoir été ancien, pour avoir droit de dire des choses que nous autres modernes nous n'eussions osé dire. Mais seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'histoire romaine. N'avez-vous jamais ouï parler de ces apothéoses qu'on faisait pour les empereurs? César était devenu une étoile après sa mort; on pouvait prédire à Auguste une destinée aussi glorieuse. Présen-

tement que la mode des apothéoses est passée, on parlerait une autre langue aux princes. Mais, répliqua Aretin, il n'y avait rien de plus ridicule que ces apothéoses. Vous pouviez louer Auguste d'une manière simple et naturelle, sans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendait après sa mort; mais parce que l'apothéose est beaucoup plus surprenante, et moins raisonnable, vous ne manquez pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile; que l'apothéose fût raisonnable ou non, il suffit que c'était une coutume reçue chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sottise-là. Je le veux bien, répliqua Virgile; mais répondez-moi juste. Les Romains avaient-ils moins de foi à ces apothéoses, qu'à tout ce que l'on comptait des Champs-Elysées? Non, répondit Aretin, je ne crois pas que les Champs-Elysées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la manière dont je loue Caton, en disant *qu'il préside à l'assemblée des plus gens de bien, qui dans les Champs-Elysées sont séparés d'avec les autres*. Si les Champs-Elysées, aussi-bien que les apothéoses, ne passaient que pour des fadaises, la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussitôt Aretin, la louange que vous donnez à Caton veut seulement dire que s'il y avait des Champs-Elysées, on y séparerait les gens de bien d'avec les autres, et qu'on mettrait Caton à la tête de cette compagnie. Hé bien! répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, voulait

et son imitateur l'avaient assez maltraité, mais l'imitateur encore plus que Lucien; que du moins quand Lucien avait voulu dire du mal d'Homère, il l'avait fait dire par quelqu'autre que par Homère; mais que chez le nouvel auteur, c'était lui qui disait du mal de lui-même, et qui apprenait aux autres qu'il n'avait entendu finesse à rien, et qu'on lui faisait trop d'honneur d'y en entendre; qu'il aurait bien souhaité qu'on lui eût dit si l'auteur avait reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte; qu'autrement il désavouait tout, et qu'il entreprenait de soutenir que ses ouvrages étaient pleins de mystères et d'allégories; que, si l'on ne réprimait cette licence des auteurs, Achille avouerait bientôt qu'il mourait de peur dans le combat, et Pénélope, qu'elle avait favorisé tous ses amans dans l'absence d'Ulysse; qu'enfin il n'y avait point de mort qui pût s'assurer de n'être pas ressuscité quelque jour, pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homère parurent si justes, et de plus son autorité leur donnait tant de poids, que Pluton, sans écouter Esope qui voulait répondre, défendit:

Que l'on fît jamais parler personne contre soi-même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homère n'était pas encore content. Il fit souvenir Pluton qu'il fallait venger l'antiquité des insultes que les deux auteurs des Dialogues lui avaient faites en cent endroits. Quoi! disait-il, Lucien n'a point respecté mon nom, qui s'était déjà établi pendant plus de

mille années ? L'imitateur de Lucien, encore plus hardi que lui, ne respecte pas ce même nom qui a présentement une antiquité de près de trois mille ans ! Ce nombre infini d'hommes qui, dans une si longue suite de siècles, ont adoré mes ouvrages, c'étaient donc des fous ! On condamne dans un moment, et sans y faire trop de réflexions, tant de jugemens qui ont tous été conformes ! La préoccupation peut beaucoup, dira-ton. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient aussi. Ceux qui seraient d'avis contraire, n'osent se déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ai pu avoir une si grande réputation sans la mériter, et je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homère fut secondé de je ne sais combien d'anciens, qui étaient tous fort offensés du peu d'égards que l'on avait eu pour eux. Chacun représentait avec indignation le nombre d'années qui parlait pour lui, accablait les juges de la quantité de témoignages rendus en sa faveur. Enfin Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire sur l'arrêt qu'il allait rendre, ordonna :

Que les anciens seraient toujours vénérables ; que Lucien, qui était un des premiers qui se fussent révoltés contre eux, et que ceux qui suivraient son exemple, ne seraient jamais réputés anciens, et seraient éternellement sujets à la critique, comme de malheureux modernes.

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des morts, qui avaient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'était le duc d'Alençon qui di-

sait à Elisabeth d'Angleterre : Quoi ! votre majesté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle ? Votre majesté ne parlera point ? Mais je supplie votre majesté de parler. Je n'agirai et je ne paraîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grâce à votre majesté ; je ne puis souffrir que votre majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *votre majesté;* de plus, ces titres-là ne sont guère usités dans la langue du pays. Mais le duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, et dit qu'il ne traitait la reine avec des respects si profonds et si peu ordinaires chez les morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avait pour elle dans les nouveaux Dialogues ; qu'il y allait de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût su si peu vivre ; qu'il ne voulait point qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des reines en propres termes, *qu'elles n'avaient plus leur virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout à l'heure en contestation, Elisabeth et moi. Je voulais demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite ; mais elle s'obstine à dire qu'une femme doit toujours éviter ces sortes d'éclaircissemens, et qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le comte de Leicester, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Elisabeth, *que la virginité était la plus douteuse de toutes ses qualités* ; et en même temps

on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un prince, ni trop délicat pour un amant. Ah! s'écria un précieuse nouvellement morte, soupçonner Elisabeth de quelques actions indécentes! Cela se peut-il? Elisabeth ne trouvait rien de plus joli que *de former des desseins*, *de faire des préparatifs*, *et de n'exécuter rien*. Elisabeth faisait peut-être quelques pas dans le pays de Tendre, mais assurément elle se gardait bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable? *Ce qu'on obtient vaut toujours moins qu'il ne valait, quand on ne faisait que l'espérer; et les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicat! interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une précieuse. Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs, c'est tout le contraire. *Hélas! que les hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandais, si vous vous plaignez de la condition naturelle des hommes, et du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples et communs qui sont les plus doux. Savez-vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la hollandaise, dont je me servis pour la louer. Je n'étais point un homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs: je ne savais sur cette matière-là que ce que tout le monde

sait ; cependant la reine d'Angleterre fut contente de ma science, et à mon départ j'eus un beau présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adressant à la précieuse qui avait parlé, que ce gros garçon-là n'ait tiré la reine hors de ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine... Taisez-vous, dit Pluton tout en colère. La tête me tourne. Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus de quoi il est question. Je n'entends rien à leur dispute sur les plaisirs. Je n'entends rien non plus au caractère d'Elisabeth. Elisabeth ne veut que des préparatifs et des espérances. Et puis voilà Elisabeth qui a des goûts plus solides avec les Hollandais. On reproche à cette personne, qui ne veut jamais de réalité, que sa virginité est fort douteuse, et puis malgré cela on voudrait l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination, on dit qu'il n'y sont pas; on dit qu'il faut raffiner et chimériser sur les plaisirs; on dit que les plus simples et les plus communs sont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là ?

Ce ne sera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos criminels, qu'à vider les différends de tous ces discoureurs que vous avez fait venir ici, et qui ne conviennent jamais de rien, ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puisque vous ne savez tous deux par où en prendre, j'ordonne :

Que le duc d'Alençon, Elisabeth d'Angle-

terre, *Smindiride*, *et le Hollandais*, *ne se trouveront jamais dans un même livre.*

A peine Pluton avait prononcé ces dernières paroles, que Mercure entra dans l'assemblée. On voyait bien à son air qu'il apportait quelques nouvelles; et en effet, sitôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venait de dessus la terre et que les vivans lui avaient donné une commission dont il voulait s'acquitter. Cette commission était une lettre pour les morts, dont ils l'avaient chargé; et il la lut tout haut en ces termes.

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

TRÈS-HONORÉS MORTS,

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous votre nom, parce qu'on y a traité des matières si importantes, que des vivans n'eussent pas pu avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses utiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables; et, avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas paru si sublimes, que nous désespérassions

d'y pouvoir atteindre. Les femmes particulièrement croient qu'on peut être pleine de vie et de santé, et avoir autant d'esprit que Didon et Stratonice, que Sapho et Laure, qu'Agnès Sorel et Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est cru obligé d'aller déterrer ces mortes, pour ne leur faire tenir que les discours qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paraissent inutiles aux femmes d'ici-haut, au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Enée peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudrait; que les histoires d'Agnès Sorel et de Roxelane sont fort propres à persuader aux femmes qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs amans, et que Sapho et Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle manière elles doivent exercer leur domination sur les sujets qui leur conviennent; mais enfin elles sont si convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-dessus de leur portée. Nous vous prions donc, très-honorés morts, de souffrir que nous ayons ici-haut des conversations aussi spirituelles et aussi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes, ce qui ne sera assurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lu cette lettre, la prière des vivans fut trouvée juste par tous les morts, et aussitôt Pluton déclara:

Qu'il ne serait pas besoin d'être mort pour

dire des choses aussi pleines de morale et de raisonnement que celles qui se disent dans les nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet arrêt. Elle représenta que, si elle eût été vivante, elle n'aurait jamais dit que *quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter lui-même; et qu'il doit n'être ni si faible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais;* qu'il y avait dans ce raisonnement un fonds de logique, et une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une morte n'aurait pas été capable; que si l'on voulait bien pénétrer dans la profondeur de cette pensée, il semblerait, qu'on aurait tenu les états du genre humain, pour déterminer lequel des deux sexes aurait dû attaquer ou se défendre; et qu'après une mûre délibération des philosophes qui auraient examiné la question selon leurs règles, on aurait donné le parti d'attaquer aux hommes, et celui de se défendre aux femmes; que c'était là ce qui s'appelait traiter les matières solidement; que cette solidité était d'autant plus admirable, que les matières étaient galantes, et qu'enfin il était bien sûr que des femmes vivantes ne l'auraient jamais attrapée, elles qui ne font qu'effleurer les choses légèrement, et y répandre des agrémens fort superficiels.

Sitôt qu'elle eut cessé de parler, Pétrarque se montra, et dit que depuis les nouveaux Dialogues, Laure était gâtée; qu'auparavant elle

avait eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle voulait présentement faire des dissertations sur tout; que sa nouvelle folie était d'approfondir toujours les matières, et les traiter méthodiquement; que quand il croyait lui dire quelque chose de galant et d'agréable, il trouvait une raisonneuse qui se mettait à argumenter contre lui; qu'il ne pouvait plus vivre avec elle; que de plus il n'était point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho qui était une très-dangereuse compagnie; que véritablement Laure avait pris le bon parti en soutenant que c'était aux hommes à attaquer, et aux femmes à se défendre; mais qu'il craignait qu'à la longue, elle ne perdit les bons sentimens où elle était encore, et qu'il ne lui prît envie d'attaquer, à l'exemple de Sapho.

Louis XII, roi de France, et le duc de Suffolk, se joignirent à Pétrarque, et firent d'Anne de Bretagne et de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avait faites d'abord de Laure. Ces deux princesses avaient pris, dans les nouveaux Dialogues, l'habitude de ne parler que par des lieux communs, et en propositions générales. Elles avaient ensemble de longues conversations, où elles ne se répondaient l'une à l'autre que par des sentences; et il n'était presque plus possible de les tirer de leurs spéculations, pour leur faire dire quelque chose qui fût de l'usage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avait tant fait souffrir Louis XII pendant sa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur assez aigre et assez difficile, et le duc de Suffolk avait encore été plus content de

Marie d'Angleterre, du temps qu'ils étaient mariés ensemble; quoique l'inclination qu'elle avait pour la galanterie, donnât toujours de justes appréhensions à un mari.

Pluton, pour remédier à ses désordres, défendit:

Qu'on fît les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela on vit Hervé qui venait accuser Charles v devant Pluton, sur ce que cet empereur refusait de répondre à une question d'anatomie qu'on lui faisait. Je lui demande, disait Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées et sur les anastomoses, et il ne me le veut pas donner. Aussitôt tous ces morts se mirent à dire: il faut qu'Hervé soit fou. Faire des questions d'anatomie à Charles v! Est-il chirurgien? Hé quoi! leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles v parle à Erasme comme un docteur sur les fibres et sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste. Il sait que l'anatomie la plus délicate ne saurait apercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies; et après cela il ne voudra pas répondre à mes questions?

Qu'on me délivre de cet extravagant, dit Charles v tout en colère. Où a-t-il trouvé qu'un empereur dût savoir l'anatomie? Hé! qui ne le croirait, répondit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'anatomie n'est rien du tout, répondit Charles v, ou du moins n'est rien que tout le monde ne sache. Mais répli-

qua Hervé, vous le dites dans les termes de l'art, et d'une manière qui sent tout-à-fait son physicien de profession; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V, est-il défendu à un grand prince de savoir quelques termes des sciences? Non, répondit Hervé, mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les sciences un prince ne prenne que les choses, et laisse les termes aux savans, et qu'il ne paraisse pas avoir appris ce qu'il sait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, et il ordonna:

Que Charles V *ne parlerait plus si savamment de physique, ou qu'il l'apprendrait tout de bon.*

Je sais bien, ajouta le roi des enfers, qu'il y a encore une certaine Bérénice qui est un peu grammairienne pour une reine. Elle parle d'une *mort grammaticale des noms*, et de l'embarras que ces noms donnent aux savans, dès qu'il y a quelque lettre de changée. Je ne conçois pas trop bien où une femme et une princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, et que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère; mais laissons-la en repos, il faut finir; elle sera comprise dans l'arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, et dit qu'il s'était plaint que Charles V, qui était empereur, raisonnait trop bien sur la physique, et présentement il se plaignait qu'Erasistrate qui était médecin, ne raisonnait pas assez bien sur la médecine. J'ai découvert la circulation du sang, disait Hervé, et Erasistrate marque assez de

mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'est que sans savoir que le sang circulât, il a guéri le prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moyen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de médecine. Car je parie, établira-t-on que quand un médecin aura un malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les femmes de sa connaissance; lui tiendra le pouls pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vue redoublera l'émotion de son pouls, et ensuite ira négocier pour faire obtenir à son malade cette femme dont il sera amoureux? Cependant Erasistrate tient que la connaissance de la circulation du sang n'est pas nécessaire, parce que effectivement elle ne l'était pas dans la maladie d'Antiochus, et qu'il ne s'agissait que de savoir quel chagrin rongeait ce jeune prince. N'est-ce pas là une belle conséquence? Si c'est ainsi qu'il raisonnait du temps qu'il exerçait la médecine là-haut, oh! que vous êtes en grand nombre, morts qu'il a envoyés en ces lieux!

La fin de cette harangue fut suivie d'un éclat de rire. Erasistrate voulut répondre; mais Pluton, qui ne crut pas que sa réponse pût être bonne, ne lui en donna pas le loisir, et prononça brusquement :

Qu'Erasistrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, serait obligé à respecter la circulation du sang.

Il y avait quelques momens que Montaigne paraissait avoir envie de parler. Il s'avançait, et puis se retirait; il ouvrait la bouche, et la re-

fermait tout d'un coup. Pluton, qui le remarqua, lui dit : Qu'avez-vous? Voulez-vous parler? J'en aurais bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accoucher* dans les nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette sage-femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les anciens ne valaient pas mieux que les hommes d'à présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connaissez, que de son temps les choses allaient tellement de travers, qu'elles auraient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, et qu'il avait cru que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années. Moi, qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui réponds : *Que les hommes ne font point d'expériences, parce que dans tous les siècles ils ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir, et qu'ainsi partout où il y a des hommes, il y a des sottises : et les mêmes sottises*. Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vite : *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?* La vérité est, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre; je suis surpris et j'accouche sottement. Je vous assure que si j'avais à recommencer, je donnerais bien plus de peine à ma sage-femme; car moi qui prétends que les siècles aient dégénéré, puis-je

dire aussitôt : *Que tous les hommes ont le même penchant; que partout où il y a des hommes, il y a les mêmes sottises?* J'avoue que je me suis vanté dans mes essais de n'avoir guère de mémoire, mais encore n'en pouvais-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien; un autre moins habile que lui, aurait aussi triomphé en sa place. Ma défaite devait être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce philosophe moqueur; je suis très-content de ce Dialogue; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les anciens, que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du monde. Vous me répondez qu'il est fort changé, et que je ne le reconnaîtrais pas. Moi qui ai lu dans votre âme, et qui veut vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis :

Que je suis ravi de ce que vous m'apprenez; que je m'étais toujours bien douté que le monde deviendrait meilleur, et plus sage qu'il n'était de mon temps; car puisque ce n'est pas là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jetant dans l'extrémité opposée à celle où vous étiez, et de commencer déjà à combattre votre pensée. Mais n'est-ce pas être bien habile, que de la savoir avant

que vous me l'ayez dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aie fait répéter, je ne sais combien de fois, et en je ne sais combien de manières, à ceux qui les soutiennent; mais dans ces nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'esprit, je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des enfers, dit Montaigne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate, c'est ainsi qu'il fait la critique de notre auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours sur le même ton, je ne fais point de critique. L'auteur m'a fait prophète, il est vrai, mais assurément c'est à cause de ce démon familier que j'avais.

Pluton, qui prit la chose sérieusement, ordonna :

Que Socrate ne se servirait point, dans les disputes, de son démon familier, pour deviner les pensées des autres, et que Montaigne n'accoucherait plus si facilement.

Il y avait encore quelques morts qui se préparaient à parler, lorsque Caron entra dans l'assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportait quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une seconde partie que j'ai surprise à un mort que je passais dans ma barque, et qui s'en était chargé.

Aussitôt ce fut un bruit incroyable dans l'assemblée. Tous les morts se jetèrent sur Caron,

lui arrachèrent le livre, et sortirent aussitôt pour l'aller lire tous ensemble sans songer qu'ils manquaient de respect pour Pluton, qu'ils laissaient là sur le trône.

SECONDE PARTIE.

Il s'amassa encore une infinité d'autres morts, qui accouraient en foule au nom de cette seconde partie : chacun voulait savoir s'il n'y était point intéressé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût le lire à une assemblée si nombreuse ; car il fallait satisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour lecteur ; ce Stentor qui avait la voix si bonne, qu'il se faisait entendre de toute une armée. D'abord quand il nomma Erostrate et Démétrius de Phalère, on remarqua la joie de Démétrius, qui s'attendait bien à être loué sur l'art qu'il avait eu d'accorder ensemble la politique et la philosophie, et sur ce qu'il avait été également propre aux spéculations du cabinet, et aux soins du gouvernement. Au contraire, l'infâme Erostrate baissa la tête et tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fît son procès sur l'embrasement du temple d'Ephèse, avec toute la rigueur qu'il méritait ; mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournaient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'enten-

dre raisonner si subtilement, que Démétrius ne savait que lui répondre, et lui-même il ne savait qu'en croire. A la fin, il fut ravi d'étonnement et de joie, quand il reconnut certainement qu'il était le héros du Dialogue, que l'action qu'il croyait qu'on lui dût reprocher y était couronnée, et que Démétrius était confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvait aussi revenir de son étonnement. Il avait tant de honte de voir ses espérances trompées, et il se trouvait si peu d'esprit dans ce Dialogue en comparaison d'Erostrate, qu'il ne put, ni n'osa jamais dire une parole. Les morts riaient en eux-mêmes du trouble et de l'embarras où il était; car, comme il n'y en avait pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne voulaient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jetèrent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria, malicieusement, de vouloir bien nommer les sages à qui elle avait ouï dire : *Qu'une femme devait aider elle-même à se tromper, pour goûter quelques plaisirs ; qu'il ne fallait point qu'elle examinât trop la divinité d'un amant, qui, dans le dessein de la surprendre, se voulait faire passer pour un dieu.* La plupart des mortes disaient qu'elles auraient été volontiers à l'école de ces sages-là, si elles les eussent connus, et que les femmes n'auraient plus tant d'aversion pour la philosophie, si elle donnait de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarrassé, que les amans fidèles n'étaient pas en

plus grand nombre que les dieux amans; et que cependant on ne trouvait pas mauvais que des femmes crussent qu'on aurait pour elles une constance éternelle; et elle prétendit qu'aller se jeter entre les bras de son faux Anubis, c'était la même chose que si elle eût été assez dupe pour compter sur la fidélité d'un amant.

Toutes les mortes généralement se récrièrent là-dessus. Il y en avait entre elles une infinité qui s'étaient flattées qu'on les dût aimer fidèlement, et qui n'eussent pourtant pas fait la sottise d'aller trouver Anubis dans son temple. Pauline, qui était malheureusement engagée à soutenir que les amans fidèles étaient extrêmement rares, s'embarrassa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à sortir. Elle ne fait aucun cas des soins, des empressemens, des sacrifices, de la préférence entière qu'on donne à sa maîtresse sur toutes choses. Tout cela, dont bien des femmes se contenteraient, n'était rien; il fallait, pour être fidèle, tenir bon contre le temps et contre les faveurs; mais toute l'assemblée convint que Pauline devait être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition si chimérique; et on lui demanda grâce pour les pauvres humains, qui ne pouvaient atteindre à la perfection qu'elle exigeait d'eux, et qui auraient encore assez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptait presque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes seraient de même avis que les mortes. Il n'est pas besoin que, par des idées rigoureuses de fidélité, on mette les amans en droit de ne songer point du

tout à être fidèles; et tout ce que dit Pauline sur ces matières-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'était une bonne innocente, qui avouait la chose comme elle s'était passée, qui n'entendait finesse à rien, et qui ne cherchait point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est ordinairement disposé plus favorablement pour ces sortes de gens-là, que pour de faux beaux esprits. Elisabeth d'Angleterre fut la seule qui voulût attaquer Callirhée. Cette reine, fort contente d'avoir dit : *Que les plaisirs étaient des terres marécageuses, sur lesquelles il fallait courir fort légèrement, sans y arrêter le pied*, reprocha fièrement à Callirhée, que c'était être bien hardie que d'oser dire après cela : *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces qu'elles ne toucheraient plus guère, si l'on y faisait une réflexion un peu sérieuse; que les plaisirs n'étaient pas faits pour être examinés à la rigueur, et qu'on était tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne serait pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée, qui était simple et timide, n'osa répondre à Elisabeth, et peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarrassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande assemblée des morts, le meilleur mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigès qui lui a ôté sa femme qu'il aimait si tendrement, et la vie qu'il n'avait

pas sujet de haïr; il tâche seulement à deviner pourquoi Gigès l'a tué. Pourvu qu'il puisse prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir sa femme dans le bain à ce perfide favori, il est content. Il se console en s'imaginant que c'est une nécessité indispensable que de faire parade de son bonheur, et en supposant qu'un empereur fût fort fâché, parce qu'un roi captif cria, *sottise ! sottise !* D'un autre côté, on trouva Gigès bien cruel de détruire tous les raisonnemens que fait ce bon roi, et de ne lui vouloir seulement pas laisser des pensées qui le flattent un peu ; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigès, quand on lui entendit dire : *Que la nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur, et que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou presque rien en faveur de celui sur qui il tombe.*

Quoi ! disaient les morts qui avaient été galans pendant leur vie, Gigès a-t-il entrepris de décrier l'amour, et d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les amans sentent le plaisir d'être distingués ? Trouverait-on quelque chose de si doux à être aimé si on croyait ne l'être que par une certaine nécessité de la nature qui a voulu qu'on aimât ? On ne pourrait donc point se flatter de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite ? Et que devient l'amour ? Quand l'idée que Gigès en donne serait solide, elle serait du moins

trop dure. On n'a pas besoin de vérités désagréables.

Ah! s'écria Elisabeth d'Angleterre, *si l'on ôtait les chimères aux hommes, quel plaisir leur resterait-il?* Qu'ai-je fait à Gigès pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Est-ce pour me contredire qu'il veut désabuser les hommes des plus agréables chimères de l'amour? Tout à l'heure Pauline nous donnait une idée si sublime de la fidélité, que personne n'y eût pu parvenir; et voici présentement Gigès qui nous donne une idée de l'amour si méprisable, que je ne sais si personne voudrait s'abaisser jusqu'à être amoureux.

Quelle fut la surprise d'Homère, lorsqu'il se vit intéressé dans le Dialogue d'Hélène et de Fulvie! Ce prince des poëtes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquait encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, disait-il tout en colère? Toujours des plaisanteries sur moi? Suis-je le seul aux dépens de qui l'on puisse divertir le public? Se fait-on maintenant un honneur de m'insulter? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel-esprit? A-t-on mis la réputation à ce prix-là? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux poëmes. On tient un conseil devant le palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long et fort opiniâtre. Les avis se partagent, on commence à s'échauffer de part et d'autre; mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, et que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accom-

moderaient pas d'un conseil qui durerait trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, et ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, et qu'on répare ses forces; car ce sont deux choses différentes que d'ordonner qu'on aille souper, ou que l'on aille réparer ses forces et prendre du repos. L'auteur qui a affecté la première expression, n'eût pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces messieurs qui veulent plaisanter; et souvent qui leur en changerait un seul, ferait un grand tort aux traits les plus spirituels de leurs ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot qui sera devenu bas pour l'usage populaire, pour être en droit de badiner sur la divine Iliade? La réputation d'Homère ne saurait-elle le garantir de ces sortes d'insultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les morts se mirent de son parti, et Fulvie fut obligée à désavouer ce qu'on lui faisait dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parménisque et de Théocrite de Chio, tous les morts se regardèrent l'un l'autre. Ces noms leur étaient inconnus, et ils jetaient les yeux de tous côtés, pour voir si Théocrite de Chio et Parménisque ne se montraient point. Comme on ne les voyait point paraître, Stentor cria encore plusieurs fois, *Parménisque et Théocrite de Chio*, et fit retentir tous les échos de l'enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étaient point attendus à avoir part dans les nouveaux Dialogues, et avaient

négligé de se trouver à l'assemblée. Dès que Théocrite entendit son histoire : il s'écria : Ah ! fallait-il que cet auteur me tirât de l'obscurité où j'étais, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérais que l'on aurait oubliée? Quel plaisir prend-il à rouvrir mes plaies, à me faire souvenir, et à faire souvenir les autres que j'ai été un mauvais plaisant, et qu'il m'en a coûté la vie ? Etait-il besoin qu'il eût recours à moi pour orner son livre d'une froide plaisanterie ? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu.

Parménisque parut si sublime et si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avait appris dans l'antre de Trophonius à parler ainsi, et si les oracles qui s'y rendaient étaient de ce style. Il avoua de bonne foi qu'il n'entendait point ce qu'on lui faisait dire, et pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, et Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la première fois, demanda du temps pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'auteur n'a pas été qu'on m'entendît ; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, morts, prenez-y garde ! L'auteur s'en vengera pour la peine que vous aurez à déchiffrer mes sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité aurait été affectée par l'auteur. Et Parménisque répondit : il a mis les morts dans ses Dialogues pour y parler, c'est ne savoir ce qu'on dit la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il nous débite, et de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons

à l'auteur son secret. On devient sage, et on ne l'admire plus ; on pense, et on n'est plus sa dupe : voilà ce que l'auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussé-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ses pensées. Je sais bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin et plus sombre que ne fit l'antre de Trophonius ; mais il n'importe. Je vous prie seulement, morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase : *Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées, il y en a une autre qui nous ramène ensuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus il y eut un mort malicieux qui dit à Parménisque : Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche ; c'est celle-ci : *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, et ils le sont, cela n'est pas étonnant ; mais une déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage.* J'aurais bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre déesse était si ridicule. Elle était de bois et mal faite. Est-ce là tant de quoi rire ? Il fallait que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains pas les gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de

tant de sottise des hommes? C'est qu'ils sont faits pour être ridicules, et il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la déesse Latone que ses statues soient de marbre et d'un travail excellent? Quand un mauvais ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une divinité, et qu'elle se met à être ridicule? Parménisque promit qu'il songerait à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres, et prit congé de l'assemblée.

Peu de temps après, il y eut une grosse querelle entre l'impératrice Faustine et la sultane Roxelane. Celle ci trouvait fort mauvais que Faustine entreprît de soutenir : *Que les hommes exercent leur domination sur les femmes, même en amour; que quoique l'empire dût être également partagé entre l'amant et la maîtresse, il passait toujours de l'un ou de l'autre côté, et presque toujours du côté de l'amant*. Je vois bien, disait Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus ni de mon histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis *de gouverner toujours à ma fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour*. J'avais établi la gloire de toutes les femmes, et Faustine la vient détruire. Et qui croirait que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des hommes; elle qui a toujours fait de son mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui qu'elle en avait honte; elle qui est si impérieuse, que présen-

tement même *elle voudrait qu'il ne fût point de maris* ? Est-ce à se plaindre que les hommes usurpent la domination sur les femmes?

Faustine ne demeura pas sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les hommes avec tant d'emportement, que les femmes elles-mêmes la désavouèrent, et que Marc-Aurèle tâcha de s'enfuir de l'assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnue pour ce qu'elle était, que, dans le Dialogue où elle parle, on la faisait convenir de la nécessité qu'il y a que les femmes soient gouvernées, et se plaindre en même temps de ce qu'elles le sont; vrais discours d'une tête bien mal réglée. La dispute s'échauffa entre ces deux femmes, comme il devait arriver naturellement, et à la fin ce fut une confusion étrange entre toutes les mortes. Les unes se plaignaient d'avoir été tyrannisées par les hommes; les autres se louèrent de la facilité avec laquelle leurs amans s'étaient laissés conduire par elles. Si l'auteur des Dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarrassé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Faustine et Roxelane, dont il avait excité la querelle, et cela n'eût pas été trop aisé; ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux, et c'eût été décider contre lui-même. Une si grande affaire ne se fût pas terminée sans beaucoup de peine, si on eût voulu la terminer par un jugement régulier. Mais les morts ennuyés de cette dispute, qui prenait le train de ne point finir, chassèrent hors de l'assemblée Roxelane et Faustine, et les envoyèrent vider leur différend.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Sénèque et Scarron, et aussitôt Sénèque se montrant à tous ces morts : Je n'ai pas besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour savoir ce qu'il contient. Puisque moi, qui suis un philosophe très-sérieux, et si j'ose le dire, assez considérable dans l'antiquité, on me met avec un poëte badin, cela veut dire que le poëte l'emporte bien par-dessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès à présent pour vaincu ; je cède tout l'avantage à Scarron, je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots il se retira ; mais Scarron avec son air gai, dit qu'il n'avait garde d'en faire autant, qu'il avait trop d'envie de voir comment on l'allait ériger en philosophe, et qu'il ne le pouvait absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement, mais quand *il entendit* qu'on mettait bien haut la constance avec laquelle il avait soutenu le manque de fortune, les maladies, et que c'était par-là qu'il l'emportait sur Sénèque, sur Chrisippe, sur Zénon et sur les stoïciens : Ah ! par le Styx, s'écria-t-il, cet auteur des Dialogues est brave homme, il sait bien trouver le mérite des gens. Je ne me connaissais point encore celui qu'il me donne, je n'avais pas fait réflexion que j'avais reçu tous mes malheurs avec beaucoup de philosophie.

Mais quoi ! dit fort sérieusement Lucilius, le grand ami de Sénèque, et son disciple, d'où vient que cet auteur se déclare toujours contre la raison? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison et lui? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend,

compter sur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'estime. Et qu'est-ce donc qui en mérite? A quoi se fiera-t-on? Sur quoi comptera-t-on? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles cessent de l'être, dès qu'elles ne sont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de vertu; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'estime-t-on plus les bonnes qualités qui sont acquises à force de soins? Socrate est donc déshonoré, pour avoir vaincu les mauvaises inclinations qu'il avait reçues de la nature, et pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même.

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquait dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise et de Raimon Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de mortes qui avaient été fort coquettes, et qui ne savaient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées de *la comparaison du grand œuvre et de la fidélité conjugale;* mais elles ne laissèrent pas de tomber d'accord qu'elle était outrée, et qu'il n'y avait aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, si la fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le grand œuvre, elle a ses difficultés qui sont presque insurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus et impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me

serais point exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les maris sont des gens insupportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance ni galanterie ; ils courent partout celles dont ils espèrent se faire écouter ; et voilà comment ils gâtent les femmes qui sont portées naturellement à la sagesse, et qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant les mauvais exemples qu'ils leur donnent. Toutes les mortes du caractère de celle qui débitait ce raisonnement, commencèrent à lui applaudir, et trouvèrent admirable l'excuse qu'elle donnait au déréglement qui avait paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialogue d'Apicius et de Galilée, que les sens l'*emportassent* sur la raison. Dans les principes de l'auteur, cela ne pouvait manquer ; mais on fut étonné que Galilée eût tant d'esprit, et qu'on lui fît dire la plupart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée était un excellent mathématicien ; il avait un génie rare pour la philosophie. C'est lui qui a, pour ainsi dire, donné entrée aux autres dans le ciel, par ses lunettes, et par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius, au contraire, n'avait jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il était entièrement enseveli dans les plaisirs grossiers de la table, et par conséquent, disait-on, selon les règles que l'auteur paraît avoir établies, c'était Apicius qui devait briller dans le Dialogue, et le partage de Galilée était de

n'avoir pas le sens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote; Apicius ne vaut guère moins qu'Anacréon, et on a vu qu'Anacréon avait bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les morts redoublèrent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecosse débiter tout le système de Platon sur le beau. Quelques-uns lui demandèrent où elle en avait tant appris; et cette princesse, sans s'embarrasser trop, leur répondit que ce n'était pas assurément dans les livres, et qu'il fallait qu'elle eût pris toute cette science sur les lèvres de ce savant qu'elle avait baisé; tant il y a toujours à profiter, disait-elle, avec les habiles gens. Mais Platon traita l'affaire plus sérieusement; il protesta contre tout ce qu'on lui faisait dire; il se plaignit qu'on eût renversé son caractère, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui était le plus opposé à ses sentimens. Marguerite d'Ecosse parle en platonicienne, disait-il, et Platon parle comme aurait dû faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus, dans ce Dialogue-là, le divin Platon, ou du moins je me suis bien humanisé.

Là-dessus, Arquéanasse de Colophon, qui était irritée contre lui, à cause des vers qu'il avait faits sur elle, et qui était encore de mauvaise humeur, parce qu'elle voyait qu'au bout de deux mille ans on se souvenait qu'elle avait été vieille, soutint à Platon qu'il n'avait point été si sage qu'il le voulait faire croire; qu'on ne lui avait point fait de tort, en le faisant parler sur l'amour d'une manière assez libre;

qu'il en avait lui-même donné le droit à l'auteur des Dialogues, en laissant à la postérité de méchans petits vers fort indignes d'un philosophe de sa réputation, et qu'elle était ravie qu'il en fût puni comme il était.

Platon répondit qu'il était fort surprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites épigrammes qu'il avait peut-être faites en l'air, que par tant d'ouvrages de philosophie si sérieux et si solides ; que sur ces deux petites *épigrammes* on le crût galant, et qu'on ne le voulût pas croire philosophe sur tous ses ouvrages de philosophie. Il se trouva un mort qui, pour le consoler, lui dit qu'on ne le faisait point sortir de son caractère ; que comme sa manière de s'expliquer était sublime, et quelquefois fort enveloppée, on lui avait assez bien fait parler cette langue-là, et que pour l'embarras de la pensée et du tour, il devait être assez content d'un certain endroit, où il prétend démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre sublime dans le Dialogue de Straton et de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyait que son nom fût oublié depuis long-temps, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, et se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avait choisi pour être un personnage ; mais sa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisait dire. Il avoua qu'il ne savait ce que c'était que les

préjugés, et il crut que ce devait être quelque invention nouvelle, parce que de son temps on n'en parlait point.

Raphaël d'Urbin, grâce à une application prodigieuse, entendit un peu de quoi il était question, mais il ne laissa pas d'être surpris qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de son métier, et qu'on l'eût jeté dans une métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avait pas été assez grand homme pour pouvoir parler de toute autre chose que de peinture et de sculpture; que du moins, c'était là l'idée qu'on avait eue de lui; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avait le mieux su, c'était ces deux arts, et qu'il se tirerait encore plus aisément de cette matière-là, que des préjugés. Je crois même, ajouta-t-il, que parce qu'on sait que je ne dois pas être fort habile sur les préjugés, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit : *Qu'il faut conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme, et se défaire de ceux de l'esprit pour penser en homme sage;* et je réponds brusquement : *Qu'il vaut mieux les conserver tous.* Je n'entends pas bien ma réponse. Ai-je voulu dire que le meilleur parti était de conserver tous les préjugés tant ceux de l'esprit, que ceux de la coutume? Mais il est toujours bon de bannir ceux de l'esprit, puisqu'ils font obstacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je voulu dire qu'il valait mieux ne se pas défaire des préjugés de l'esprit, que de s'en défaire, et de conserver en même temps ceux de la coutume? Mais un

sage serait un extravagant, s'il fallait qu'il se défît des préjugés de la coutume, et qu'il ne fût pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que si on eût mis en ma place quelque philosophe, on l'eût fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un peintre n'y devait pas regarder de si près.

Stentor se préparait à passer au Dialogue suivant, lorsqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, et de lui apporter le livre. Il obéit aussitôt, et sortit de l'assemblée. Tous les morts, dont le nom est inconnu (et c'est le plus grand nombre), furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils se réjouissaient aux dépens des morts illustres et étaient ravis de les y voir maltraités; et pour eux, grâce à leur obscurité, ils ne craignaient rien. Ils étaient bien sûrs que l'auteur ne les attraperait ni dans les histoires, ni dans le dictionnaire historique, et qu'ils étaient tout-à-fait hors de prise d'un homme si dangereux. Ainsi, durant que Stentor lisait ils étaient proprement à la comédie, et ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troublait leurs plaisirs.

Pluton s'était rendu aux prières d'une infinité de morts modernes, qui avaient été le conjurer qu'il ne souffrît point qu'on lût les Dialogues où ils avaient part. Ils lui avaient représenté que du moins pour les anciens, leur réputation était faite, et que le mal qu'on dirait d'eux ne leur ferait pas tant de tort, mais qu'à l'égard des modernes, qui n'étaient pas

si bien établis, il était important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions désavantageuses, et que leur gloire, qui ne faisait encore que de naître, était trop faible pour résister à toutes ces plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya quérir Stentor, et se saisit de son livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne; mais comme Stentor était curieux, il en avait lu le reste en allant trouver Pluton, et cela fut cause que Pluton l'obligea au secret par les sermens les plus redoutables qui se fassent aux enfers; mais à dire le vrai, tous les sermens des enfers ne sont pas grand'chose; les morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les modernes! Ils allaient lui faire la cour avec grand soin, pour l'empêcher de parler, et de révéler le mal qu'on pouvait avoir dit d'eux. Quelques-uns convenaient qu'il ne fallait pas nommer ceux qui y avaient pris part, et le priaient de nommer ceux qui n'y en avaient point; mais Stentor, qui se plaisait à les tenir tous en crainte, gardait fort exactement le silence. Si l'un de ces morts avait querelle contre un autre, il lui soutenait tout en colère, qu'on n'avait eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues; mais le secret ne put durer fort long-temps.

Un jour David Riccio eut la hardiesse de soutenir à Achille, qu'ils avaient été tous deux joueurs de luth, mais avec cette différence, qu'Achille s'était amusé à en jouer, tandis qu'il eût été question de faire le devoir d'un grand

capitaine; et que pour lui il avait quitté le luth pour prendre en main le gouvernement d'un royaume. La dispute alla si loin, que les héros de l'Iliade, qui en furent avertis, vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnait en même temps de la surprise et de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne soit héros que par la force de ses poumons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, et propre à se faire entendre par tout l'enfer: Est-ce là le téméraire qui ose se comparer à Achille? Je veux bien qu'il sache que, quoiqu'il ait été ministre d'état, on se souvient toujours de son origine, et que dans les nouveaux Dialogues on lui donne un caractère aussi bas qu'au plus misérable violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'était flatté qu'après ses aventures et le rang qu'il avait tenu dans le monde, il ne passerait pas pour n'avoir pas eu le courage élevé; et il ne lui fût jamais tombé en pensée que, malgré toutes les entreprises ambitieuses qu'il avait faites, on le pût dépeindre comme un homme lâche et timide. Achille fut vengé par le trouble et par la confusion de David Riccio, et la duchesse de Valentinois qui se trouva là présente, insulta encore à ce malheureux, en disant qu'elle n'avait jamais de joie plus sensible, que quand elle voyait rabattre l'orgueil de ces sortes de gens à qui la fortune avait fait oublier la bassesse de leur naissance, et qu'elle remercîrait volontiers, si elle pouvait, l'auteur des Dialogues, de ce qu'il avait maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de répliquer à la duchesse : Et remercîriez-vous cet auteur, s'il faisait rouler toute votre histoire sur ce que vous avez été une vieille coquette ? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de visage ? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les nouveaux Dialogues, vous disputez à Anne de Boulen le prix de la coquetterie, et qu'enfin vous l'emportez sur elle, parce que vous vous êtes fait aimer, toute grand'mère que vous étiez. Je me vante donc de mon âge ? dit la duchesse. Cela n'est point du tout naturel ; les femmes ne veulent point d'un mérite qui soit fondé sur les années. Votre auteur ne connaît donc pas bien les femmes, répondit Stentor, car il vous fait bien fière de votre âge.

Molière ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes ; sur les soins que les femmes prennent pour déguiser leurs années. Il traita cette matière si agréablement, que Stentor, tout surpris de l'entendre, lui dit : Mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains discours de philosophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des discours de philosophie ! s'écria Molière. On se moque : mon caractère est-il si peu connu qu'on ne puisse me faire parler sur des sujets qui me conviennent ? Je ne sais, répondit Stentor, mais enfin j'aimerais bien mieux vous entendre sur ces vieilles que vous nous dépeigniez si plaisamment, que sur cet ordre de l'univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, et ensuite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui, qui est le père des tourbillons et de la matière subtile, il parlait de Colin-Maillard, et qu'on le faisait revenir en enfance. Juliette de Gonzague sut qu'elle disait à Soliman des choses qui démentaient assez la pruderie dont elle se piquait. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce roi du Mexique eut su combien on le supposait habile dans l'Histoire Grecque et Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucydide et Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces morts modernes qui allèrent porter leurs plaintes au roi des enfers. Ceux dont Stentor avait lu les Dialogues, s'avisèrent, à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi; et la foule fut aussi grande chez Pluton, qu'elle l'avait été la première fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux; mais il ne pouvait pas refuser la justice à ses sujets: du moins il voulut, pour éviter la confusion, que chacun mît ses plaintes par écrit; et quand il les eût toutes reçues, il fut assez étonné de trouver parmi ce nombre une requête dont voici les termes.

A PLUTON.

REQUÊTE DES MORTS DÉSINTÉRESSÉS.

Roi des enfers, nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune manière dans les nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échappés à l'auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins ; mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun qui est blessé, à ce qu'il nous paraît, en quelques endroits de ce livre. Permettez-nous de vous les marquer, et de vous en demander justice.

Les belles sont de tout pays, et les rois mêmes ni les conquérans n'en sont pas.

Est-ce que les belles sont reconnues partout pour belles, et que les rois ni les conquérans ne sont pas reconnus partout pour rois ou pour conquérans ? Mais qu'une belle Chinoise vienne en Europe pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux et son nez large, elle s'apercevra bien que les belles ne sont pas de tous pays. Un conquérant Chinois, qui pourrait venir jusqu'en Eu-

rope, s'y ferait assurément bien mieux reconnaître pour un conquérant, si la fortune le favorisait; et Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec savait défaire des armées aux Indes comme ailleurs; mais une Grecque n'y eût pas su si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont différens dans les nations; mais dans toutes les nations on cède au plus fort. Ainsi les conquérans sont de tout pays, et les belles n'en sont pas.

Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paraît pas trop juste. Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ses ennemis mêmes, sont de vraies louanges; mais ce sont de vraies louanges aussi, que celles qui sont données par des gens qui ne se font point tant de violences pour les donner. Il n'est pas besoin que ceux qui louent ne le fassent qu'à regret. Titus, que l'on avait nommé les délices du genre humain, devait-il donc n'être point flatté de cette louange, parce que ses sujets n'avaient point eu de répugnance à convenir qu'il la mérita? Et Attila était-il mieux loué par ceux qui, en l'appelant le fléau de la colère céleste, étaient bien fâchés d'être réduits à le reconnaître pour un grand homme de guerre?

L'ambition est aisée à reconnaître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère; elle est inquiète, pleine de projets chi-

mériques ; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

Croirait-on que ce fût par toutes ces qualités que l'auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour ? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un ouvrage de l'imagination, du temps que nous étions vivans ? car il était inquiet et plein de projets chimériques, et ne se contentait presque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'auteur oppose l'amour à l'ambition ; et après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oserait rien dire de l'amour. Apparemment, si l'amour était reconnu pour une passion, si paisible et si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il aurait eu sur l'ambition.

De quelle manière devîntes-vous fou? D'une manière fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne la trouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réflexions si judicieuses que j'en perdis le jugement.

Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les frénétiques ne donnaient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou que d'appeler fous ceux qui le sont.

Voilà, roi des enfers, les endroits les plus considérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des morts grammairiens

qui voulaient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvaient à reprendre dans les nouveaux Dialogues. Nous n'avons point été de leur avis. Les critiques qui se font aux enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses, et non pas sur les mots ; et de plus, comme l'auteur change volontiers ses expressions d'une édition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grâce sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand roi, que vous êtes l'Apollon des enfers, et que le Styx vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette requête, de la manière du monde la plus favorable. Il ordonna que ce qu'elle critiquait serait tenu pour bien critiqué ; et sur les plaintes des autres morts, voici des règlemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque et de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'auteur des Dialogues dit d'Erostrate, il serait rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que les amans fidèles ne passeraient point pour être aussi rares que des dieux amans, et que Pauline chercherait d'autres raisons pour justifier son aventure.

III.

Qu'il ne serait point permis de railler Ho-

mère deux fois, et qu'on ne permettrait point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnaîtrait publiquement que, hors des Dialogues, il le cédait en tout à Sénèque.

V.

Que Molière ne parlerait pas de philosophie, ni Descartes de Colin-Maillard.

VI.

Que Montézume ne saurait à fond que l'Histoire du Mexique

VII.

Que Galilée n'aurait point dans les Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

VIII.

Que les femmes ne tireraient point d'avantage de la dangereuse chimie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne serait point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux maris; et que Gigès aurait des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderait pardon à Roxellane de l'avoir contredite, et Roxellane à Faustine.

XI.

Que Platon ne serait point galant, mais seulement philosophe.

XII.

Que la duchesse de Valentinois serait dispensée de vanter son âge.

XIII.

Que David Riccio pouvait parler quand il voudrait en ministre d'état, et ne serait point obligé à n'avoir que des sentimens d'un joueur de luth.

XIV.

Qu'on laverait Théocrite de Chio dans le fleuve Léthé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises pointes, et que l'on donnerait un an à Parménisque pour s'expliquer, aussi-bien qu'à Raphael d'Urbin.

Ces règlemens furent publiés par tout l'enfer, avec défense expresse à tous morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matière, à moins que quelque vivant ne s'avisât de copier le copiste par de nouveaux Dialogues qui méritassent d'être critiqués.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS AVEC DES MODERNES.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS AVEC DES MODERNES.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

JUGEMENT DE PLUTON.

FIN DE LA TABLE.




Stanford University Libraries
3 6105 019 662 233



